







LA
PERPETVITE
DE LA FOY
DE L'EGLISE
CATHOLIQUE
TOUCHANT
L'EUCCHARISTIE.

*Avec la REFUTATION de l'Ecrit d'un
Ministre contre ce Traité.*

Divisée en trois parties.

QUATRIÈME EDITION.



A P A R I S,
Chez Charles Savreux, Libraire juré, au pied
de la Tour de N. Dame, à l'Enseigne
des trois Vertus.

M. D C. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





AVIS AU LECTEUR.

C'EST une chose étrange combien les Ouvrages s'éloignent souvent dans la suite du premier dessein qui les a fait entreprendre. Le traité de *La Perpetuité de la Foy de l'Eglise, touchant l'Eucharistie*, n'est dans son origine que la preface d'un livre, ayant esté fait pour estre mis à la teste de l'Office du S. Sacrement. On ne le fit pas néanmoins, parce que l'on jugea plus à propos de ne mesler rien qui sentist la contestation dans un livre qui estoit uniquement destiné à nourrir la piété des fidelles. Ainsi ce traité demeura supprimé durant plus de deux ans, & ce ne fut que par rencontre qu'on en donna depuis deux ou trois copies. Un Ministre Calviniste en ayant recouvré une, y fit une Réponse fort ingenieuse, & où il ne manquoit rien que la verité & la solidité, qui ne se

AVIS AU LECTEUR.

peut pas suppléer par l'adresse de l'esprit. Aussi ceux de son party la releverent d'une maniere extraordinaire, & ils la multiplierent tellement par les copies qu'ils en repandirent partout & dans Paris, & dans les provinces, qu'elle n'est guere moins publique que si elle avoit esté imprimée. C'est ce qui donna la pensée de la refuter; mais on ne put l'executer que long temps après; & encore n'avoit-on dessein que de faire voir cette Refutation manuscrite à quelques personnes qui avoient veu l'écrit du Ministre. Mais on fut obligé bien tost de prendre la resolution de rendre tout cet ouvrage public; parcequ'on apprit qu'un libraire avoit déjà à demy imprimé le premier traité avec une infinité de fautes, & que l'on ne trouva point d'autre voye pour l'empescher, que de le faire imprimer soy-mesme. Or en le publiant, il estoit necessaire de publier aussy la refutation de la réponse du Ministre, afin que l'on vist que c'estoit en vain qu'on avoit tâché d'affoiblir & d'obscurcir les preuves de ce traité. Voila l'his-

AVIS AU LECTEUR.

toire de ce petit livre , que quelques personnes judicieuses ont cru pouvoir estre utile à ceux qui chercheront sincerement la verité. C'est tout ce que l'on peut esperer des livres. Le reste depend de la grace , à qui il appartient de guerir le cœur , qui est la plus grande source des illusions & des erreurs de l'esprit.



A P P R O B A T I O N S
des Docteurs.

LE sous-signé Docteur de la Faculté de Theologie de Paris, apres avoir leû & examiné un Livre, qui a pour titre, *LA PERPETUITÉ DE LA FOY DE L'EGLISE touchant l'Eucharistie*, composé par le Sieur Barthelemy, ay jugé qu'il ne contient rien qui soit contraire à la Foy Catholique ny aux bonnes mœurs, & que c'est un Ouvrage plein de pieté, où les lumieres de la raison humaine, fondées sur la science ecclesiastique, triomphent avec tant de force de toutes les subtilités & les suites des Heretiques, qu'on peut esperer que les fideles seront fortifiez dans la Foy par sa lecture, & que ceux qui ont esté jusques à present dans l'erreur se voyant desarmez par cette nouvelle methode de combattre les nouveutez, aimeront mieux adorer les veritez de ce Mystere, que de resister à des raisons si puissantes, par une opiniastrété criminelle.
DONNE' à Paris ce deuxiême Juillet 1664.

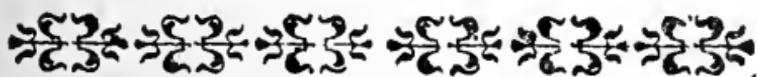
A. FAVRE.

AUTRE APPROBATION.

LEs Saints Peres de l'Eglise qui ont defendu la verité de la Foy contre les heretiques, luy ont rendu un service qui merite d'estre comparé avec celuy des Martyrs, qui

ont répandu leur sang pour elle, puisq̄ue s'il est vray de dire en quelque façon que les uns luy ont donné la naissance dans le monde, en résistant genereusement aux efforts des tyrans & des bourreaux, *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*, les autres l'ont conservée en refutant dans tous les siècles les erreurs des heretiques qui la corrompent. C'est à quoy l'Auteur de *LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE* a tres bien reüssi en joignant l'autorité de la tradition à des raisonnemens solides. Et je puis assurer le lecteur que la science est meslée dans cet Ouvrage avec tant de pieté, que je n'ay pas de peine à me persuader que Dieu s'en servira pour toucher le cœur de ceux, entre les mains de qui sa providence le fera tomber. FAIT en Sorbonne le jour du Vendredy Saint, onzième d'Avril 1664.

BOILEAU,



*EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.*

PAR grace & Privilege du Roy, il est permis au Sieur BARTHELEMY de faire imprimer, vendre & debiter, par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra choisir, un livre intitulé, *LA PERPETUITE' DE LA FOY DE L'EGLISE touchant l'Eucharistie, &c* durant le temps & espace de dix ans. Et deffences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs & autres

personnes, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter ledit livre, en quelque sorte & maniere, & sous quelque pretexte que ce soit, sans le consentement dudit Sieur, à peine de trois mille livres d'amande, de confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interets, comme il est plus amplement porté par ledit Privilege. Donnè à Paris le dixième jour de May 1664. Signé, par le Roy en son Conseil, GUITTONNEAU, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

L Edit Sieur BARTHELEMY a cedé & transporté son droit dudit Privilege pour le temps, & aux clauses qu'il contient, à CHARLES SAVREUX, Marchand Libraire à Paris, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le livre de la Communauté des Marchands Libraires le 8. jour de Juillet 1664. Signé, E. MARTIN Syndic.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. de Juillet 1664.*

Les Exemplaires ont esté fournis,



TRAITTE' SUR L'EUCCHARISTIE

Où l'on fait voir
LA PERPETUITE' DE LA FOY
de l'Eglise Catholique touchant ce
myſtere, en montrant qu'il ne s'y
est fait aucune innovation depuis
les Apoſtres.

SECTION PREMIERE.

*Que cette innovation est absolu-
ment impossible.*

LE plus ordinaire & le plus
puissant moyen pour ra-
mener les Calvinistes à la
foy de l'Eglise Catholi-
que, est de leur représenter le consen-

2 PERPETUITE' DE LA FOY
tement de tous les siècles, & la deposition fidelle de tous les Peres pour les dogmes qu'ils contestent aux Catholiques.

Cette preuve est si convaincante, que quelque effort que les Ministres fassent pour l'affoiblir, en répondant en general qu'il ne faut s'attacher qu'à la parole de Dieu, elle ne laisseroit pas d'emporter l'esprit de tous ceux de leur party, s'ils n'avoient travaillé à l'obscurcir, en contestant à l'Eglise ce consentement de tous les siècles, dont elle autorise sa creance.

Ce seroit en vain, par exemple, que Blondel dans la preface du livre qu'il a intitulé, *Eclaircissement sur l'Eucharistie*, protesteroit que la creance de l'Eglise ancienne touchant ce mystere, n'est qu'une question de fait, à laquelle des esprits raisonnables ne doivent pas permettre qu'on les arreste; parcequ'elle ne leur importe pas, n'y ayant que celle du droit qui oblige leur conscience; & que l'on a tort de s'informer de ce qui a esté crû devant sa naissance, parcequ'une opinion veritable doit toujours estre

crue, encore que personne ne l'ait deffendue depuis les Apostres ; & qu'une opinion fausse, quand elle auroit esté suivie dez le commencement, sans interruption, & par la pluspart, n'en seroit pas plus recevable.

Il y a peu de personnes assez déraisonnables pour pouvoir soutenir les consequences horribles de la prétention de ce Ministre. Car si le consentement de toute l'Eglise depuis les Apostres, n'estoit pas une preuve certaine de la verité ; & s'il se pouvoit faire qu'elle eût toujours cru la presence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, & que néanmoins cette creance fût fausse, il s'ensuit qu'il est possible que l'Eglise ait toujours esté engagée dans une erreur criminelle, & dans un culte idolâtre ; puisque si JESUS-CHRIST n'y estoit pas vraiment present, nous serions de vrais idolâtres, comme les Ministres nous le reprochent si souvent.

Ainsy tous les Martyrs n'auroient rendu témoignage qu'à l'idolâtrie ; les Peres n'auroient esté que des Docteurs d'idolâtrie ; toute l'Eglise n'au-

4 PERPETUITE' DE LA FOÿ
roit esté qu'une assemblée d'idolâtres ;
qui n'auroient ruiné l'idolâtrie Payen-
ne , que pour en substituer une autre ;
l'adoration du pain au lieu de l'adora-
tion de l'or , de l'argent , du bois , &
des pierres. Ce qui ne détruit pas seu-
lement un article de la foy , mais tou-
te la Foy : & non seulement la Foy ;
mais l'Auteur mesme & le consom-
mateur de la foy, comme parle S. Paul,
c'est adire JESUS-CHRIST ; puis-
que si l'Eglise avoit esté toujours dans
l'erreur & dans la pratique d'un culte
idolâtre , elle auroit esté toujours par
consequent dans la haine & l'aversión
de Dieu. Et ainfy JESUS-CHRIST qui
n'a pas formé d'autre Eglise que celle-
là , ne seroit point le Mediateur pro-
mis , qui devoit former un peuple
saint & une cité sainte , à laquelle
toutes les nations devoient accourir.

Certes il faudroit avoir une indiffe-
rence & une insensibilité plus qu'hu-
maine , pour oser mettre son salut en
un si étrange danger, que l'on ne pour-
roit avoir aucune esperance d'y par-
venir , qu'au cas que tant de Martyrs ,
tant de Saints , tant de Peres , & ge-

DE L'EUCCHARISTIE. §

neralement tous ceux qui ont vescu dans l'ancienne Eglise, en fussent privez, pour avoir esté engagez dans une superstition criminelle. L'excés de cet aveuglement est trop grand pour y pouvoir subsister; & ainsy malgré tous les efforts des Ministres, ceux qui leur sont le plus attachez demeureront facilement d'accord, que si l'on a toujours cru dans l'ancienne Eglise la presence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, c'est une folie de refuser de la croire maintenant.

C'est ce qui a obligé les Ministres d'entrer dans cette question de fait, qu'ils font semblant de juger de nulle importance, & d'employer toute l'adresse de leur esprit, pour se mettre à couvert de cette antiquité qui leur est suspecte, demeurant ainsy d'accord en quelque maniere, que la creance universelle de l'ancienne Eglise touchant l'Eucharistie est inseparable de la verité.

En supposant donc ce principe pour constant, on peut dire avec assurance que quelques chicaneries dont les

Ministres se servent pour eluder certains passages des Peres , il y en a néanmoins plus qu'il ne faut de clairs & d'indubitables , pour persuader un esprit raisonnable , & qui cherche sincerement la verité , que la doctrine de la presence réelle a toujours esté l'unique doctrine de toute l'Eglise.

Mais parcequ'il arrive souvent que l'on ne comprend pas assez la force des preuves , acause que l'on ne les regarde pas dans l'ordre naturel qui fait qu'elles s'entr'aident & se fortifient mutuellement , il me semble qu'il ne sera pas inutile de marquer dans ce discours , par où l'on peut conduire un esprit qui ne seroit pas entierement opiniâtre , jusques à luy faire avouër par l'evidence de la verité , que la creance de l'Eglise Romaine touchant ce mystere , est la mesme que celle de toute l'antiquité.

La question estant touchant la creance de l'Eglise ancienne , il n'y a rien de plus raisonnable que de choisir un point fixe dont on ne dispute point , afin de passer ensuite à ce qui est en contestation.

Or quoy que les Calvinistes ayent étendu le plus loin qu'ils ont pû leurs pretentions , & que quelques-uns ayent voulu soutenir que jusques au II. Concile de Nicée , toute l'Eglise estoit dans leur sentiment ; les autres jusques au temps de Paschase , c'est-à-dire jusqu'au IX. siecle ; les autres mesme plus avant ; neanmoins personne ne peut nier que du temps de Berenger toute l'Eglise ne se soit déclarée contre la creance des Calvinistes , en condamnant Berenger par un grand nombre de Conciles de France , & d'Italie. Berenger mesme abjura plusieurs fois son heresie , & mourut dans la foy Catholique , comme le témoigne Guillaume de Malmesbury Benedictin ; quoyque Blondel par une surprise peu excusable , ait écrit qu'il mourut dans la resolution de maintenir son sentiment. Ainsy nous voyons en 1053. qui est le temps du premier Concile tenu à Rome par le Pape Leon IX. contre Berenger , l'Eglise unie dans la foy que nous tenons : & c'est par ce consentement general de toute l'Eglise , que ceux qui l'ont def-

*Eclaircis-
sur l'Euch.
pag. 446*

§ PERPETUITE' DE LA FOY
fendus contre Berenger, le pressent
& le convainquent.

ADELMAN, qui avoit esté élevé avec Berenger sous la discipline de S. Eulbert Evêque de Chartres, ayant appris en Allemagne les nouvelles de son erreur, dez l'année 1035. selon le Cardinal Baronius, témoigne dans la lettre pleine de tendresse & de charité qu'il en écrivit à Berenger mesme, que son sentiment estoit regardé comme si manifestement heretique, qu'avant mesme qu'il eût esté condamné par les Conciles, Berenger estoit estimé séparé de l'unité de l'Eglise Catholique. *Il s'est repandu un bruit, luy dit-il, que vous vous estes séparé de l'unité de l'Eglise, & que vous avez une doctrine contraire à la foy Catholique, sur le corps & le sang du Seigneur, qui est immolé tous les jours dans toute la terre sur le saint autel.*

HUGUES, Evêque de Langres, l'un des premiers qui a écrit contre Berenger luy reproche que sa doctrine scandalisoit toute l'Eglise, *universalem Ecclesiam scandalizas.*

Un Evêque de Liege consulté par

DE L'EUCCHARISTIE. 9

Henry I. Roy de France, sur la conduite qu'il devoit tenir pour étouffer l'heresie de Berenger, luy répondit que cette heresie estoit si claire, qu'il n'estoit pas besoin de tenir de Concile pour la condamner.

DURAND, Abbé de Troarn, traite les sectateurs de Berenger d'hommes *vils & infames*, qui n'estant recommandables ny par leur pieté, ny par leur science, s'opposoient aux Peres & aux Docteurs de l'Eglise, & combattoient *ce que l'Eglise Catholique enseignoit par tout le monde*: *QUOD Catholica per orbem universum predicat Ecclesia.*

LANFRANC, dez le commencement de son Livre reproche à Berenger, qu'estant plein d'arrogance il avançoit une doctrine contraire au sentiment de toute la terre: *Superbia fastu plenus contra orbem sentire cœpisti*; & qu'il avoit fait un écrit contre la verité Catholique, & contre l'opinion de toutes les Eglises: *Contra Catholicam veritatem, & contra omnium Ecclesiarum opinionem scriptum postea condidisti.* Il prouye dans le chap. 4. que la doc-

trine de Berenger estoit condannée generalement par tous les fidelles tant ecclesiastiques que seculiers, & qu'elle n'estoit soutenue que par un petit nombre de schismatiques, *paucissimos schismaticos*. Et après avoir expliqué au ch. 18. la doctrine Catholique en ces termes : *Nous croyons que les substances terrestres du pain & du vin estant divinement sanctifiées sur la table du Seigneur par le ministere des Prestres, sont changées par l'operation ineffable, incomprehensible, & miraculeuse de la toute-puissance de Dieu, en l'essence du corps du Seigneur; n'y ayant que les especes du pain & du vin qui demeurent avec les qualitez naturelles, de peur que la veüe d'une chair crue & toute sanglante, ne nous causast de l'horreur. Le Corps du Seigneur ne laisse pas de demeurer dans le ciel à la droite de Dieu son Pere, d'y estre tout entier, tout incorruptible, tout inviolable, tout inalterable, & tout immortel. Il ajoûte : Voilà la foy que l'Eglise, qui estant repandue par tout le monde est appellée Catholique, a tenue dans tous les siecles, & tient encore à present. Il repete la*

mesme chose, comme estant evidente & non contestée, au chapitre 8. au 17. au 19. au 21. & il le fait avec tant de confiance au chapitre 22. qu'il presse Berenger de s'informer du sentiment de tous les Chrestiens du monde dans l'orient, & dans l'occident. *Interrogez, dit-il, tous ceux qui ont quelque connoissance de la langue latine, & des livres latins. Interrogez les Grecs, les Armeniens, & generalement tous les Chrestiens, de quelque nation qu'ils soient, & ils vous r'pondront tous, qu'ils tiennent cette foy dont nous faisons profession.*

Et c'est pourquoy il conclud, que si la doctrine de Berenger estoit veritable, il faudroit que l'Eglise fust perie: *Si ce que vous croyez, & que vous soutenez, dit-il, touchant le corps de JESUS-CHRIST est vray, ce que l'Eglise enseigne par toutes les nations du monde est faux. Car tous ceux qui se disent Chrestiens, & qui portent avec joye ce glorieux nom, se glorifient de recevoir dans ce sacrement la vraye chair & le vray sang que JESUS-CHRIST a pris de la Vierge. Or si la foy de l'Eglise uni-*

12 PÉPETUITÉ DE LA FOY
*verselle est fausse, il faut que l'Eglise
soit perie, ou qu'elle n'ait jamais
esté.*

Il estoit si clair que toute l'Eglise
estoit dans un sentiment opposé à Be-
renger, que ne le pouvant des-avoüer,
il estoit contraint de pretendre nette-
ment que l'Eglise estoit perie du reste
du monde, & n'estoit demeurée que
dans le petit nombre de ceux qui le
suivoient. *Contre tant de témoignages
clairs du Seigneur & du S. Esprit tou-
chant l'Eglise; vous objectez, dit Lan-
franc, & ceux qui estant trompez par
vous s'efforcent de tromper les autres, l'ob-
jectent avec vous; qu'après que l'Evan-
gile a esté presché dans toutes les nations,
que le monde a cru, que l'Eglise s'est
formée, qu'elle s'est accrue, qu'elle a fru-
ctifié, elle estoit tombée ensuite dans l'er-
reur par l'ignorance de ceux qui n'en-
tendent pas les mysteres; qu'elle estoit
perie, & n'estoit demeurée que dans ceux
qui vous suivent. Voila ce que l'evi-
dence de la verité obligeoit Berenger
de reconnoistre.*

GUITMOND, Evêque d'Averse, &
disciple de Lanfranc, mais qui a écrit

presqu'au mesme temps que luy contre Berenger & ses sectateurs, fait voir comme luy, que tout le corps de l'Eglise estoit contraire aux Berengariens. Il leur reproche dans son troisieme livre, qu'ils n'avoient pas pour eux une seule ville, ny mesme une seule bourgade: *Neque enim eis vel una civitatula, vel etiam una villula concessit.* Il dit qu'aucun homme de bien, ny aucun homme sage n'avoit embrassé ce party; qu'il n'estoit suivi que par des gens de vie scandaleuse. Et il ne leur oppose pas seulement les Conciles qui les ont condamnez; mais le consentement general de toute la terre. *Si quis qualitatem, vel flagitiosam vitam eorum, per quos utcumque pullu'avit; si quis nullum sincera vite hominem, nullum penitus sapientem factorem ejus attendat; si auctoris ejus perjuriam; si demum non solum Concilia supra dicta, sed etiam totum orbem terrarum contradicentem penset, tacente nostrâ disputatione quid magis tenendum sit, satis ut arbitror judicabit.* Enfin il témoigne que l'opinion de Berenger estoit regardée comme nouvelle, &

comme n'ayant jamais esté dans l'Eglise avant luy. *Il est tres clair, dit-il, qu'avant que Berenger eust avancé ces folies, personne ne s'en estoit avisé.*

Lib. 3.

NOTISSIMUM est, hoc tempore priusquam Berengarius insanisset, hujusmodi vesanias nunquam fuisse. Ce qu'il n'applique pas seulement à l'opinion contraire à la presence réelle; mais aussy à la doctrine de l'impanation, qui est celle des Lutheriens, & qui estoit soutenue en ce temps par quelques-uns du party de Berenger, & par Berenger mesme en un certain temps.

Ibid.

Que JESUS-CHRIST, dit-il, soit enfermé dans le pain & dans le vin, c'est une chose que la raison ne demande point, que les Prophetes n'ont point predite, que JESUS-CHRIST ne nous a point apprise, que les Apostres n'ont point preschée, & que le monde n'a point crue, excepté un tres petit nombre d'heretiques: IMPANARI vel INVINARI Christum, nulla sicut ostendimus expetit ratio, nec Prophetæ prædixerunt, nec Christus ostendit, nec Apostoli prædicaverunt, nec mundus, exceptis his paucissimis hæreticis, credidit.

Aussy tous les livres des Grecs schismatiques que nous avons depuis ce temps là , rémoignent clairement qu'ils estoient dans la mesme foy que l'Eglise Romaine touchant l'Eucharistie. Et c'est pourquoy on ne trouvera pas qu'ils luy ayent jamais reproché qu'elle eust condamné injustement Berenger , ny qu'elle fût dans aucune erreur sur cette matiere , comme les Ecrivains de l'Eglise n'ont aussy jamais reproché aux Grecs , qu'ils fussent dans l'erreur de Berenger ; & dans les diverses réunions qui se sont faites de ces deux Eglises , il n'y a jamais eu la moindre contestation touchant la foy de l'Eucharistie , parcequ'elles estoient parfaitement unies dans la creance de ce mystere.

Mais il faut encore remarquer que le mystere de l'Eucharistie n'est pas du nombre de ceux qui ne sont connus distinctement que de peu de personnes , plus instruites dans la science de l'Eglise. Car pour ne parler que de la presence réelle , comme tous les fidelles participoient à l'Eucharistie , ils devoient par consequent sçavoir

si ce qu'ils prenoient, estoit le corps de JESUS-CHRIST, ou ne l'estoit pas, n'y ayant point de milieu: & partant hormis le petit nombre de ceux qui suivoient l'erreur de Berenger, tout le reste des Chrestiens répandus en toute la terre, estoit dans la foy que l'Eglise Romaine tient à present, Eveques, Ecclesiastiques, Religieux, Laïques: & devant Berenger cette creance estoit universellement receüe dans l'Eglise sans aucune contradiction.

De plus les Calvinistes ne sçauroient encore nier, que les Catholiques qui estoient alors si unis dans la creance de la presence réelle, ne regardassent cette doctrine comme l'unique & perpetuelle doctrine de l'Eglise Catholique; & qu'ils ne crussent l'avoir receüe de leurs peres, comme leurs peres l'avoient receüe de ceux qui les avoient precedez. C'est pourquoy Lanfranc, dans les paroles que nous en avons rapportées, dit que la foy dont il faisoit profession, estoit celle que l'Eglise avoit tenue dans tous les temps.

Jusques icy il n'y a point encore
de

de contestation, mais elle commence à naître lorsque l'on remonte un peu plus haut; & les Calvinistes commencent je ne sçay comment à dire, qu'un siecle avant Berenger toute l'Eglise estoit dans leur sentiment, & qu'elle croyoit que JESUS-CHRIST n'estoit veritablement present que dans le ciel, & ne pouvoit estre dans l'Eucharistie qu'en figure, ou par quelque impression de sa vertu.

Les Catholiques pretendent au contraire, que la foy qu'ils tenoient alors, & qui estoit universellement repandue dans toute l'Eglise, & mesme dans les communions schismatiques, qui en estoient separées depuis cinq ou six cens ans, avoit toujours esté l'unique creance de l'Eglise universelle depuis les Apostres. Mais le seul établissement de la question suffit presque pour la decider, ce que les Calvinistes pretendent estant si contraire au sens commun, que je ne puis croire que ces personnes qui ne parlent que de la raison, & qui l'opposent continuellement pour s'exempter de se soumettre à l'Eglise, ayent assez envisagé

18 PERPETUITE' DE LA FOY
toutes les absurditez où ils s'engagent
par cette pretention.

Si l'Eglise ancienne avoit esté Calviniste, & si elle avoit cru que JESUS-CHRIST fust reellement absent des symboles, elle ne pourroit estre venue dans l'estat où nous l'avons veüe au temps de Berenger, qu'en changeant universellement de creance; & ce changement ne se peut concevoir qu'en deux manieres, qui sont toutes deux également impossibles. L'une seroit de s'imaginer qu'il se fust fait tout d'un coup, en sorte que tous les Chrestiens après avoir cru jusques alors que JESUS-CHRIST n'estoit pas present dans l'Eucharistie, eussent commencé tous ensemble de croire qu'il y estoit, & que s'estant endormis Calvinistes, ils se fussent reveillez Catholiques, sans sçavoir comment, & avec un entier oubly de ce qu'ils avoient esté. Ce qui est si ridicule, que je ne m'arreste pas à le refuter. L'autre que ce changement se soit fait insensiblement; que quelques-uns ayent introduit l'opinion de la presence réelle; que d'abord ils ayent eu

peu de sectateurs : mais qu'en suite cette opinion se soit glissée insensiblement partout.

Dans cette supposition il faut nécessairement qu'il y ait eu d'abord un temps, sçavoir dans la naissance de cette opinion, où elle n'estoit suivie que d'un tres petit nombre de personnes : qu'il y en ait eu un autre, où ce nombre estoit déjà beaucoup augmenté, & où il egaloit celui de ceux qui ne croyoient pas la presence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie ; un autre où ce sentiment s'estoit rendu maître de la multitude, quoy qu'avec opposition d'un grand nombre d'autres qui demeuroient encore dans la doctrine ancienne ; & enfin un autre où il regnoit paisiblement & sans opposition, qui est l'estat où les Calvinistes sont obligez d'avouer qu'il estoit lorsque Berenger commença d'exciter des disputes sur cette matiere.

Il est impossible que si la doctrine des Catholiques estoit une innovation de l'ancienne foy, qui se fust faite insensiblement, elle n'eust passé par ces degrez ; & cependant chacun de ces

20 PERPETUITE' DE LA FOY
degrez comprend des absurditez insupportables.

Car pour commencer par le premier, si la doctrine de la presence réelle avoit esté introduite par un seul homme, ou par un petit nombre de personnes, comment seroit-il possible que le nom en fut inconnu, & qu'on eust pu publier une nouveauté aussy surprenante que celle-là sans que personne s'en fust étonné, ou se fust mis en devoir de s'y opposer? Est-il possible que les Prestres, les Curez, & les Evesques ne se fussent point apperceus de cette Idolâtrie naissante; ou que l'ayant apperceüe, ils n'eussent fait aucun effort pour la reprimer, & pour détourner les peuples de cette erreur? Car comme nous avons remarqué auparavant, n'y ayant aucun milieu entre la presence réelle & corporelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, & l'absence réelle & corporelle du mesme JESUS-CHRIST de l'Eucharistie, tous les Chrestiens qui y participoient, avoient une creance distincte de l'un ou de l'autre. Comment se peut-on

donc imaginer qu'estant persuadé que JESUS-CHRIST estoit reellement absent de l'Eucharistie, ils ayent soumis toutes les lumieres de leur raison; sans aucune contradiction, aux paroles d'un homme, qui seroit venu publier contre le sentiment de toute la terre, que JESUS-CHRIST que l'on croyoit reellement absent des symboles, y estoit veritablement & substantiellement present?

Parceque la foy des autres mysteres, & la nouvelle d'un Dieu fait homme pour sauver les hommes, avoit à vaincre l'opposition des sens & de la raison, & toutes les preoccupations dont les esprits estoient prevenus, elle a d'abord fait un éclat prodigieux elle a soulevé tout le monde contre ceux qui la preschoiēt, & elle n'a pû s'établir que par une infinité de predications, de disputes, de livres, de miracles, & par l'effusion du sang d'un nombre innombrable de Martyrs. Et on nous voudra faire croire, que cette nouvelle si étonnante de JESUS-CHRIST corporellement present en une infinité de

lieux , manié par les mains des Pres-
tres , entrant dans la bouche de tous
les fidelles qui le reçoivent , trouvant
toute l'Eglise dans une opinion con-
traire , & n'estant accompagnée ny
de miracles , ny de Martyrs , ny de
livres , ny de disputes , ait néanmoins
esté. receüe dans toute la terre sans
contradiction , sans opposition , sans
étonnement , & tellement sans bruit ,
que l'auteur & le temps de cette in-
novation soient demeurez entiere-
ment inconnus ?

Mais comment est-ce que ceux qui
quittoient l'ancienne creance de l'E-
glise pour embrasser cette nouveauté,
ne se font point apperceus de ce chan-
gement ? Comment n'ont-ils point
écrit , & témoigné que jusques alors
ils avoient esté dans l'erreur & l'im-
pieté , en croyant que JESUS-CHRIST
n'estoit pas dans les symboles eucha-
ristiques après la consecration ? Com-
ment n'ont-ils point accusé ceux qui
les avoient instruits , de les avoir mal-
heureusement trompez ? Comment
ne se font-ils point ecriez avec le Pro-
phete Roy , que les discours des im-

pies les avoient surmontez : *Verba iniquorum prevaluerunt super nos ?* Et avec le prophete Jeremie , que leurs peres avoient honoré le mensonge , & la vanité qui ne leur avoit servi de rien : *Verè mendacium coluerunt patres nostri ? vanitatem qua eis non profuit ?*

Cependant on ne trouve rien de tout cela. Car je mets en fait , que depuis les Apostres jusques à Berenger, où la creance de la presence reel- le estoit universellement receüe dans l'Eglise , on ne trouvera aucune preuve , que quelqu'un en publiant que JESUS-CHRIST estoit reellement present dans l'Eucharistie , ait cru proposer une opinion differente de la creance commune de l'Eglise de son temps, ou de l'Eglise ancienne.

On ne trouvera point que jamais personne ait esté deféré publiquement aux Evesques & aux Conciles, pour avoir publié de vive voix , ou par écrit , que JESUS-CHRIST estoit reellement dans la bouche de ceux qui recevoient l'Eucharistie.

On ne trouvera point qu'aucun

Pere , qu'aucun Evesque , qu'aucun Concile se soit mis en peine de s'opposer à cette creance , en témoignant qu'il y en avoit parmy le peuple , qui se trompoient grossierement & dangereusement , en croyant que JESUS-CHRIST estoit present sur la terre , au lieu qu'il n'estoit veritablement que dans le ciel.

On ne trouvera point qu'aucun auteur ecclesiastique , ny aucun predicateur , se soit jamais plaint qu'il s'introduisoit en son temps une idolâtrie pernicieuse & damnable , en ce que plusieurs adoroient JESUS-CHRIST comme reellement present sous les especes du pain & du vin.

Et pour ne parler point des autres circonstances, qui sont necessairement liées avec la creance de l'Eglise Romaine , quoyque la pratique de porter le Viatique aux mourans , & de reserver pour cela quelque partie des especes , ait esté ordonnée par plusieurs Conciles , & qu'elle détruise entierement l'opinion des religionnaires ; on ne trouvera point que ja-

mais personne se soit scandalisé de ces ordonnances, ny que personne les ait accusées d'enfermer & de fomenter quelque erreur.

On dira peutestre que ces raisons font bien voir que la creance de la presence réelle ne s'est point introduite par la contestation & les disputes, ny par des personnes qui ayant changé eux-mesmes de sentiment, ayent pretendu innover, & changer la creance de l'Eglise; mais que cela ne prouve pas qu'elle n'ait pu s'introduire d'une maniere encore plus insensible, qui est que les Pasteurs de l'Eglise estant eux-mesmes dans la creance que le corps de JESUS-CHRIST n'estoit qu'en figure dans l'Eucharistie, ayent neanmoins annoncé cette verité en des termes si ambigus, que les simples ayent pris leurs paroles en un sens contraire à la verité & à leur intention, & soient entrez dans l'opinion de la presence réelle, comme si c'eust esté celle de leurs Pasteurs.

Mais encore qu'une équivoque de cette sorte eust pu engager dans l'er;

reur un petit nombre de personnes simples, c'est le comble de l'absurdité, de vouloir faire croire qu'elle ait pu tromper tous les Chrestiens de la terre.

Car peut-on s'imaginer sans extravagance, que les paroles des Pasteurs estant mal entendues par un grand nombre de personnes en toutes les parties du monde, aucun de ces Pasteurs ne se soit apperceu de cette illusion si grossiere, & ne les ait detrompez de la fausse impression qu'ils avoient prise de ces paroles?

Peut-on s'imaginer que tous les Pasteurs fussent si aveugles & si imprudens, que de se servir de mots qui fussent d'eux-mesmes capables d'engager les peuples dans l'erreur, sans expliquer jamais ces equivoques si dangereuses?

Que si ces paroles n'estoient pas d'elles-mesmes sujettes à un mauvais sens, & n'estoient mal expliquées que par un petit nombre de personnes grossieres, comment les fidelles plus eclairez, & qui conversoient tous les jours avec les simples, ne décou-

vroient-ils point par quelques-unes de leurs actions, & de leurs paroles, l'erreur criminelle où ils estoient engagez? Ce qui devoit necessairement produire un eclarcissement, & ne pouvoit manquer, estant venu à la connoissance des Pasteurs, de les obliger de declarer publiquement que l'on avoit abusé de leurs paroles, & qu'on les avoit prises dans un sens tres-faux, & tres-éloigné de la verité, & de leur intention:

Mais pourquoy ces equivoques n'auroient-elles commencé à tromper le monde que vers le ix. & x. siecle, comme pretendent les Ministres, puisqu'on ne s'est point servi d'autres paroles dans la celebration des mysteres, & dans la predication de la parole de Dieu, pour exprimer ce mystere, que de celles dont on se servoit auparavant? Et que peut-on s'imaginer de plus ridicule, que de dire que les mesmes paroles ayent esté entendues universellement d'une maniere dans un certain temps, & universellement d'une autre maniere dans un autre temps, sans que per-

sonne se soit apperceu de cette mesintelligence ?

Les Ministres ne sont pas obligez seulement de faire voir comment cette opinion a pû se glisser insensiblement dans les peuples de toute la terre, ce que nous avons neanmoins montré estre entierement impossible : mais il faut qu'ils supposent aussy qu'elle s'est repandue dans tous les Pasteurs du monde, & dans tous les monasteres ; & qu'ils ont tous esté trompez par ces équivoques, les prenant en un sens contraire au sentiment de ceux qui les instruisoient, sans qu'aucun se soit jamais apperceu de cette illusion generale, puisqu'il suffisoit qu'un seul s'en apperceust pour detromper generalement tous les autres.

Mais si l'on considere la creance de la presence réelle dans l'accroissement chimerique, par où il faut qu'elle ait necessairement passé, selon la pensée des Calvinistes, pour venir à ce point d'autorité où nous la trouvons dans l'onzième siecle, l'extravagance de cette supposition nous

paroittra encore plus insupportable. Car il faudroit par nécessité, comme nous l'avons déjà dit, qu'il y eust eu un temps, où la foy de la presence réelle, qu'ils supposent n'estre pas celle de l'ancienne Eglise, estoit tellement meslée dans l'Eglise avec celle de l'absence réelle, qu'ils soutiennent estre l'ancienne & la véritable, qu'il y avoit la moitié des Evesques, des Prestres, & du peuple, qui tenoient l'une, & une autre moitié qui tenoient l'autre.

Et l'on ne peut pas supposer que cette division d'esprit & de creance, fust seulement en diverses provinces, en forte qu'une province tint une chose, & l'autre une autre: mais il faut necessairement admettre dans la supposition des Calvinistes, que dans les mesmes provinces, les mesmes villes, les mesmes eglises, les mesmes monasteres, les mesmes familles, tous les fidelles estoient divisez sur l'Eucharistie; & que les uns croyoient que JESUS-CHRISTY estoit reellement present, & les autres qu'il en estoit reellement absent

De plus il faut supposer que cette division n'estoit pas seulement dans l'Eglise Romaine, mais aussy dans l'Eglise Grecque, dans l'Eglise Armenienne, dans l'Eglise Egyptienne, & dans toutes les autres societez schismatiques. Car puisqu'elles se sont trouvées unies de sentiment avec l'Eglise Romaine dans la creance de la presence réelle, si l'on suppose qu'elles ayent esté autrefois dans un autre sentiment, il faut necessairement qu'elles en ayent changé, ce qui ne se peut faire sans avoir passé par cette division.

Si l'on joint ces suppositions avec la verité de fait, que les Calvinistes ne peuvent contester, que jusques à Berenger il n'y a eu aucune rupture de communion, ny aucune division apparente sur le point de la presence réelle, il en résulte la plus effroyable absurdité qui soit capable de tomber dans l'esprit des hommes. Car il faut necessairement, ou que cette division horrible & generale de sentiment sur le point capital du culte de la religion chrestienne, soit demeurée in-

connue à tous ceux qui estoient ainſy diviſez ; ou qu'eſtant connue , elle ait eſté negligée par les Paſteurs , & ne les ait pas portez à en faire le moindre bruit , & à y apporter le moindre remede. Et cependant l'un & l'autre eſt tellement contraire à toutes les lumieres du ſens commun , qu'il me ſemble qu'il eſt impoſſible que perſonne le puiſſe croire , en prenant la peine de le conſiderer avec ſoin.

Car pour examiner le premier point , qui eſt que cette diviſion ſoit demeurée inconnue , eſt-il poſſible qu'un homme raifonnable ſe puiſſe perſuader qu'il y ait eu un certain temps dans l'Egliſe , où les freres eſtoient oppoſez aux freres , les femmes aux maris , les Religieux aux Religieux ; les Preſtres aux Preſtres , les Eveſques aux Eveſques , non dans un ſeul pays , mais dans toutes les provinces du monde : non ſur quelque point de pure ſpeculation , dont peu de perſonnes ſont inſtruites ; mais ſur un point dont ils avoient tous une creance diſtincte , ſur le principal & le plus ordinaire objet de leur pieté ; ſans que

jamais personne se soit apperceu de cette division si sensible ; sans que jamais personne ait reconnu que son pere , sa mere , son mary , sa femme , son frere , sa soeur , son amy , son Evesque estoit d'un autre sentiment que luy ?

Est-il possible que l'on s'imagine que ce mélange d'opinions si opposées , ait pu demeurer inconnu , non seulement un jour , mais plusieurs années , & pendant l'espace de tout un siecle ? Et quoy , cette diversité de sentimens ne se devoit-elle pas découvrir par mille actions exterieures qui en naissent necessairement ; puisque ceux qui croient JESUS-CHRIST reellement present , ne pouvoient manquer d'agir autrement que ceux qui le croient reellement absent , comme il paroît par la diversité des respects , que les Catholiques rendent à l'Eucharistie , & les Calvinistes à la Cene ?

Ne se devoit-elle pas découvrir par ceux qui changeoient de sentiment , & qui par leur changement mesme devoient reconnoître que ceux qui

n'avoient pas changé comme eux, n'estoient pas dans le mesme sentiment qu'eux ?

Ne se devoit-elle pas reconnoître par les différentes instructions des Pasteurs ? Et peut-on s'imaginer sans folie, que la moitié des Prestres & des Evesques estant dans la creance de la presence réelle, & la moitié dans celle de l'absence réelle, les uns & les autres parlassent tous un mesme langage, & ne découvrirent jamais si clairement leurs sentimens, que ceux qui estoient d'une opinion contraire en pussent estre choquez, & reconnoître que celuy qui parloit estoit dans un autre sentiment qu'eux ?

Mais si l'on suppose que cette diversité de sentimens ne fût pas inconnue aux Pasteurs, ny aux laïques, il est encore bien plus contraire à la raison & à toutes les connoissances que l'on peut tirer de l'experience, que cette division si étrange n'ait excité aucun bruit, aucunes disputes ; qu'elle n'ait fait aucun eclat, & que des Evesques, des Prestres, des Religieux divisez de sentimens dans un point si

important, & qui devoient se regarder les uns les autres comme des idolâtres ou des impies, ayent pû demeurer unis de communion & dans une parfaite intelligence.

On voit dans l'histoire de tous les siècles de l'Eglise, que la moindre question qui ait divisé les fidelles, a toujours excité de tres grands troubles. Et l'on voit en particulier dans les Conciles du ix. & x. siècle, où les Ministres nous veulent faire croire que ce changement s'est fait, les Evêques occupez à pacifier de petits differens, à decider des questions peu considerables, à regler des points peu importants de la discipline ecclesiastique & monastique. Comment pourroit-on donc croire, que sçachant qu'ils estoient tous divisez entr'eux sur un point si essentiel & si necessaire à la religion; ils n'ayent pas cru que ce fût une matiere digne de leurs soins, de remedier à cette division?

Certes pour s'imaginer que toute l'Eglise ait pu vivre dans une profonde paix, pendant que tous les fi-

delles estoient partagez entr'eux par une si grande diversité de creance, il faut aussy s'imaginer que les hommes de ce temps-là estoient d'une autre espece que ceux de ce siecle, & qu'ils n'estoient pas sujets aux mesmes mouvemens, & aux mesmes passions. Car tout ce qu'on peut tirer de lumiere de la connoissance des hommes que nous voyons, nous porte à juger qu'il est absolument impossible, que des Eveques, des Prestres, des Religieux, & mesme, des laïques, qui passaient dans l'esprit les uns des autres pour des impies ou des idolâtres, pussent s'empescher de soutenir chacun leur opinion par des livres & par des disputes, de tâcher de retirer de l'erreur ceux qu'ils y croyoient engagez, de les accuser devant les tribunaux ecclesiastiques, ou de les condamner s'ils en avoient l'autorité, ce qui ne se pouvoit faire sans bruit, sans eclat & sans rupture de communion.

Il faudroit pour estre demeurez dās cette lethargie & cēt assoupissement parmy une telle desunion, que les hommes de ces siecles n'eussent

eu ny charité pour le prochain, ny zèle pour Dieu, ny attache pour leurs propres opinions : c'est à dire qu'ils n'eussent pas esté hommes, tous ces mouvemens portant naturellement à tâcher d'imprimer dans les autres les sentimens dont on est persuadé, & que l'on regarde comme veritables, & à combattre avec force les opinions qui y sont contraires.

Je ne sçay ce qui seroit capable de toucher ceux qui ne seront pas frappez par de si grossieres absurditez. Mais pour les aider neanmoins à les concevoir plus clairement, je les supplie d'envisager ce qui s'est passé dans le dernier siecle, lorsque Luther, Zuingle, & Calvin, entreprirent de changer la creance qu'ils avoient trouvée dans l'Eglise sur l'Eucharistie.

Il est sans doute que si l'on compare la doctrine que ces heretiques vouloient introduire, avec celle qu'ils vouloient oster, on jugera qu'il est infiniment plus aisé de tomber insensiblement dans la creance de Luther & de Calvin, en quittant celle de l'Eglise, que non pas de passer de l'opi-

nion de ces heretiques à la foy de l'Eglise Catholique; parce que les sens favorisent leur doctrine, & sont contraires à la nostre. Et neanmoins quels tumultes ne produisit point d'abord le Lutheranisme en Allemagne, & le Calvinisme en France & aux Paysbas ? Toute l'Europe ne fut-elle pas incontinent pleine de divisions, de disputes, & de querelles ? Tous les theologiens de divers partis, n'employeroient-ils pas aussy-tost tout ce qu'ils avoient d'esprit & de science, pour soutenir leur sentiment, & combattre celuy de leurs adversaires ? Que vit-on par tout que pratiques, qu'assemblées secretes, qu'animositez furieuses, qui furent incontinent suivies de ruptures ouvertes de communion, d'excommunications, de conciles, de guerres, & de desolations ?

Voila les effets funestes, mais naturels, que devoit produire cette division de sentimens sur ce point si important. Comment se pourra-t-on donc persuader, que la mesme division soit arrivée en un autre temps, & qu'elle ait produit un changement

38 PERPETUITE' DE LA FOY
plus grand , plus universel , & plus
difficile , non seulement sans aucun
trouble , mais sans que personne mes-
me s'en soit apperceu ?

SECTION SECONDE.

*Refutation de l'histoire fabuleuse de
cette pretendue innovation.*

MAIS l'impossibilité de ce chan-
gement paroitra encore plus
manifeste , si l'on considere l'absurdi-
té où sont tombez les nouveaux Mi-
nistres, qui ayant senti la force de cet-
te raison , ont tâché de l'eluder , en
faisant une histoire toute fabuleuse
de cette innovation pretendue. Blon-
del en a dressé le premier plan dans
son Eclaircissement sur l'Eucharistie ,
mais d'une maniere si extravagante ,
qu'il fait naistre l'opinion de la trans-
substantiation long temps après Be-
renger , en sorte que selon luy il fau-
droit dire que mesme Lanfranc, Guit-
mond , & Alger ne l'auroient pas en-
seignée. Aussi Aubertin ayant bien
veu qu'il n'y avoit pas de moyen de

soutenir une folie si visible, a cru devoir reformer ce plan. Et voicy à quoy se reduit ce que ce Ministre, qui a consumé malheureusement sa vie à chercher dans les écrits des anciens dequoy obscurcir la verité, a trouvé de plus plausible pour rendre vray-semblable le prodigieux renversement de l'ancienne foy, qu'il est obligé d'admettre, afin de ne passer pas luy mesme pour novateur.

Il represente donc premierement toute la terre unie dans ce sentiment, que l'Eucharistie n'estoit le corps de JESUS-CHRIST qu'en signe & en figure, ou bien en vertu & en efficace, jusques à l'an 600. de Nostre Seigneur.

Il avouë ensuite que la creance de la presence réelle n'a pu s'établir tout d'un coup. *Il ne faut pas penser*, dit-il, *que ces abus de la transsubstantiation, & de la presence réelle, c'est ainisy qu'il appelle la foy Catholique touchant l'Eucharistie, ayent pu naistre tout d'un coup comme des potirons: Non putandum est eos de transsubstantiatione, & reali presentia abusos, in instanti fungorum instar prodidisse.* Ce changement

*Aub. l. 3.
p. 903.*

40 PERPETUITE' DE LA FOY
(ajoûte-t-il) s'est fait peu à peu , &
il n'est arrivé à l'estat où il est mainte-
nant que par divers détours : *Muta-
tio paulatim facta est , & tandem per
anfractus eò provectora.*

Après cette confession sincere , il
bastit des degrez imaginaires par les-
quels il fait passer cette creance , &
place le premier vers l'an 635. en s'ef-
forçant de persuader qu'Anastase Si-
naïte , celebre Religieux du Mont-
Sinaï , en a jetté les premiers fonde-
mens dans un traitté qu'il a fait con-
tre certains heretiques nommez
Gayans , où il dit , que ce que nous
recevons dans l'Eucharistie n'est pas
l'antitype , mais le corps de JESUS-
CHRIST.

Sur cela il charge d'injures ce sça-
vant Religieux , & l'accuse d'avoir
innové la doctrine & le langage de
l'Eglise : la doctrine pour avoir en-
seigné , non la presence réelle , car il
ne veut pas en demeurer d'accord ;
mais l'union hypostatique de la divi-
nité avec le pain , par le moyen de la-
quelle le pain estoit fait le corps de
JESUS-CHRIST , & le vin son sang ,
parce

Anbert.

l. 3. p. 909.

parce qu'estant unis à sa personne, ils estoient par consequent unis à son corps & à son sang : le langage, parce, dit-il, qu'on avoit toujours accordé jusques alors dans l'Eglise que le pain & le vin estoient antitypes du corps & du sang de JESUS-CHRIST.

Mais comme cette opinion qu'Aubertin attribué à cet auteur, n'a point d'autre fondement que sa fantaisie, Blondel par un autre tour d'imagination, pretend au contraire, qu'il n'a innové que le langage de l'Eglise, & qu'il n'a point alteré sa doctrine dans le fond; tant il est aisé de se contredire dans ces conjectures arbitraires, dans lesquelles on a seulement pour but de s'éloigner de la creance des Catholiques, & non pas de trouver la verité.

Aubertin pretend ensuite que ces deux innovations furent embrassées par Germain, Patriarche de Constantinople en l'an 720: par Jean de Damas en l'an 740. & ensuite par les Evesques du II. Concile de Nicée en l'an 787. par Nicephore, Patriarche de Constantinople l'an 806. que le

42 PERPETUITE' DE LA FOY
mesme langage passa d'orient en occident, & y fut receu comme il paroist par les livres que Charlemagne fit faire au Concile de Francfort l'an 794. où ce Roy & ces Evesques decident que l'Eucharistie *n'est pas l'image du corps de Iesus-Christ, mais son propre corps* : en sorte que selon cette histoire d'Aubertin, il faudroit conclure, que la creance de l'impanation du Verbe, c'est à dire de l'assomption du pain en unité de personne, se répandit universellement en moins d'un siecle dans l'orient & dans l'occident.

Qui n'admirera en cette rencontre combien la preoccupation obscurcit le jugement des hommes, en voyant ce critique persuadé d'une fable si pleine de contradiction & d'absurditez? Il est difficile de les remarquer toutes, & je me contenteray de quelques-unes.

Premierement, quelle apparence y a-t-il qu'Anastase qui ne pouvoit ignorer la foy de l'Eglise de son temps, produise en passant & sans dessein une opinion qui y auroit esté

formellement opposée, & la produise sans témoigner qu'il avance quelque chose de contraire à l'opinion commune, mais plutôt comme une chose constante & indubitable, qu'il n'est pas besoin de prouver? Ainsi ce que dit cet auteur, *que l'Eucharistie n'est pas antitype*, c'est à dire signe du corps de JESUS-CHRIST, ne montre pas qu'il ait changé la créance de l'Eglise; mais montre seulement que c'étoit une chose constante au VIII. siècle, que l'Eucharistie n'étoit pas une simple image du corps de JESUS-CHRIST, mais le corps même de JESUS-CHRIST.

Secondement, n'est-il pas absolument ridicule de supposer, comme ce Ministre fait, que l'orient, qui étoit plein des livres de S. Basile, des deux SS. Gregoires, de S. Chrysostome, qui faisoient la principale & presque l'unique étude des Grecs, ait abandonné la créance & le langage de tous ces Peres, & la foy dans laquelle il avoit esté instruit, pour régler son langage & sa créance sur un passage écarté d'un livre d'un Reli-

44 PERPETUITE' DE LA FOY
gieux du Mont-Sinai ?

Mais cōbien est-il encore plus hors d'apparence, de faire passer ce changement dans l'occident, & de le faire recevoir tout d'un coup par les Evesques assemblez à Francfort ; puisqu'il n'y en avoit aucun dans cette assemblée qui entendist le grec, & que l'ignorance de cette langue leur fit commettre plusieurs erreurs de fait, en interpretant mal le sentiment des Peres du II. Concile de Nicée, & en confondant le Concile des Iconoclastes avec ce Concile catholique ; parcequ'ils n'avoient point d'autre lumiere de ce qui s'estoit passé en orient, qu'une version latine pleine de fautes. Et par consequent quand Charlemaigne definit dans ce livre souscrit par tous les Evesques, *que JESUS-CHRIST ne nous a point conféré une image, mais le sacrement de son corps : que l'Eucharistie ne doit pas estre appellée image, mais verité ; non ombre, mais corps ; non figure des choses futures, mais ce qui estoit representé par les figures :* quand il remarque, *que JESUS-CHRIST n'a pas dit de ce qu'il don-*

na à ses Apostres : *C'est l'image de mon corps, mais c'est mon corps qui sera livré pour vous, c'est mon sang qui sera repandu pour plusieurs* : quand il dit, *que ce qui se passa dans l'institution de l'Eucharistie, se passa non en figure, mais en verité*, ce n'est pas une preuve qu'il ait tiré ce langage des Grecs; qu'il eût esté bien-aïse de contredire, & dont il n'avoit jamais leû les livres; mais c'est une preuve indubitable que l'Eglise Latine & l'Eglise Grecque estoient parfaitement d'accord sur le point de l'Eucharistie.

Troisièmement, ou ce livre & ce passage d'Anastase sont demeurez peu connus, & par consequent n'ont pas esté capables de produire un si grand changement; ou si l'on suppose qu'ils estoient celebres, & entre les mains de tout le monde, comment s'est-il pu faire, qu'en proposant comme les Ministres le pretendent, une opinion contraire au sentiment de toute l'Eglise, personne ne s'en soit plaint, personne n'ait accusé d'erreur cet auteur, personne n'ait écrit contre luy, ny contre aucun de ceux qui

46 PERPETUITE' DE LA FOY
ont embrassé son sentiment ?

Car il faut remarquer icy que l'opinion de l'impanation du verbe qu'Aubertin attribue à Anastase Sinaïte , & à S. Jean de Damas , quoy que fort différente de l'opinion des Catholiques , est néanmoins tres-opposée & celles des Calvinistes ; puisque par le moyen de cette union personnelle de la divinité avec le pain & le vin , le pain devient vraiment adorable comme l'humanité de JESUS-CHRIST , ce corps de JESUS-CHRIST est pris par la bouche , entre dans les méchans , demeure hors l'usage , qui sont tous points directement contraires à la doctrine des Calvinistes. De plus cette union hypostatique du pain avec la divinité seroit toute miraculeuse & toute incomprehensible , & elle n'enfermeroit pas moins de difficulté , que la creance de la presence réelle. Quelle apparence donc qu'une opinion si différente du sentiment où ils pretendent que l'Eglise estoit alors , ait esté néanmoins embrassée par tout l'orient instruit dans une autre foy , sans qu'il paroisse aucune tra-

ce de ce changement, & sans que ceux mesmes qui avoient changé de creance s'en soient apperceus ?

Mais comment les Nestoriens, dont l'orient estoit plein, & qui nioient l'union personnelle du Verbe avec la nature humaine de JESUS-CHRIST, pouvoient-ils admettre cette union de la divinité avec le pain ? Et s'ils ne l'admettoient pas, comment n'ont-ils point reproché cette doctrine aux Catholiques, & ne les ont-ils point obligez par leur reproche de la justifier & de la deffendre ?

Comment les Iconoclastes que les Ministres pretendent tirer à leur party touchant l'Eucharistie, parce qu'ils ont appellé l'Eucharistie image du corps de JESUS-CHRIST, quoyqu'ils reconnoissent au mesme lieu qu'elle est le corps mesme de JESUS-CHRIST, ne reprochoient-ils point aux deffenseurs des images qui estoient selon Aubertin de l'opinion d'Anastase Sinaïte, qu'ils introduisoient non seulement un culte superstitieux envers les images, mais une veritable idolâtrie, en enseignant que le pain estoit

uni au Verbe , & devoit estre ainſy véritablement adoré ? Et comment ces perſonnes , qui excitoient tant de bruit ſur un point beaucoup moins important, qui eſt le culte des images, n'en faiſoient-ils aucun ſur le ſujet de l'Euchariftie , s'ils euſſent eſté ſur ce point capital dans une creance toute-ſait oppoſée à celle de ceux qui défendoient la veneration des images ?

Toutes ces abſurditez font voir clairement, qu'il eſt abſolument faux qu'il ſe ſoit fait en ce temps-là aucune innovation de doctrine ſur le ſujet de l'Euchariftie. Mais il n'eſt pas moins faux encore , que la creance de ce ſiecle témoignée par Anaſtaſe , par S. Jean de Damas , par Germain Patriarche de Conſtantinople, par le II. Concile de Nicée, par Charlemagne & par le Concile de Francfort , fuſt que le pain eſtoit uni perſonnellement au Verbe , & non pas changé au corps naturel de JESUS-CHRIST , cette ſuppoſition n'ayant aucun fondement dans les écrits de ce temps-là , & n'eſtant qu'une chicanerie que ce Miniſtre a trouvée , pour n'eſtre pas obligé

d'avoir que la creance de la presence réelle estoit universellement reçue dans l'Eglise au VII. & VIII. siecle.

Premierement, non seulement leurs paroles ne donnent point lieu à cette explication, mais elles y sont formellement contraires. Anastase Sinaïte dit que nous n'appellons point la communion antitype du corps de JESUS-CHRIST, ou simple pain; mais que nous y recevons le vray corps & le vray sang de JESUS-CHRIST incarné dans Marie Mere de Dieu. Germain Patriarche de Constantinople, dit que le S. Esprit change les dons proposez au precieux corps de Nostre Seigneur JESUS-CHRIST, & ce qui est dans le calice au precieux sang du grand Dieu, qui a esté repandu pour donner le salut & la vie au monde: paroles, qui exprimant parfaitement la foy de la presence réelle exclüent formellement cette pretendue union de la divinité avec le pain & le vin. Car par le moyen de cette union, le pain & le vin pourroient bien devenir le pain & le vin de JESUS-CHRIST, mais non pas la chair:

Theor. verus
Eccl. tom. -
8. Bib. PP.

30 PERPETUITÉ DE LA FOY
& le sang de JESUS-CHRIST ; parce-
que le pain subsistant dans l'estre de
pain , ne seroit pas chair quand il se-
roit uni au Verbe qui est revestu de
nostre chair.

Secondement , ces auteurs decla-
rent que ce qui est dans le calice , est
le sang de JESUS-CHRIST versé pour
le salut du monde , & ils declarent de-
plus que ce n'est pas en figure , mais
en verité ; ce qui ne se peut entendre
que du sang naturel de JESUS-CHRIST,
du vin uni au sang ne pouvant estre
ce sang repandu pour le salut du mon-
de, que metaphoriquement.

*Damasc.
de fide
Orth. l. 4.
c. 14.*

Troisièmement , S. Jean de Damas
exclut encore plus formellement cer-
te union chimerique. Car il declare
que le corps de JESUS-CHRIST vrai-
ment uni à la divinité qui est en l'Eu-
charistie , est le mesme que celuy qui est
né de la Vierge , non que ce corps qu'il
a pris du sein de la Vierge descende
maintenant du ciel ; mais parceque le
pain & le vin y sont changez au corps
& au sang de Dieu. Et il ajoute plus
bas , que ce corps , auquel ce pain est
changé d'une maniere admirable par

l'invocation, & l'avènement du S. Esprit, n'est pas un corps différent de celui de JESUS-CHRIST, mais un seul & un mesme corps.

Quatrièmement, il est sans aucune apparence que toute l'Eglise Grecque soit entrée sans s'en appercevoir dans une erreur, qui est clairement condamnée par les livres des Peres des siècles precedens.

Car S. Ignace dit, que *l'Eucharistie est la chair du Sauveur, laquelle a souffert pour nos pechez.* Epist. ad Smyrneos.

S. Chrysofome écrit en une infinité de lieux, que ^a *ce qui est dans le calice est le sang qui a coulé du costé du Sauveur percé sur la croix: b* *Qu'il n'y a en tous les lieux de l'Eglise qu'un seul JESUS-CHRIST, qui est tout entier en un lieu aussi-bien que dans un autre, n'ayant partout qu'un seul corps: c* *Que celui qui est à la droite de Dieu, est entre les mains des Prestres, d* *Et que nous voyons le mesme corps que les Mages ont adoré.* a Hom. 24. in Epist. ad Corin. b Hom. 17. in Epist. ad Hebr. c De Sacerdot. l. 3. c. 4. d Hom. 24. in Epist. ad Corr.

Comment se pourroit-il donc faire que tout l'orient par un aveuglement general, en lisant les ouvrages des Peres; fust entré dans un sentiment si

52 PERPETUITE' DE LA FOÿ
opposé à celuy qu'ils y enseignent ?

Car on ne peut pas répondre, que ces expressions estoient prises par ceux du VII. & VIII. siecle dans un sens metaphorique, & que lorsqu'ils y lisoient, que le pain estoit changé au corps de JESUS-CHRIST, ils entendoient qu'il estoit changé en la figure du corps de JESUS-CHRIST; puisque cette explication est formellement condamnée par les auteurs à qui Aubertin attribue l'opinion de l'impanation du Verbe.

*Anastase
Sinaïte.
S. Iern de
Damas,
Nicephore.*

Cinquièmement, il n'y a point d'auteur à qui l'on puisse attribuer ce sentiment avec moins de vrai-semblance qu'à Anastase Sinaïte. Car la principale raison qui pourroit y porter ceux qui reglent leur creance plutôt selon la raison que selon la foy, est la difficulté de concevoir qu'un corps soit en plusieurs lieux. Or cette difficulté est nulle à l'égard d'Anastase, puisqu'il enseigne formellement comme Aubertin le reconnoist, qu'un corps peut estre par miracle en plusieurs lieux.

*Aubert. l. 3.
p. 296.*

Ainsy toute cette innovation de doc-

trine , est une pure chimere ; & il n'est pas seulement clair que l'Eglise du VII. & VIII. siecle estoit dans une creance differente de celle des Calvinistes ; mais il est clair aussy qu'elle estoit dans celle de la presence réelle , & qu'elle y estoit non par aucun changement qui fût arrivé , mais parce qu'elle avoit receu cette foy , aussy bien que celle des autres mysteres , de ceux qui vivoient dans le VI. siecle , dans lequel les Calvinistes demeurant d'accord que la doctrine de l'Eglise estoit exempte de corruption.

Que si Anastase Sinaïte , S. Jean de Damas , les Evesques du Concile de Nicée , & ceux de Francfort , ont fait difficulté d'appeller les especes ou symboles du nom d'antitypes après la consecration , quoy que quelques Peres les ayent ainsi appellées, il n'est pas difficile de comprendre que cela s'est fait non seulement sans changement de creance , mais en quelque façon sans changement de langage.

Car il faut distinguer dans les mots d'image , de figure , & d'antitypes , comme dans plusieurs autres sembla-

bles , deux sortes de significations ; l'une naturelle & originelle , l'autre populaire & ordinaire. La signification naturelle de ces mots , ne marque autre chose qu'une simple representation ; & comme une chose invisible , quoy que presente , peut estre representée par quelque chose de visible , de corporel , & d'exterieur , il ne s'enfuit nullement qu'une chose n'est pas presente , parce qu'elle est representée par quelque image visible. Ainsy nous disons ordinairement que le visage , ou les yeux , sont les images de l'ame ; & cependant ceux qui le disent , croient en mesme temps que l'ame est presente dans les yeux & dans le visage. Les langues de feu estoient la figure du S. Esprit , qui y estoit present. L'ablution exterieure est la figure de l'interieure dās le baptesme , & cependant elles sont jointes & unies ensemble. Il faut renoncer au sens commun pour s'amuser à contester sur ce point , & pour soutenir opiniastrément , comme font quelques Calvinistes , que ces mots enferment toujours , & par leur natu-

re l'absence de la chose représentée.

Mais il est vray néanmoins , que comme ordinairement les choses figurées ne sont pas jointes aux figures , & que l'on ne représente guere par des images , que des choses absentes , il s'est fait un autre usage populaire de ces mots , dans lequel estre figure , & contenir la verité figurée , sont deux choses opposées en quelque maniere. Et c'est dans ce second sens que les Peres ont dit souvent que la figure ne contenoit , & n'estoit pas la verité.

Ces deux sortes de significations subsistent toutes deux dans le langage des hommes , & formant une contrariété apparente dans les mots , s'allient sans peine dans le sens. Car selon ces deux diverses significations , il est vray de dire que l'Eucharistie est figure , image , antitype du corps de JESUS-CHRIST , & qu'elle n'est pas figure , image , antitype du corps de JESUS-CHRIST. Elle n'est pas figure , image antitype , selon la signification populaire de ce mot , qui exclut la verité ; mais elle est figure , & antitype , selon la signification natu-

56 PERPETUITÉ DE LA FOÿ
relle de ce mot, qui compatit avec la
verité, & qui ne marque autre chose,
sinon qu'elle represente le corps de
JESUS-CHRIST, quoy qu'elle l'enfer-
me & le contienne en mesme temps.
Et de là il est arrivé que les Peres pre-
nant quelquefois ces mots dans leur
signification naturelle, n'ont pas fait
difficulté d'admettre que l'Eucha-
ristie est image & figure. Mais parce-
qu'elle contient reellement JESUS-
CHRIST, ils l'appellent aussy verité,
& l'opposent aux figures & aux ima-
ges de l'ancienne loy, en prenant alors
le mot d'image dans sa signification
populaire. *Ce sang*, dit S. Chrysoft.
Hom. 45. sur S. Jean, *estant en figure*
expiroit les pechez; que si estant en figure,
il a eu tant de force & tant de vertu,
si la mort a tant redoué l'ombre de ce
sang divin, combien en redoutera-t-elle
d'avantage la verité mesme?

Et parce que cette signification po-
pulaire du mot de figure, qui exclut la
verité, est la plus commune dans le
langage des hommes; & que d'ail-
leurs la principale partie de l'Eucha-
ristie n'est pas celle qui est exterieure

& visible, selon laquelle elle est figure, mais l'interieure & l'invisible, qui est le corps de JESUS-CHRIST, il est arrivé que lorsque l'Eglise n'a plus esté obligée de cacher ce mystere aux Payens, ce qui avoit quelques fois porté les Peres à se servir plus souvent des mots de figure & d'image lorsqu'ils en parloient devant les Payens & les Juifs, on ne s'est plus guere servi des mots d'antitypes & de figures, & l'on a plustost exprimé ce mystere par la partie principale, qui est la verité du corps de JESUS-CHRIST. Ainsy du temps du II. Concile de Nicée il estoit rare que l'on appellast les especes consacrées du mot d'antitypes, quoy que ce nom leur eust esté donné quelquefois par des Peres plus anciens.

L'Eglise estant dans cet estat, les Iconoclastes assemblez en leur conciliabule de Constantinople pour condamner les images, crurent qu'ils pourroient tirer de ce qu'il y a de figuratif dans l'Eucharistie, une preuve pour détruire les images de Nostre Seigneur, en pretendant que JESUS-

CHRIST n'avoit voulu que son corps fust representé que par les especes eucharistiques. Et ils exprimerent ce mauvais raisonnement en des termes tres-durs, appellant trois ou quatre fois l'Eucharistie, image & representation dans un mesme lieu.

Or quoy qu'on ne puisse pas dire que les Iconoclastes ayent erré dans la foy de l'Eucharistie; puisque celuy mesme qui les refute, & qui rejette leur expression dans le II. Concile de Nicée, les décharge de ce soupçon, témoignant qu'après avoir ainsy mal parlé, ils reconnoissoient ensuite la verité; il est vray neanmoins que leurs termes estoient d'eux mesmes choquans, & qu'ils ont esté justement repris dans le II. Concile de Nicée; parceque les mots d'image, & de figure, appliquez trois ou quatre fois à l'Eucharistie dans une mesme periode, se devoient prendre plus raisonnablement dans leur signification populaire qui exclut la verité, que dans celle qui ne l'exclut pas.

Et en effet quoyque les Catholiques reconnoissent tous, que l'Eucha-

rifstie est verité & figure, ils ne laiffoient pas de condamner d'imprudencce un theologien qui appelleroit fouverent l'Euchariftie image, fans exclure tres-formellement le mauvais fens que ce mot pourroit avoir.

Voila à quoy fe reduit ce premier degré d'innovation, qui ne peut que fervir de preuve, que la doctrine de l'Eglife Romaine eftoit dans le VII. & VIII. fiecle, celle de toute l'Eglife.

Le fecond degré n'eft pas moins fabuleux, & voicy de quelle maniere Aubertin tâche de s'en démefler. Il luy eftoit facile avec les mefmes chicaneries par lefquelles il elude les paffages des anciens Peres, d'eluder auffy ceux des auteurs du IX. fiecle, & de les rendre tous Calviniftes. Car pourveu qu'un écrivain ait appellé l'Euchariftie le facrement du corps de JESUS-CHRIST, ou qu'il ait parlé du pain & du vin qui fervent de matiere à l'Euchariftie, il ne luy en faut pas davantage pour cōclure qu'il s'eft déclaré contre la prefence réelle, & contre la tranfubftanciation. Mais comme il ne pouvoit defavoüer que la doc-

20 PERPETUITE' DE LA FOY
trine de la presence réelle estoit uni-
versellement receüe dans l'Eglise,
avant la publication des erreurs de
Berenger, voyant bien qu'il estoit ri-
dicule qu'une opinion se trouvast éta-
blie par tout, tout d'un coup, & sans
qu'on en püst marquer le commence-
ment, il a jugé plus à propos de la fai-
re naistre au IX. siecle, afin que com-
me il y a eu peu d'écrivains dans le X.
il pût supposer que c'estoit durant ce
siecle qu'elle s'estoit accrue & repan-
due par toute la terre.

Dans ce dessein il a choisi Paschase
Ratbert pour l'en faire auteur, & de-
peur que les Catholiques n'en tirent
avantage, il le charge d'injures. Il dit
que c'est *un esprit embarassé, qui se con-*
trédit, en sorte qu'on ne peut sçavoir
ce qu'il a voulu dire, ny de quel senti-
ment il a esté. Et néanmoins il pretend
ensuite, je ne sçay comment, qu'il est
l'auteur de la doctrine de la presence
réelle.

Mais de peur qu'on ne luy objectast,
que si cette doctrine eust esté nouvel-
le, elle n'eust pas manqué d'estre
combattue; il tâche de trouver des

auteurs qui s'y soient opposez , & il pretend que plusieurs grands hommes comme Raban , Amalarius , Heribald , Valfridus , Flore , Loup Abbé de Ferriere , Frudegarde , Rattramne , Jean Erigene , Prudence Evesque de Troye , Christian Drutmar , ont esté adversaires de Paschase, ou du moins dans un sentiment different du sien.

Ainsy il conduit son histoire jusques au x. siecle , & quand il y est arrivé , croyant que dans les tenebres de ce siecle on ne pourra trouver de lumiere pour le convaincre , il declare en l'air , que c'est depuis la fin du ix. siecle jusques au commencement de l'onzième, que l'opinion de la presence réelle a occupé tous les esprits de toute la terre, *en sorte que ceux de l'on-* p. 493 *zième siecle l'ayant sucée avec le lait , la firent passer pour véritable. HINC contigit , dit-il , ut in sequenti quamvis litteratiores facti , hac tamen opinione unà cum lacte imbuti , illam tanquam veram confidenter obtruserint.*

Voila la fable que ce Ministre debite , qui se trouve déjà détruite par avance , par ce que nous avons dit

touchant la premiere innovation pretendue, puisque si la foy de la presence réelle estoit receue sans contradiction par toute l'Eglise au VII. & au VIII. siecle, il est ridicule de la vouloir faire naistre dans le IX. Mais il ne fera pas néanmoins inutile de remarquer en particulier les absurditez de ce degré.

On ne peut nier, comme nous avons déjà remarqué, que le mystere de l'Eucharistie estant la principale partie du culte de la religion chrestienne, tous les Chrestiens, & mesme les plus simples, y participant souvent, ne crussent par une foy distincte ou que JESUS-CHRIST y estoit réellement present, ou qu'il en estoit réellement absent.

Or quoyque, comme nous dirons plus bas, il y ait eu en ce siecle quelque contestation entre un petit nombre de sçavans touchant quelques points qui regardent l'Eucharistie; on ne peut dire néanmoins que ces contestations ayent passé jusques dans le peuple, ny que le corps de l'Eglise ait esté partagé en ce temps-là en

Deux creances , en forte qu'il y en ait eu une partie qui crust le corps naturel de JESUS-CHRIST reellement present dans l'Eucharistie , & une autre qui le crust reellement absent.

Je n'examine pas à present laquelle de ces deux creances estoit la maîtresse de l'esprit des peuples ; mais je dis seulement qu'il n'y en avoit qu'une des deux , ou celle de la presence réelle , ou celle de l'absence réelle ; & qu'on ne peut pas s'imaginer qu'elles ayent toutes deux subsisté en mesme temps , & formé deux partis considerables dans ce siecle. Car n'y ayant point de siecle où il y ait eu plus de Conciles , & sur tout en France , ny une plus grande quantité de sçavans hommes , comment pourroit-on croire que si le corps de l'Eglise de France ou de l'Eglise universelle avoit esté divisé par ces deux opinions diametralement opposées, sur le plus important , & le plus commun de nos mysteres , on n'en eust point parlé en aucun de ces Conciles, & l'on n'eust pas fait le moindre effort pour remedier à une si étrange division ?

Il est bien possible qu'une erreur avancée dans un livre peu connu, n'estant suivie que de peu de personnes, & ne faisant pas d'eclat, soit negligée par l'Eglise; mais qu'une erreur capitale, comme seroit la creance de la presence réelle si elle estoit fausse, soit soufferte dans l'Eglise, & que des Evesques qui n'eussent pu ignorer la division de leurs peuples, n'en eussent pas seulement parlé en plus de 80. Conciles, c'est une chose qui choque entierement le sens commun. Car on ne peut pas dire que ces Evesques aient cru cette division peu importante, & qu'ils l'aient jugée compatible avec l'unité de la communion; puisque de la diversité de ces deux creances il s'en suit, ou que les uns eussent esté des idolatres, des superstitieux, & des novateurs; ou que les autres eussent esté des impies & des heretiques; & qu'il n'y a point de division moins compatible avec la communion de l'Eglise, que celle qui defunit les fidelles dans le lien mesme de la communion, qui est l'Eucharistie, & qui change tout le culte

culte extérieur de la religion.

Je ne m'arreste pas à refuter davantage l'absurdité de ce mélange, parce qu'il semble que les Ministres avoient qu'il estoit impossible dans ce siècle si éclairé ; & c'est par cette raison qu'Aubertin laissant à Paschase un petit nombre de sectateurs, tâche de tirer à foy les principaux écrivains de ce temps-là.

Estant donc constant que le général de l'Eglise estoit dans une de ces deux créances, il est question seulement de sçavoir si c'estoit dans celle de la présence réelle, ou dans celle de l'absence réelle ; & c'est ce qu'il est bien aisé de décider par plusieurs raisons convaincantes.

Quelque animosité que les Calvinistes témoignent contre Paschase, ils ne peuvent néanmoins nier que ce n'ait esté un homme très célèbre dans son temps pour sa sainteté & pour sa doctrine, & durant sa vie & après sa mort. Cependant cet auteur enseignant la vérité de la présence réelle en 818. dans le livre qu'il a fait du Corps & du Sang du Seigneur, & de-

66 PERPETUITE' DE LA FOY
puis dans l'Épître à Frudegarde, &
dans ses Commentaires sur S. Mat-
thieu, la propose partout comme la
creance unique & universelle de l'E-
glise de son temps.

il témoigne de plus qu'encore que
quelques personnes eussent erré en
secret sur ce point par ignorance, nul
n'avoit jamais néanmoins osé s'ele-
ver publiquement contre une verité
si reconnue de tout le monde.
QUAMVIS, dit-il, *ex hoc quidam de*
ignorantia errant, nemo tamen est ad-
huc in aperto, qui hoc ita esse contradi-
cit, quod totus orbis credit & confitetur.
Il dit au mesme lieu que quiconque
voudroit chocquer cette verité, s'op-
poseroit à toute l'Eglise, & commet-
troit un tres grand crime, en ne
croyant pas ce que la verité mesme
nous apprend, & ce que croient les
Chrestiens par tout le monde. *Vi-*
deat qui contra hoc venire voluerit,
quid agat contra ipsum Dominum, &
contra omnem Christi Ecclesiam. Ne-
farium ergo scelus est, orare cum omni-
bus, & non credere quod veritas ipsa te-
statur, & ubique omnes universaliter
verum esse fatentur.

Or si la doctrine de la presence réelle, que Paschase soutient dans cette epistre à Frudegarde, & dans tous ses autres livres, n'eust pas esté la creance commune de l'Eglise, & si c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, ne faudroit-il pas qu'il eust eu entierement perdu l'esprit, pour oser dire, comme il fait d'une opinion dont on n'auroit jamais ouï parler, & dont il seroit le premier inventeur, qu'il n'y en avoit point d'autre dans l'Eglise que celle-là? Cette extravagance n'est pas humaine, & si l'on en peut soupçonner des auteurs celebres, il n'y a point de verité de fait qu'on ne puisse détruire par ce moyen; puisque l'on ne peut plus rien établir contre des personnes qui se donnent la liberté de supposer que ceux qu'on allegue contr'eux ont entierement perdu l'esprit.

Il ne faut pas seulement supposer que Paschase ait esté dans cette folie pendant quelque temps, mais durant toute sa vie, qui a esté assez longue, puisqu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de

68 PERPETUITE' DE LA FOY
sa jeunesse, & dans sa vieillesse. Or
comment est-il possible qu'un hom-
me puisse demeurer pendant 40. ans
si grossièrement abusé, que de se per-
suader que tout le monde crust avec
luy, ce qu'il auroit cru tout seul con-
tre l'opinion de tout le monde? Et
comment tant de sçavans hommes
ses amis, tant de Religieux de son
Ordre, tant d'Evesques avec lesquels
il se trouvoit dans les Conciles, ne
l'ont-ils point desabusé d'une imagi-
nation, qui auroit esté si ridicule en
foy, & si prejudiciable pour son
salut?

Il faut supposer, pour soutenir la
pretention de ce Ministre, que cette
folie de croire que la foy de la presen-
ce réelle estoit la commune doctrine
de l'Eglise, s'estoit communiquée à
bien d'autres personnes de ce temps-
là. Elle s'estoit par exemple commu-
niquée à Frudegarde, à qui Paschase
a écrit sur le sujet de l'Eucharistie:
Car ce jeune homme luy témoignoit
dans sa lettre que la doctrine de la
presence réelle avoit esté sa premiere
creance; mais que depuis il avoit

esté émeu à en douter par quelque passage de S. Augustin, dont il demandoit l'éclaircissement à Paschase : *Dicis te sic antea credidisse; sed profiteris quod in libro de Doctrina Christiana beate Augustini legisti, quod typica sit locutio. Quod si figurata locutio est, & schema potius quam veritas nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.*

Il ne dit pas que ce soit le consentement de l'Eglise de son temps qui le fasse douter de l'opinion de Paschase, mais un passage de S. Augustin qu'il n'entendoit pas, & qu'il ne pouvoit accorder avec la foy qu'il avoit apprise dans le sein de l'Eglise Catholique.

Cette mesme folie s'estoit aussy communiquée à Hincmar, qui parlant, non de Prudence Evêque de Troye, comme Aubertin le suppose, mais de quelques autres qu'il ne nomme point, dit, *Qu'il se trouve des personnes qui estant amoureux de la nouveauté des paroles, & pour s'acquérir une vaine reputation, avancent des propositions contre la foy Catholique;*

De prædest. c. 324

70 PERPETUITÉ DE LA FOÏ
ſçavoir que le Sacrement de l'Autel
n'est pas le vray corps, & le vray ſang
du Seigneur, mais ſeulement la memoire
de ſon vray corps & de ſon ſang.

Enfin pour obmettre un grand nombre d'auteurs dont Aubertin rapporte luy-mefme les paſſages, & qu'il eſfaye vainement d'eluder, il faut qu'il pretende generalement que la foy de la preſence réelle eſtoit toujours jointe à la folie, & à l'oubly de toutes choſes; puisque dans le grand nombre de ceux qui l'ont enſeignée en ce ſiecle, & en tous les autres, on n'en ſçauroit produire aucun qui n'ait cru que cette doctrine eſtoit celle de toute l'Egliſe de ſon temps, & de toute l'antiquité.

Les Miniſtres ne font pas mieux fondez dans les adverſaires qu'ils oppoſent à Paſchaſe, & que Blondel & Aubertin font monter juſques à douze, ſçavoir, *Amalarius*, *Raban*, *Heribald*, *Bertram*, *Jean l'Ecoſſois*, *Frudegarde*, *Flore Diacre*, le *Concile de Creſſy* aſſemblé en 838. *Loup Abbé de Ferrieres*, *Prudence*, *Wualfridus*, *Criſtien Drutmar*.

Mais de ce nombre il en faut premierement retrancher tout d'un coup Vualfridus , Flore, Loup Abbé de Ferrieres , Christien Drutmar , dans les écrits desquels on ne trouve pas la moindre ombre de contrarieté avec Paschase; mais on trouve au contraire plusieurs preuves pour la verité de la creance de l'Eglise Catholique , comme quand Vualfridus écrit , *Que*

puisque le Fils de Dieu nous assure que sa chair est vraiment viande , & son sang vraiment breuvage , il faut tellement entendre que les mysteres de nostre Redemption , c'est adire l'Eucharistie , sont veritablement le corps & le sang du Seigneur , que nous croiyons en mesme temps qu'ils sont les gages de l'union parfaite que nous avons déjà en esperance avec nostre chef , & que nous aurons quelque jour actuellement. Et quand Flore enseigne dans son explication de la Messe , *que l'oblation , quoyque prise des simples fruits de la terre , est faite pour les fidelles , ou aux fidelles , le corps & le sang du Fils unique de Dieu , par la vertu ineffable de la benediction divine :* *QUAMVIS de simplicibus*

*De rebus
Eccl. c.
17.*

72 PERPETUITE' DE LA FOY
terra frugibus sumpta, divina benedi-
ctiois ineffabili potentiâ, efficitur fide-
libus corpus & sanguis Christi.

Il en faut aussy retrancher Pruden-
ce, parcequ'il n'en est accusé que sur
un mot d'Hiincmar que les Ministres
luy appliquent sans apparence & sans
raison.

Pour les autres il ne paroist pas
qu'aucun d'eux ait combattu Pascha-
se en le nommant, ce qui fait bien
voir qu'ils ne l'ont pas considéré
comme auteur d'une opinion nouvel-
le & inoüie dans l'Eglise; puisqu'ils
n'auroient pas crainct de nommer une
personne de cette sorte, & qu'ils l'au-
roient mesme deféré aux juges ecclé-
siastiques.

Mais pour les examiner plus en de-
tail, je commenceray par Amalarius,
sans m'arrester à discuter de quel
pays il estoit, ny quelle charge il a
exercée dans l'Eglise. Je diray seule-
ment, que s'il n'avoit rien escrit de
l'Eucharistie que ce qui s'en trouve
dans les livres des Offices ecclesiasti-
ques, il n'y auroit pas eu lieu de luy
reprocher une erreur, ny de le faire

adverfaire de Paschafe. Mais parce-
 que l'Eglise de Lyon dans le livre des
 Trois Epistres , l'accuse d'avoir voulu
 empoisonner la France par des livres
 pleins d'erreurs & d'opinions fanta-
 stiques , & declare que ces livres me-
 riteroient d'estre brûlez; & qu'un ma-
 nuscrit de Flore écrit expressément
 contre cet Amalarius , luy reproche
 d'avoir avancé des erreurs contre
 l'Eucharistie , qui avoient esté con-
 damnées en 838. par un synode d'E-
 vesques tenu à Cressly ; & enfin parce-
 que l'Epitome manuscrit de Guillau-
 me de Malmesbury le joint à Heri-
 balde & à Raban , & les accuse tous
 trois de l'Herésie des Stercoranistes ,
 il semble qu'il n'y ait pas lieu de nier
 qu'il n'ait soutenu quelque erreur
 touchant l'Eucharistie ; mais cette
 erreur estant demeurée assez incon-
 nue , a donné lieu aux Calvinistes , &
 mesme à plusieurs theologiens ca-
 tholiques d'en parler fort diverse-
 ment.

Usserius Protestant Anglois , afin
 d'en tirer quelque avantage pour son
 party , suppose qu'Amalarius estoit

74 PERPETUITE' DE LA FOY
dans la doctrine des Catholiques; &
ainfy il veut que ce soit la doctrine de
la presence réelle qui ait esté condam-
née dans cet auteur par le synode de
Cressy, & par Flore Diacre de Lyon.
Aubertin a jugé au contraire qu'il luy
estoit plus avantageux d'attribuer à
Amalarius l'opinion des Calvinistes,
afin d'en trouver quelque sectateur
dans le ix. siecle. Mais pour n'estre
pas obligé d'avoüer par une suite de
cette supposition que la doctrine de
Calvin ait esté condamnée dans le ix.
siecle par un synode d'Evesques, &
par l'Eglise de Lyon, il ne parle point
du tout du synode de Cressy, & attri-
bue ce que l'Eglise de Lyon dit d'A-
malarius à une jalousie, comme s'il
estoit croyable qu'une des plus sain-
tes & des plus sçavantes Eglises de
France, se fut laissée tellement em-
porter à la passion, que d'accuser un
écrivain d'erreur & d'heresie, par-
cequ'il auroit proposé une doctri-
ne receüe de toute l'Eglise de son
temps.

Plusieurs écrivains catholiques,
& entr'autres M. le President Mauz.

guin, soutiennent au contraire par des raisons tres fortes, qu'Amalarius a veritablement erré sur l'Eucharistie, mais d'une erreur toute contraire à celle des Calvinistes, qui est celle des Stercoranistes, qui enseignoient tellement que le corps de JESUS-CHRIST estoit mangé des fidelles, qu'ils le reduisoient à la condition des viandes communes qui sont digerées par l'estomac.

Mais Blondel se laissant surprendre par le desir qu'il avoit de faire des adversaires à Paschase, est tombé sur ce sujet dans une des plus visibles contradictions où un auteur puisse tomber. Car trouvant d'un costé de l'avantage dans l'opinion d'Usserius, qui rend Calviniste tout le synode de Cressly, qui a condamné Amalarius, il en prend cette partie, & suppose avec luy, que le concile de Cressly estoit dans la doctrine des Calvinistes, & contraire à Paschase. Mais trouvant d'ailleurs dans l'Epitome manuscrit du livre des Divins Offices de Guillaume de Malmesbury, qu'Amalarius, Raban, & He-

ribald avoient écrit contre Paschafe, sans confiderer que cette fupposition eftoit contraire à celle d'Ufferius, il fait encore d'Amalarius un adverfaire de Paschafe; de forte que par une contradiction manifefte il feint que le concile qui a condamné Amalarius, & Amalarius condamné par le concile, eftoient dans le mefme fentiment, & qu'ils eftoient également contraires à la doctrine de Paschafe fur le fujet de l'Euchariftie.

Mais laiffant à part cette penfée qui fe détruit d'elle mefme, on peut dire touchant les autres, que celle d'Ufferius qui feint que l'erreur d'Amalarius confiftoit en ce qu'il eftoit dans la doctrine des Catholiques, eft entierement fauffe & infoutenable, non feulement parceque cette fupposition eft fans aucun fondement; mais auffy parceque l'Epitome de Guillaume de Malmefbury joint Amalarius à Heribald & à Raban, qui ont efté adverfaires de Paschafe.

Il me feroit aifé de montrer que la penfée d'Aubertin, qui pretend qu'Amalarius, Heribald, & Raban

estoit dans l'opinion des Sacramentaires, est infiniment moins probable que celle de M. le President Mauquin, qui soutient après l'auteur Anonyme que le Pere Celot a fait imprimer depuis peu, & après Guillaume de Malmesbury, & Thomas Valdensis, que ces trois auteurs ont esté dans l'erreur des Stercoranistes, toute opposée à celle des Sacramentaires. Il me suffit de dire que de ces deux opinions il s'ensuit également que la doctrine de Paschase estoit celle de l'Eglise de son temps. Car si on peut dire avec vérité qu'Amalarius estoit dans une erreur également opposée à celle des Sacramentaires, & à la doctrine des Catholiques, les Ministres ne pourront tirer aucun avantage ny de son erreur ny de sa condamnation; & ils ne pourront affoiblir par le témoignage d'Amalarius, celui que Paschase rend à la doctrine de la presence réelle, comme à celle qui estoit receüe universellement de toute l'Eglise de son temps. Que si l'on suppose au contraire qu'il ait esté dans l'opinion des Calvinistes, il faudra aussy qu'ils

confessent que cette opinion a. esté condamnée dans le ix. siecle par un concile d'Evesques, & celle des Catholiques confirmée.

Ce que j'ay dit d'Amalarius se peut aussi dire d'Heribald, & de Raban, qui ont esté de mesme sentiment que luy, selon le manuscrit produit par les Ministres : & ainsi s'ils ont esté dans l'erreur des Sacramentaires avec Amalarius, ils ont esté condamnés en la personne d'Amalarius; & s'ils ont esté Stercoranistes, comme il est infiniment plus vray-semblable, ils ne peuvent servir de rien aux Ministres, pour montrer que Paschase ait esté contredit sur le point de l'Eucharistie par de grands hommes de son temps.

Il ne reste plus de ces adversaires pretendus de Paschase, que Rattrame, & Jean l'Ecossois. Le livre du premier est tellement embarrassé, qu'il est difficile de reconnoistre son sentiment. Et c'est pourquoy comme plusieurs Calvinistes ont tâché de le tirer à leur party, aussi il y a eu des Calvinistes qui ont avoué sincerement qu'il

favorisoit la transsubstanciation.

Il y a eu de mesme des Catholiques qui l'ont abandonné, & d'autres qui l'ont deffendu, non seulement dans ce temps, mais dans les siecles passez. Car Triteme, de la foy-duquel on ne peut douter après les loüanges qu'il donne à Lanfranc & à Guimond, témoigne faire beaucoup d'estat de Ratramne; & Berenger mesme qui se servoit du livre de Jean l'Ecossois, n'a jamais allegué Ratramne pour foy; & certes s'il se trouve dans cét auteur quelques expressions dures, il y en a aussy d'autres si claires & si formelles pour la presence réelle, que je ne voy pas quel avantage les Ministres en peuvent tirer.

Mais quoy qu'il en soit, quand il seroit vray que ce Religieux en voulant trop subtiliser sur l'Eucharistie, seroit tombé dans quelque erreur; qu'est-ce que les Calvinistes en pourroient conclure, sinon que comme l'on trouve dans quelques anciens auteurs des semences de l'heresie Arienne, de mesme il s'est trouvé un ou deux auteurs, qui s'éloignant

85 PERPETUITE' DE LA FOY
de la creance ordinaire de l'Eglise,
ont eu quelques pensées, & ont usé
de quelques expressions semblables à
celles des Sacramentaires?

Que s'ils demandent, pourquoy, si
le livre de Ratramne eust esté contrai-
re à la creance de son temps, il n'au-
roit pas esté condamné de son temps?
Il est facile de répondre premieremēt
que cette contrariété n'estant pas ap-
parente, on jugeoit plustost de sa foy
par sa communion avec l'Eglise qui
estoit visible, que non pas par ses pa-
roles qui estoient obscures & emba-
rassées.

Secondement, qu'on ne doit nulle-
ment s'étonner que les erreurs d'un
écrivain n'ayent pas esté condam-
nées par l'Eglise, parcequ'elle juge
souvent plus à propos de les laisser
étouffer sans bruit, que de les rendre
celebres en les condamnant. Ainsy,
comme on ne voit pas que ce livre de
Ratramne ait eu aucune suite, l'Egli-
se n'a pas eu sujet de s'en mettre en
peine, quand mesme il auroit esté ab-
solument mauvais: mais on ne peut
pas dire la mesme chose de ceux de

Paschase ; puisque par le propre aveu des Ministres , toute l'Eglise s'estant trouvée dans le xi. siecle de son sentiment , il faudroit necessairement que s'il eust introduit une opinion nouvelle , elle eust fait un étrange éclat , & qu'elle eust commencé à diviser l'Eglise par un grād nombre de partisans.

On peut dire la mesme chose de Jean l'Ecossois , que l'Eglise de Lyon represente partout comme un broüillon , un ignorant , & un homme rempli d'erreurs , que si celles qu'il a produites sur l'Eucharistie , & qui firent brûler son livre au Concile de Verfeil en 1053. selon Durand Abbé de Troarn en Normandie , n'ont pas esté condamnées de son temps , c'est qu'elles n'y ont point eu de partisans , ny de sectateurs.

Ainsy tous ces adversaires que les Ministres opposent à Paschase , leur estant entierement inutiles , comme Amalarius , Heribald &c. ou entierement méprisables , comme Jean Scot , on ne peut douter avec la moindre raison , que le témoignage que rend Paschase que la foy de la presence

82 PERPETUITE^r DE LA FOY
reelle estoit celle de toute l'Eglise de
son temps, ne soit certain & indubi-
table.

Mais le dernier degré de ce preten-
du changement est le comble de l'ab-
surdité. Car pour expliquer comment
l'opinion de la presence réelle s'est pu
tellement accroître, qu'elle se soit
trouvée dans le XI. siècle universelle-
ment repandue dans toute l'Eglise,
Aubertin se contente de nous dire en
l'air, que ce changement s'est fait dans
les tenebres du X. siècle. *Il n'est pas
étonnant, dit-il, que dans un siècle si
tenebreux, l'opinion erronée de Paschase
s'estant accrue dans le sein de l'igno-
rance & de la superstition, elle se soit
trouvée si fortement établie dans le XI.
siècle.* Et moy je dis qu'il est bien éton-
nant, que des personnes d'esprit osent
avancer des suppositions si contraires
au sens commun.

Pour le faire voir claitement, il
faut remarquer que ce Ministre
ayant eu besoin, pour placer ce chan-
gement, d'un temps où il y eust peu
d'écrivains qui le pussent convaincre
d'imposture par des pieces écrites,

à esté obligé de supposer que le corps de l'Eglise estoit encore de l'opinion des Sacramentaires jusques à la fin du IX. siecle; parceque pendant tout ce siecle il y a eu un si grand nombre de sçavans hommes, qu'il est impossible que s'il fust arrivé quelque changement dans la foy de l'Eglise de leur temps, ils n'en eussent pas averti la posterité.

Auberrin est encore obligé de reconnoître que non seulement au temps où Berenger fut condamné, sçavoir en 1053. mais mesme dez le commencement de le XI. siecle, l'opinion des Sacramentaires estoit tellement bannie de l'Eglise, que c'estoit un crime qui meritoit la deposition, d'avancer une proposition qui en approchast. Car il remarque luy mesme après un auteur qui a écrit la vie du Roy Robert, que Lutheric Archevesque de Sens ayant avancé quelques propositions dangereuses contre la verité de ce mystere, Robert luy envoya des lettres pleines de menaces, par lesquelles il luy declaroit qu'il le feroit deposer. Et l'on peut voir dans

Spicilegii
v. 2. p. 675.

le Recüeil de plusieurs anciens auteurs que le Pere Dom Luc d'Achery a donnez au public, que sous le mesme Roy Robert il se tint un concile à Orleans, dans lequel on condamna deux Prestres, pour avoir nié entr'autres choses que le pain se changeast au corps de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie.

Enfin il avoüe encore que tous ceux qui se trouverent en le xi. siecle dans la foy de la presence réelle, n'y estoient point entrez en changeant de sentiment, mais avoient sucé cette opinion avec le lait : *hac opinione*, dit-il, *unâ cum lacte imbuti, illam tanquam veram confidenter obtruserunt.*

Je ne m'arresteray pas à montrer icy en particulier combien il est impossible que la creance de la presence réelle se soit établie sans bruit, & sans éclat : & qu'il est encore moins possible que l'Eglise ait subsisté dās un mélange effroyable de Sacramentaires & de Catholiques, estant dans une mesme communion, dans la mesme Eglise, dans les mesmes monasteres, & dans les mesmes familles. Je diray seulemēt.

qu'en accordant aux Ministres toutes ces choses si absurdes , & si incroyables , il en reste néanmoins encore que l'on ne peut accorder sans renoncer à tout ce que nous avons de raison.

Supposons donc , comme le veut Aubertin , que la doctrine de Paschase , dont le livre ne sortit peut-estre pas de France pendant tout ce siècle , se soit repandue en moins de cent ans, non seulement dans toute l'Eglise latine ; mais aussy dans tout l'orient , & dans toutes les communions schismatiques , qui n'avoient ny union ny commerce avec l'Eglise latine , qui ne lisoient aucun des livres de l'occident , & qui n'en entendoient pas mesme la langue. Supposons que tout le monde ait embrassé generalement cette creance , & que tous les Evêques, les Religieux, les laïques ayant esté instruits dans la creance distincte de l'absence réelle de JESUS-CHRIST en l'Eucharistie , aient abandonné sans resistance & sans combat la foy de leur peres , pour suivre une opinion nouvellement introduite par un Religieux de France.

Mais comment supposerons-nous qui ne soit resté aucune trace de ce changement, & que la memoire s'en soit tellement abolie, que dans le xi. siecle qui le suit immediatement après, personne n'en eust jamais ouï parler? Ceux qui vivoient dans le xi. siecle n'avoient-ils pas veu quantité de personnes du x. siecle? La vie de plusieurs n'estoit-elle pas tellement partagée, qu'en ayant passé une partie dans le x. siecle, & une autre partie dans le xi. ils pouvoient dire des nouvelles de tous les deux? Et le Roy Robert qui fit condamner au feu ces deux Prestres dont nous avons parlé, n'avoit-il pas vécu luy mesme 29. ans dans le xi. siecle, n'estant mort que l'an 1032. & ayant vécu 61. an? Ces personnes qui avoient vécu dans le x. & xi. siecle, n'avoient-ils pas veu plusieurs personnes du ix. siecle, & ne vivoient-ils pas au moins avec une infinité de personnes qui les avoient veus? Comment est-il donc possible, qu'estant témoins, ou vivans avec les témoins oculaires d'un changement univer-

sel de creance dans toute l'Eglise, ils n'en eussent dit aucunes nouvelles à ceux qui les auroient suivis, & qu'ils auroient instruits dans la foy ? Comment se pourroit-on imaginer que cent millions d'hommes soient convenus ensemble de celer à la posterité un evenement si prodigieux, & si important, qu'aucun pere ne l'ait dit à ses enfans, aucun maistre à ses disciples; qu'aucun monastere n'en ait gardé de memoire; & que tout le xi. siecle se soit tellement confirmé dans la creance de la presence réelle, qu'on y ait traité dez le commencement d'heretiques & de novateurs ceux qui l'ont voulu attaquer, & que tous ceux qui l'ont deffendue ayent publié hautement que l'on n'avoit jamais tenu d'autre foy dans l'Eglise; quoyque dans ce temps mesme, sçavoir en 1035. auquel l'heresie de Berenger commença de paroistre, il y eust peut estre cent mille personnes de 70. ans dans toute l'étendue du christianisme, lesquels ayant vécu 35. ans dans le x. siecle, avoient veu une infinité de personnes, dont la

vie occupoit tout ce siecle , & qui n'ayant esté instruits que par des personnes nées & instruites dans le ix. siecle , n'eussent pu ignorer par consequent que l'on y avoit tenu une creance differente de celle que l'on tenoit alors par tout le monde, s'il estoit vray , comme les Ministres le supposent , que jusques à la fin du ix. siecle, tout le corps de l'Eglise eust esté dans l'opinion des Sacramentaires.

Je ne m'arresteray pas davantage à refuter cette réverie ; il y a des choses si claires qu'elles n'ont besoin que d'estre clairement representées. Je croy que toutes les personnes non passionnées jugeront que non seulement cette derniere preuve, mais toutes celles dont je me suis servi dans ce discours , sont de ce nombre ; & qu'ils seront persuadez en mesme temps , qu'il n'y a rien de moins raisonnable, que le procedé de ceux qui pour suivre leur raison se sont éloignez de la communion de l'Eglise , & de la foy Catholique ; puisqu'ils ne l'ont pu faire qu'en s'obligeant de croire tant de choses si contraires à la lumiere de la raison.

REFU-



REFUTATION

De la Réponse d'un Ministre,
au precedent Traitté.

DIVISÉ'E EN TROIS PARTIES.

PREMIERE PARTIE.

*Contenant une réponse generale aux
difficultez, contre l'Eucharistie, ra-
massées par ce Ministre au milieu
de son Ecrit.*

LE Traitté de la Perpetuité
de la Foy de l'Eglise Ca-
tholique touchant l'Eu-
charistie, estant tout ren-
fermé dans ce point particulier, Que
le changement que les Ministres pre-
tendent estre arrivé dans la creance de
ce mystere, est chimerique & impos-
sible, celuy qui a entrepris de le refu-
ter, n'a pas cru se devoir reslerrer dans

des bornes si étroites, & il a jugé au contraire qu'il auroit plus d'avantage de se mettre au large, en embrassant une plus grande diversité de matieres.

C'est dans ce dessein qu'au milieu de sa réponse il fait un abrégé des principaux passages, & des principales difficultez qu'Aubertin propose contre la creance de l'Eglise Catholique, esperant d'une part que cet amas de difficultez seroit capable d'ébloüir les yeux des simples; & que de l'autre il étoufferoit en quelque sorte la dispute particuliere, touchant ce changement pretendu, en obligeant ceux qui entreprendroient de répondre à son écrit, de s'engager dans une infinité d'autres matieres, qui n'ont rien de commun avec le dessein de ce traité.

Certainement il reüssiroit dans cette derniere fin qu'il a eüe, de confondre & d'embarasser cette dispute, si l'on estoit bligé de l'imiter & de le suivre dans ce procedé. Car il n'y a rien de plus facile que de ramasser en quatre ou cinq pages sur le sujet de l'Eucharistie, ou sur quelque autre mystere que ce soit, un nombre de difficultez

& d'objections que l'on ne puisse bien résoudre qu'en traitant à fond toute la matiere.

Mais il est facile aussy de luy faire voir que cette voye qu'il prend, n'est pas une voye qui puisse conduire à la verité; mais que c'est au contraire une voye d'egarement & d'illusion. Et qu'ainsy il est plus raisonnable de l'en retirer luy mesme, que de s'y engager après luy. Car peut-on choisir pour moyen de trouver & d'eclaircir la verité, un moyen propre à combattre & à obscurcir toute verité? Or quel est le mystere que l'on ne puisse attaquer en la maniere qu'il attaque celui de l'Eucharistie dans son écrit? Y en a-t-il aucun contre lequel on ne puisse proposer un aussy grand nombre de difficultez, qu'il en propose contre ce point de la creance de l'Eglise Catholique? Les Sociniens ne feront ils pas de mesme sans peine de petits amas de passages difficiles, ou de raisons qui ont quelque chose de surprenant, contre la Trinité, l'Incarnation, la Redemption de JESUS-CHRIST, le peché originel, la grace,

& l'éternité des supplices de l'enfer ? En verité ils ne cedent point en subtilité aux Calvinistes , & les mysteres qu'ils combattent ne souffrent pas de moindres difficultez que ceux que les Calvinistes attaquent.

Mais on a raison de dire aux uns & aux autres que ce procedé n'est pas raisonnable ; parce qu'il est contraire aux premieres lumieres & aux fondemens mesme de la religion chrestienne.

Si cette religion disoit aux hommes , qu'elle leur propose une foy exempte de toutes sortes de difficultez ; que l'on ne peut rien alleguer contre ses mysteres qui ait quelque sorte d'apparence ; & que les preuves sur lesquelles elle établit les veritez qu'elle enseigne , sont si claires , qu'elles forcent l'incroyance & la resistance de toutes sortes d'esprits , quelques preoccupés qu'ils soient ; on auroit raison de pretendre détruire ses dogmes , en ramassant ainsi des difficultez vray-semblables contre ce qu'elle nous voudroit faire croire.

Mais elle est bien éloignée de leur

tenir ce langage. Non seulement elle ne leur dit pas que les veritez qu'elle enseigne ne peuvent estre combattues par aucunes raisons apparentes ; mais elle leur dit qu'il est necessaire qu'elles le soient , & que c'est une suite infaillible du dessein que Dieu a eu en se decouvrant aux hommes par la veritable religion.

Car il est impossible qu'on fasse reflexion sur la conduite que Dieu a tenue dans l'ancien & dans le nouveau Testament , & sur la maniere dont il a voulu parler aux hommes par les prophetes qui ont annoncé son fils ; par son fils mesme qui est venu dans la plenitude des temps accomplir les propheties ; & par les Apostres qui nous ont annoncé ce qu'ils avoient appris de ce fils unique : il est impossible , dis-je , qu'on fasse reflexion sur toutes ces choses , qu'on n'y reconnoisse clairement que Dieu n'a point voulu que les veritez de la foy fussent proposées aux hommes avec tant d'evidence , qu'il n'y restast un grand nombre de nuages , propres à aveugler les esprits superbes , à ser-

vir de pieges aux esprits impurs , & à humilier sous ces tenebres salutaires ceux mesmes qui le cherchent sincerement.

N'estoit-il pas facile à Dieu de faire marquer si clairement par les prophetes ce Redempteur attendu par tout un peuple , qu'il fust impossible de le méconnoistre ? Pourquoi ne leur a-t-il pas fait écrire le jour & l'heure de sa naissance , & toute la suite de ses actions , en des termes si precis & si intelligibles , qu'on ne pust pas s'y tromper ? Pourquoi a-t-il voulu que le regne de son fils , tout interieur & tout invisible , fust caché sous le voile de la promesse d'un regne exterior & visible ; que ces ennemis spirituels qu'il devoit assujettir , fussent representez par des ennemis temporels ; & que les promesses des biens du ciel qu'il devoit donner , fussent couvertes sous celle des biens de la terre qu'il n'a point donnez ? Pourquoi a-t-il voulu que la pluspart des propheties pussent recevoir un double sens , & s'appliquer litteralement ou à David ,

ou à Salomon , ou à quelqu'autre personne differente du Messie ? Pourquoy la Trinité , l'immortalité de l'ame , la beatitude eternelle , sont-elles si cachées , & pour le dire ainsy , si ensevelies dans les livres de l'ancien Testament , qui sont receus dans le canon des Juifs ? Pourquoy J E S U S-CHRIST , ayant presentes toutes les heresies qui devoient arriver dans son Eglise , ne les a-t-il pas étouffées par avance par des decisions formelles ? Pourquoy n'a-t-il pas evité tant d'expressions dont il prevoyoit que les herétiques devoient abuser ? Pourquoy n'a-t-il pas fait connoistre sa divinité en des termes si clairs & si precis , qu'il fust impossible de les eluder ? Pourquoy ne s'est-il fait voir après sa Resurrection qu'à un petit nombre de témoins , *non omni populo , sed testibus præordinatis à Deo* ? Pourquoy les Apostres ont-ils si peu recüeilli de ses divines paroles & de ses actions , qui estoient suffisantes de remplir une infinité de livres , comme Saint Jean nous en assure ? Pourquoy a-t-il permis cette contrariété appa-

rente entre les Evangelistes ? Pourquoy les Apostres ont-ils parlé si obscurément de plusieurs points ? Pourquoy n'ont-ils pas prevenu par des decisions precises tant de questions importantes , sur lesquelles ils devoient assez prévoir qu'il s'exciteroit des troubles après leur mort ? Que ne nous laissoient-ils un symbole de nostre Foy aussy clair sur la Trinité , & sur l'Incarnation , qu'est celuy que l'on appelle de saint Athanase ? Que de millions d'hommes auroient esté retenus dans le sein de l'Eglise , si Dieu eust voulu decider les articles de la foy aussy clairement par l'Ecriture, qu'ils l'ont esté depuis par les Conciles !

Toutes ces choses estoient tres faciles à Dieu. Il a pu prevenir tous ces maux , & etouffer tous nos doutes. Mais il ne l'a pas voulu , parce que la hauteur infinie de ses pensées est bien éloignée de la bassesse des nostres. Il eust peutestre agi de la sorte , s'il n'eust voulu exercer que sa bonté sur ses eleus ; mais il a voulu en mesme temps exercer sa severité sur

les méchans. S'il veut découvrir aux uns ses mysteres par misericorde, il veut les cacher aux autres par justice. Et comme sa justice ne fait pas moins partie de sa providence, que sa misericorde, on peut dire que les tenebres qui couvrent les mysteres, sont autant dans l'ordre de Dieu, que les lumieres qui les découvrent; & qu'ainsy l'on a deu voir par tout des marques de ce double dessein de Dieu, de se couvrir aux uns, & de se faire connoistre aux autres.

Cette nuée qui separa les enfans d'Israël des Egyptiens qui les pour-
 suivoient, n'auroit pas esté propre pour la fin à laquelle Dieu la destinoit, si elle eust esté toute lumineuse. Il falloit qu'elle fust aussy en partie tenebreuse, pour obscurcir le camp des Egyptiens, au mesme temps qu'elle eclairoit celuy des Israelites. Ainsy les veritez de la foy, dont elle estoit la figure, ne seroient pas assez proportionnées aux conseils de Dieu sur les hommes, & à l'estat où il veut qu'ils soient dans cette vie pour humilier leur esprit, si l'on y voyoit une lu.

Exod. 14:

*Tenebrosa
 & illu-
 nans no-
 ctam*

98 REFUTATION, &c.
miere toute pure sans mélange de tenebres & d'obscuritez.

*Origene
à miloc. c. 9.*

Il faut reconnoistre, dit Origene, que l'Esprit de Dieu qui a parlé par les prophetes, & la parole de JESUS-CHRIST qui estoit dans les Apostres, ont eu pour but de cacher & de ne decouvrir pas clairement la doctrine de la verité. Et cette obscurité, dit S. Basile, dont l'Ecriture couvre l'intelligence de ses dogmes, est un espece de silence, que Dieu a voulu encore garder lors mesme qu'il nous parle par son Ecriture.

*S. Basile
de Spirit.
sancto,
u. 27.*

Tant s'en faut donc qu'on doive s'étonner que l'on puisse former des difficultez considerables contre les veritez que l'Eglise nous propose, qu'on doit supposer au contraire qu'il est necessaire que l'on en puisse former. De sorte qu'au lieu d'estre des marques de fausseté qui nous obligent de rejeter ces veritez, on peut dire au contraire qu'elles sont une partie des marques qui nous doivent porter à les reconnoistre.

C'est pourquoy l'examen des matieres de la foy ne doit pas s'arrester

aux seules difficultez qui y paroissent contraires, ny pretendre mesme les eclaircir toutes. C'est une voye trop longue, trop penible, & souvent mesme impossible; mais elle doit consister uniquement à reconnoistre ce qui doit passer pour difficulté, & ce qui doit passer pour lumiere. L'unique difference qui se rencontre entre ceux qui suivent l'erreur, & ceux qui deffendent la foy, consistant en ce que les uns & les autres estant frappez par les mesmes raisons tant apparentes que veritables, les uns forment leur creance sur les raisons veritables, & considerent celles qui y sont contraires comme des difficultez; & les autres au contraire forment leur creance sur les difficultez & sur les tenebres des mysteres, & transforment les lumieres solides en difficultez & en objections.

Ainsy on n'a presque besoin que d'un changement, pour trouver dans le livre d'Aubertin un excellent livre. Car il ne faudroit que mettre en preuve ce qu'il met en objection, & en

objection ce qu'il met en preuve; & cela suffiroit pour le rendre aussy conforme à la verité, qu'il y est maintenant contraire; & aussy bon, qu'il est maintenant mauvais.

Il est donc visible que quand on se contente simplement de produire quelques difficultez apparentes contre un dogme contesté, ce n'est encore rien avancer, si l'on ne prouve de plus qu'on ne les doit pas mettre au rang des difficultez; mais qu'on les doit prendre pour les lumieres sur lesquelles on doit regler sa foy. Or c'est ce que l'on ne peut bien faire qu'en les comparant avec les preuves qui établissent ce dogme; puisque c'est par cette comparaison que l'on doit juger ordinairement ce que l'on doit prendre pour raison, & ce que l'on doit prendre pour difficile.

C'est ce que l'auteur de cette réponse devoit entreprendre, s'il vouloit traiter cette matiere de bonne foy. En s'engageant dans cette voye il falloit y entrer tout de bon, & satisfaire aux choses auxquelles elle oblige. Il devoit proposer ses raisons, ses

passages , ses difficultez dans leur juste étenduë , & non pas dans ces abreges confus & captieux ; & faisant voir ensuite toutes les preuves des Catholiques , montrer s'il pouvoit que les siennes ont quelque avantage au dessus des leurs. Mais la raison luy devoit faire connoistre , que c'est se moquer du monde , de vouloir persuader par un petit recueil de difficultez entassées dans un traité particulier , où l'on n'en fait aucune comparaison avec les preuves contraires ; puisque ce seroit estre sans jugement , que de former son jugement , & d'établir sa creance sur un fondement si foible & si peu solide.

L'Eglise Catholique ne craint point cette comparaison generale de ses preuves avec celles de ses adversaires : elle croit au contraire qu'elle luy est plus avantageuse que les discussions particulieres , qui sont d'une part moins decisives , & de l'autre plus capables de chicanerie. Mais il faut que cette comparaison se fasse d'une maniere sincere , & que l'on expose aux yeux des hommes les raisons sur

lesquelles elle se fonde, & les objections qu'on luy fait ; les autoritez qu'elle employe , & celles qu'on luy oppose ; & que l'on ne luy fasse pas cette injustice que de faire envisager seulement les difficultez de ses mysteres , sans permettre qu'on en envisage les lumieres.

Pourveu qu'on y agisse de cette sorte , elle se tient assurée de demeurer victorieuse de l'erreur. Car comment seroit-il possible qu'un homme de bon sens n'aimast mieux former sa creance sur un nombre infini de passages , qui contiennent nettement & litteralement ce qu'elle enseigne de l'Eucharistie , que sur une douzaine de passages obscurs , qui sont produits par les Calvinistes , & qu'ils multiplient en les rebattant sans cesse , ou en les joignant à d'autres qui n'ont aucune difficulté , & qui ne contiennent que les expressions ordinaires qui sont en la bouche des Catholiques ?

Comment n'auroit-il pas plus d'égard dans un mystere dont la crean-

ce a toujours esté populaire, aux passages produits par les Catholiques, qui sont tirez pour la pluspart des instructions que les Peres en donnent aux peuples pour leur enseigner ce qu'ils en devoient croire, & qu'ils en donnent à ceux mesmes qui n'en avoient aucune connoissance, comme aux nouveaux baptisez, devant lesquels ils estoient sans doute obligez de parler plus precisement, & plus nettement qu'à ceux que les Calvinistes produisent, qui sont tirez ordinairement de lieux écartez, où les Peres ne parlent pas à dessein de l'Eucharistie, & où ils en parlent à des personnes sçavantes qui pouvoient suppléer par leur intelligence le deffaut de l'expression.

Car il est clair que c'est sur la premiere sorte de passages que la foy des peuples s'est réglée, & qu'ils ont cru ce que les instructions de S. Ambroise, de S. Gregoire de Nyse, de S. Cyrille de Jerusalem, de S. Gaudence, de S. Chrysostome, de S. Euchèr, leur ont imprimé naturellement dans l'esprit. Et il est clair

au contraire, que les passages tirez des livres de Tertulien contre Marcion, de l'Épître de S. Augustin à Boniface, des livres contre Adimante, des Dialogues de Theodoret, des livres de Facundus & de Gelase, n'ont rien contribué à former cette créance des peuples, puisqu'ils leur ont esté inconnus. Ainsy en entendant retentir continuellement à leurs oreilles, que *l'Eucharistie estoit le corps de IESUS-CHRIST; qu'il ne falloit pas consulter ses yeux, mais sa foy; qu'après la consecration ce que nous voyons n'estoit plus pain, quoyqu'il parust pain; qu'il estoit CHANGÉ ET TRANSMUE' AU CORPS ET AU SANG DE IESUS-CHRIST; que ce changement se faisoit par l'efficace de la parole qui avoit créé le ciel & la terre; que le corps de IESUS-CHRIST estoit present sur l'autel, comme il l'avoit esté dans la creche; que les Anges y estoient presens pour l'y adorer*, ils n'ont pu s'empescher de recevoir en leur esprit l'idée que ces paroles y forment sans force & sans violence.

Combien toutes les difficultez des Calvinistes paroistront-elles peu de

*Cyrril.
Hier. Ca-
rech. 4.
Chrysoft.
hom. 83.
in Math.
Ambros.
de iis qui
Myster.
init. c. 9.
Eucher.
hom 5.
de Pasch.
Chrysoft.
hom. 24.
in Epist. 1.
ad Corinth.
hom. 3. de
in comp.
Dei natu-
ra. Et lib.
6. de Sa-
cerd.*

chose à une personne qui envisagera comme il faut toutes ces autoritez, s'il considere de plus que la foy de l'Eglise Romaine touchant ce mystere, est la mesme que celle de toutes les eglises schismatiques separées d'elle depuis plusieurs siecles ? ce consentement de toutes ces eglises avec l'Eglise Romaine, estant si notoire sur le point de l'Eucharistie, que Brerevod, celebre Professeur d'Angleterre, qui a écrit de l'estat de toutes les religions du monde, ne le conteste que sur le sujet des Armeniens, & encore avec peu de fondement, comme on le fera voir en un autre lieu ?

S'il considere l'impossibilité de ce changement chimerique, que les Calvinistes supposent sans preuve, & sans apparence estre arrivé dans la creance de l'Eucharistie, sans que personne s'en soit jamais apperceu. S'il considere que Berenger mesme, après plusieurs changemens auxquels ses passions & ses interets le porterent durant sa vie, lorsqu'estant prest de mourir il fut obligé de faire un dernier choix dans lequel il ne

pouvoit plus regarder que la feureté de sa conscience, voulut mourir dans la foy des Catholiques ; ce qui ressemble bien mieux à un heretique converti, qu'à un Apostre perverti, estant bien étrange qu'un homme que Dieu auroit suscitè extraordinairement pour renouveler l'ancienne foy, fust tombé & mort dans l'apostasie, non par crainte, mais par deliberation & par choix.

S'il considere que l'on voit entre les defenseurs de la doctrine de l'Eglise Romaine, tous ceux qui ont esté eminens en pieté dans le monde, & dont la sainteté a esté confirmée par une infinité de miracles, tous ceux qui ont honoré le christianisme par une vie conforme aux conseils du Fils de Dieu, comme ces troupes innombrables de Religieux & de Religieuses de divers Ordres, que l'on ne peut nier avoir mené dans la ferveur de leur premiere institution une vie toute angelique. Enfin que l'on y voit tout ce que l'on peut prendre avec quelque apparence pour l'Eglise de J E S U S - C H R I S T, & pour ces

heritage eternel , avec lequel il a promis de demeurer jusqu'à la consommation des siècles : au lieu que l'on ne voit entre ceux qui la combattent que des hommes remplis d'erreurs , & combattus par des Saints ; que des troupes de vagabonds & de schismatiques ; que des gens sans mission & sans aveu ; que des furieux & des phanatiques ; que des Moines apostats ; des corrupteurs de Religieuses ; des docteurs de chair & de sang ; des predicateurs armez , & qui ont bien plus excité les peuples aux seditions & aux revoltes , qu'à l'obeissance , aux souffrances , & au martyre.

Enfin s'il considere , que quelque effort que fassent les Calvinistes pour faire passer leur doctrine par les Petrobusiens , les Henriciens , les Vaudois , les Albigeois ; les Hussites , les Taborites , & autres gens qui composent leur pitoyable tradition , ils demeurent courts en plusieurs endroits , & sont obligez de reconnoistre que leur eglise s'est souvent entierement eclipsée , & derobée à la veüe des hommes : c'est adire qu'ils sont obli-

gez de pretendre que cette Cité sainte que IESUS-CHRIST a établie sur la montagne, afin d'estre exposée à la veüe de tous les peuples, s'est enfoncée quelquefois en des abyssmes inconnus, & est disparue de dessus la terre.

Certes il faudroit estre bien ennemy de son salut, pour n'aimer pas mieux estre avec S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, Sainte Elizabeth de Hongrie, Sainte Thereze, qu'avec les Henriciens & les Vaudois? Il faudroit estre bien temeraire pour dementir si ouvertement toutes les promesses du Fils de Dieu, en s'imaginant que son épouse, à qui il a promis de donner toutes les nations de la terre, ait esté reduite à ce prodigieux aneantissement, & qu'elle se soit cachée dans ces retraites tenebreuses, dans lesquelles les Calvinistes sont contraints de la chercher. Enfin il faudroit estre bien opiniastre pour ne pas soumettre son esprit à des lumieres si vives, & à une autorité si puissante.

Que l'Auteur de cette réponse propose à la bonne heure ses difficultez,

& ses conjectures , à ceux qui auront considéré toutes ces preuves de la religion Catholique dans leur entiere majesté , ils témoigneroient qu'ils auroient bien peu de sens s'ils estoient capables d'en estre touchez , & s'ils les consideroient autrement que comme de legeres ombres , qui doivent estre jointes dans l'ordre de Dieu avec la clarté de nos mysteres.

La premiere conclusion au contraire que la raison leur fera tirer , est que soit qu'ils voyent , soit qu'ils ne voyent pas le moyen de resoudre ces difficultez , ils doivent demeurer inviolablement attachez à cette foy , qui est confirmée par tant de preuves , & environnée de tant de lumieres. Et estant ainsi establis sur ce principe immobile , ou ils ne se mettront pas en peine d'en chercher l'eclaircissement , comme ne leur estant pas necessaire ; ou ils le chercheront avec indifferen- ce , & comme une chose d'où leur foy ne depend point.

Que s'ils entreprennent cette recherche dans cet esprit , ils verront bientost disparoistre la pluspart de

ces difficultez, dont l'auteur de la réponse pretend les epouvanter. Car ils ne s'étonneront pas que les Peres qui nous avertissent si souvent, *que le pain & le vin sont faits le corps & le sang de JESUS-CHRIST par la consecration; qu'ils sont crus ce qu'ils ont esté faits, & qu'ils sont ce qu'ils sont crus; & que le Createur de la nature qui produit le pain de la terre, fait derechef du pain son propre corps, parce qu'il le peut, & l'a promis*; ils ne s'étonneront pas, dis-je, de ce qu'ils ne laissent pas de donner aux symboles le nom de pain & de vin; puisque les noms suivant ordinairement l'apparence extérieure & sensible, la nature du langage humain nous porte à ne les pas changer, lorsque ces apparences ne sont pas changées.

¶ Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie étant composée de deux parties, l'une extérieure & sensible, l'autre intérieure & intelligible, les Peres se servent souvent d'expressions qui ne luy conviennent que selon ce qu'elle a d'extérieur, comme on dit une infinité de choses des hommes qui ne

*Theod.
dial. 2.*

*Gamd. in
Ex. Tr. 2.*

*Lanfr. de
corp. c. 20.*

*Gu't mont.
lib. 2.*

leur conviennent que selon leurs vestemens.

Ils ne s'étonneront pas que l'Eucharistie estant essentiellement verité & figure, image & realité, ces Peres la considerent selon l'une & l'autre de ces qualitez qui luy conviennent veritablement.

*Pasch. c. 4.
Lautr. c. 5.*

Ils ne s'étonneront point que les Peres nous disent quelquesfois que manger le corps de JESUS-CHRIST c'est participer à ses souffrances; puisque l'on trouve ces mesmes paroles dans S. Bernard, que les Calvinistes doivent regarder non seulement comme un ennemy de leur doctrine, mais comme leur persecuteur en la personne de Henry, & de ses Sectateurs, qu'il poursuivit apres les avoir convaincus par des miracles. *Qu'est-ce, dit-il, que manger sa chair & boire son sang, sinon communiquer à ses souffrances, & imiter la vie qu'il a menée dans son corps mortel? Quid est manducare ejus carnem, & bibere ejus sanguinem, nisi communicare passionibus ejus, & eam conversationem imitari, quam gessit in carne?* Ces ex-

*Conc. 3. in
Psul. Qui
habitat.*

plications morales ne détruisant point l'intelligence naturelle & litterale.

Ils ne s'étonneront point que nos corps recevant les mesmes impressions de l'Eucharistie, que du pain materiel & terrestre, parceque Dieu a voulu que le changement qui s'y fait fût tout invisible, on ne laisse pas quelquefois dans le langage d'en parler selon l'apparence, sans avoir égard à ce changement, & de dire aussi qu'elle nourrit & fortifie les corps; parce qu'en effet les corps qui reçoivent l'Eucharistie sont nourris & fortifiez de quelque maniere que cela se fasse.

Ils ne s'étonneront point que les bons & les méchans recevant reellement le corps de JESUS-CHRIST; mais avec cette difference infinie, que les bons reçoivent en mesme temps l'impression de sa chair divine dans leur cœur qui les nourrit & les fortifie, au lieu que les méchans n'en reçoivent aucune force, ni aucune nourriture spirituelle, les Peres qui nous disent si souvent que les méchans reçoivent & mangent le corps de
de

P R E M I E R E P A R T I E. II3

de JESUS-CHRIST, & que le corps de Aug. l. 1.
de Bapt.
c. 8. JESUS-CHRIST est aussy pour les mé-
chans, nous disent aussy quelquefois
qu'ils ne le mangent pas ; parceque
leur ame ne s'en nourrit pas, & n'en
reçoit aucune vertu, ny aune force,
suivant un autre sens du mot de man-
ger, que S. Augustin mesme, dont
les Calvinistes tirent ces passages,
nous explique : *Manducare refici est*,
manger c'est se nourrir.

Ils ne seront pas plus touchez des Aug. serm
2. de verbis
Apost. conjectures que cét autheur tire de ce
que les payens ne se sont point servis
de l'Eucharistie, pour répondre aux
objections que les chrestiens leur fai-
soient sur leurs fausses divinitez, ou
de ce que les Peres n'ont point parlé
de plusieurs merveilles qu'elle enfer-
me. Car qui ne sçait en general com-
bien sont foibles ces sortes de vrai-
semblances, & qu'il y a une infinité
de choses qui ont pu estre dites par les
payens ou par les Peres qui ne sont
pas venuës jusques à nous ? on décou-
vre tous les jours par la lecture des li-
vres qui se trouvent de nouveau, que
plusieurs choses que l'on s'imagine

n'avoir jamais esté dites , estoient ordinaires dans les discours des hommes. Qui ne s'étonneroit par exemple , voyant les écrits des Peres , & les canons des Conciles , que l'on n'y fasse aucune mention de certains pechez si ordinaires à la jeunesse ? Est-ce qu'on n'en parloit point de leur temps , & qu'on n'y faisoit point de reflexion ? Nullement. Il n'y a qu'à lire les penitentiels Grecs que le Pere Morin a fait imprimer depuis peu & qui sont fort anciens , pour voir & qu'ils ont toujours esté ordinaires , & que l'on y a toujours fait grande attention , quoyqu'il n'en soit presque point parlé dans les écrits des anciens Peres.

Les livres ne contiennent que la moindre partie des discours & des pensées des hommes , & ne contiennent pas mesme toujours les plus ordinaires de leurs pensées & de leurs discours. C'est le hazard : ou les rencontres particulieres qui les déterminent à conserver à la posterité quelques-unes de leurs pensées , & ils en laissent perir une infinité d'autres , qui leur estoient encore plus ordi-

PREMIERE PARTIE 115
naires, & souvent plus importantes.

Il ne faut pas s'imaginer que le monde payen ait esté détruit par la religion de JESUS-CHRIST, sans beaucoup de resistance. Il s'est fait de part & d'autre une infinité de discours. Il a fallu livrer une infinité de combats, pour détruire une erreur si ancienne, fortifiée par toute la puissance, & la science du monde. Cependant que nous en reste-t-il? Et combien ce que l'on en voit dans Celse & dans les écrits de Julien l'Apostat, & dans quelques Apologistes de la religion chrestienne, est-il peu de chose?

Peut-estre n'ont-ils point parlé de l'Eucharistie, & l'on ne s'en devoit pas étonner, puisque c'est le mystere que l'Eglise leur a caché avec le plus de soin. Mais peut estre aussi en ont-ils parlé. Et en effet on voit que Maxime de Madaure fait cette demande à S. Augustin? *Quel est ce Dieu que vous autres Chrestiens vous attribuez*

Apud Aug. Ep. 43.

comme vous étant particulier, & lequel vous dites que vous voyez present dans des lieux secrets; ET IN locis abditis presentem vos videre componitis?

Ces paroles qui se rapportent visiblement à l'Eucharistie font voir d'une part que les payens sçavoient peu de chose du fond de ce mystere; & de l'autre qu'il y avoit un bruit répandu parmy eux, que les chrestiens adoroient un Dieu comme present & visible dans leurs Eglises. On a fait peutestre une infinité de semblables questions aux Peres, auxquelles ils ont répondu, sans que ny les questions, ni les réponses soient venuës jusques à nous.

Mais l'Eucharistie, dit-on, leur auroit fourni beaucoup de moyens pour repousser les objections que les Chrestiens faisoient contre leurs Dieux de bois & de pierres? Qui sçait s'ils ne s'en sont point servis, & qui s'étonnera s'ils ne l'ont point fait? Car combien y a-t il d'autres points de nostre foy qui leur pouvoient servir de mesme à répondre avec quelque sorte d'apparence aux objections des chrestiens, sans que l'on voye qu'ils en ayent fait aucun usage? Que ne pouvoient-ils point dire sur ce que l'Eglise enseigne du peché originel, &

de cette inconcevable transmission d'un crime qui est une action spirituelle & involontaire, à tous les enfans de celuy qui l'a commis, quoy qu'ils n'ayent pu avoir aucune part à son action & de cette effroyable condamnation de toute la nature humaine pour la faute d'un seul homme? Si les Pelagiens ont représenté cette doctrine comme l'excès de la cruauté, les payens ne le pouvoient-ils pas faire aussi bien qu'eux, & s'en servir pour rejeter sur les chrestiens les reproches de cruauté & d'injustice qu'ils faisoient aux divinitez du paganisme.

Ne pouvoient-ils pas excuser toutes les foibleſſes de leurs dieux, les blessures qu'Homere leur attribüé, la servitude d'Apollon chez Admette, & un grand nombre d'autres fables, par le mystere de l'Incarnation, qui nous fait adorer un Dieu naissant d'une Vierge, conversant avec les hommes, sujet aux miseres de la nature, & mourant sur la croix?

Pourquoy ne propoſoient-ils pas de mesme contre les chrestiens, tou-

tes les objections que les Sociniens forment aujourd'huy sur la redemption des hommes par la mort d'un Dieu, & sur l'Eternité des peines ? & n'en pouvoient ils pas tirer beaucoup d'avantages pour justifier les sacrifices d'hommes qu'on reprochoit à leurs dieux, & pour decrier la religion chrestienne, comme estant infiniment plus cruelle que la leur.

On ne voit point qu'ils ayent rien fait de toutes ces choses qui leur auroient esté si avantageuses ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, est qu'il ne paroist pas qu'ils ayent employé pour se deffendre & pour attaquer le christianisme aucune raison tirée du mystere de la Trinité. Car s'il y a quelque point dans nostre foy qui accable & revolte la raison, c'est sans doute la creance de ce mystere. S'il y a des difficultez *qui saillent aux yeux*, pour user des termes de l'auteur de la Réponse, ce sont celles qu'il fournit, que trois personnes reellement distinctes n'ayent qu'une mesme & unique essence, & que cette essence estant la mesme chose en chaque personne

que les relations qui les distinguent, elle puisse se communiquer, sans que les relations qui distinguent les personnes se communiquent.

Si la raison humaine s'écoute elle-même, elle ne trouvera en soy qu'un soulèvement general contre ces veritez inconcevables. Si elle pretend se servir de ses lumieres pour les penetrer, elles ne luy fourniront que des armes pour les combattre. Il faut pour les croire qu'elle s'aveugle elle-même, qu'elle fasse taire tous ses raisonnemens & toutes ses veies, pour s'abaisser & s'aneantir sous le poids de l'autorité divine. Quelle résistance ne devoit donc point trouver la creance de ce mystere dans les esprits des hommes, qui n'avoient point ce principe de soumission, & qui prenoient leur raison pour la regle de verité? Ne semble-t-il pas que les payens ne devoient avoir autre chose en la bouche, qu'ils pouvoient couvrir par ce seul mystere toutes les absurditez de leur religion; qu'ils devoient employer partout les impossibilitez que la raison y trouve, pour detourner

les hommes de la creance d'une religion qui en fait le premier article de sa foy ? Et enfin ne semble-t-il pas que les Peres devoient estre plus retenus à traiter la religion des payens de ridicule, & à combattre la pluralité de leurs dieux, dans la crainte qu'ils ne leurs fissent les réponses, dont ce mystere leur donne occasion ? En effet c'est par où les Sociniens commencent d'attaquer la religion chrestienne ; & c'est par là qu'ils attirent les hommes à eux.

Tout cela paroist tres-vrai-semblable ; & cependant il est tres-vray que cela n'est point. On ne voit point que les payens ayent combattu par là le christianisme, ny qu'ils ayent envisagé les difficultez étonnantes de ce mystere. On trouve bien un petit mot en passant dans un dialogue attribué à Lucien, où il est dit que les chrestiens croyent que trois choses ne font qu'un. L'on voit dans S. Athanase que les payens & les Juifs, reprochoient aux chrestiens la pluralité des dieux, & dans Tertulien que c'estoit l'idée que les simples & les igno-

rans prenoient de la foy des catholiques, s'imaginant qu'ils admettoient plusieurs dieux, parcequ'ils donnoient à trois personnes le nom de Dieu : *Duos & tres jam jaſtitant à nobis praticari.* Ce qui marque seulement que le mystere de la Trinité n'estoit point absolument inconnu. Tertull. ad. vers. prax. c. 3. Mais on ne trouve point qu'ils ayent approfondi & developé les extremes difficultez que ce mystere renferme, comme il leur estoit facile de le faire, & comme les Sociniens le font à present; ny qu'ils ayent reproché en détail aux chrestiens les impossibilittez apparentes, & qui sautent aux yeux, que cet article de nostre foy leur pouvoit fournir. Et de là on doit conclure qu'il y a bien des choses vray-semblables qui ne sont point, & que l'on doit faire peu de fondement sur ces sortes de vray-semblances.

Mais ce qui paroist plus étrange, c'est que quoyqu'il n'y ait point de mystere dont les Peres ayent esté plus obligez de parler, que de celuy de la Trinité, puisqu'il n'y en a point qui ait esté attaqué par tant d'heresies, il

est pourtant assez rare qu'ils s'arrestent à en faire remarquer les incomprehensibilitez. Et l'on peut dire qu'ils nous avertissent en plus de lieux de celles de l'Eucharistie, que de celles de la Trinité, & que les comparaisons dont ils se servent pour expliquer l'unité de la nature divine dans les trois personnes, sont beaucoup plus étranges, que celles par lesquelles ils expliquent l'Eucharistie.

— 4 mb. de
 usque
 Myster.
 à mt. c. 9.

S. Ambroise dit en parlant de l'Eucharistie, *Qu'il ne faut pas chercher l'ordre de la nature dans le corps de JESUS-CHRIST; puisque JESUS-CHRIST mesme est né d'une Vierge contre l'ordre de la nature.* Il se sert des plus grands miracles de Dieu, comme est la creation du monde, pour prouver celuy de l'Eucharistie. *La parole de JESUS-CHRIST, dit-il, qui a pu créer de rien ce qui n'estoit pas, ne pourroit-elle pas changer les choses qui sont, en ce qu'elles n'estoient pas auparavant?*

Il represente la contrariété de ce que la foy nous fait croire de ce mystere, avec ce que les sens nous en rapportent: *Je croy autre chose, me direz-*

vous. Comment m'assurez-vous que je reçois le corps de JESUS-CHRIST.

Cath. 4.

Gregor.

Nyff. orat.

Cath.

Saint Cyrille de Jérusalem fortifie de même notre foy contre nos sens.

Et S. Gregoire de Nyffe exprime en particulier la plus grande des difficultez de l'Eucharistie. Il faut, dit-il, *considerer comment il se peut faire que cét unique corps, qui est toujours divisé à tant de milliers de fideles dans toute la terre, soit tout entier en chacun d'eux par la partie qu'ils en reçoivent, & demeure néanmoins tout entier en soy.*

Et S. Euchere de même : *Le corps, dit-il, qui est dispensé par le Prestre, est aussy bien tout entier dans la moindre partie, comme dans le tout, & quand l'Eglise des fideles le reçoit, il est aussy bien tout entier en chacun d'eux, comme il est entier en tous.*

Homil. 5.

de Pascha.

S. Chrysostome envisage les difficultez de la presence réelle, lorsqu'il s'écrie : *O miracle ! ô bonté de Dieu ! Celui qui est assis dans le ciel avec son Pere, est touché dans le même moment par les mains de tous, & se donne à ceux qui le veulent recevoir.*

Lib. 3. de

Sacer. c. 4.

Et il nous apprend à defavoüer & nos pensées & nos yeux sur le fujet de ce myftere : *Croyons*, dit-il, *ce que Dieu nous dit, quoyqu'il nous paroiffe contraire à nos pensées & à nos yeux: CREDAMUS ubique Deo, etiamsi, quod dicci videatur contrarium cogitationibus & oculis nostris.*

*De fide
Orthod. l.
4, c. 24.*

S. Jean de Damas reconnoift que ce myftere furpaffe l'intelligence de tous les hommes, & que l'on n'en doit appuyer la foy que sur la verité & la toute-puiffance de la parole divine : *Spiritus sanctus supervenit, eaque efficit quæ orationis facultatem ac mentis intelligentiam excedunt. Nec quicquam amplius nobis perspectum atque exploratum est, quàm quod verbum Dei verum sit, & efficax, atque omnipotens.*

Voilà comment les Peres parlent quelquefois de l'Eucharistie. Et il est vray qu'ils parlent aussy quelquefois en general des difficultez incomprehensibles de la Trinité, comme S. Gregoire de Nyffe le fait dans sa *Catechese* c. 3. & S. Basile dans sa *Lettre* 43. & les autres Peres de mesme en

quelques endroits qui ne sont pas trop frequens. Mais quand ils expliquent en particulier en quoy consiste l'unité de la nature divine, quoyqu'il paroisse tres clairement par plusieurs lieux qu'ils admettent une unité individuelle, comme la foy le demande, ils se servent néanmoins en d'autres de comparaisons qui ne marquent d'elles mesmes qu'une unité spécifique, & qui ne comprennent rien d'étonnant & d'incomprehensible, sans nous avertir que tres rarement de l'étrange disproportion de ces comparaisons qu'ils employent.

On voit par exemple dans tous les Peres Grecs & Latins cette comparaison qui leur sert d'argument contre les Ariens, que le Fils de Dieu est consubstantiel à son Pere dans la mesme nature divine, comme les enfans des hommes sont consubstantiels à leurs peres dans la nature humaine; & que si les hommes & les animaux mesmes engendrent bien des enfans qui sont de mesme nature qu'eux, Dieu peut bien engendrer un Fils qui ait la mesme nature que luy. Ils disent

que les trois personnes divines sont de
mesme nature, comme plusieurs hom-
mes sont de mesme nature, comme
trois pieces d'or sont de mesme nature.
d'or : *Qu'est-ce que c'est*, dit S. Augus-
tin, *que d'estre de mesme substance ?*
c'est, dit-il, *que si le Pere est or, le Fils*
est or, le S. Esprit est or.

*Aug. in
Psal. 68.*

*Aug. lib.
7. de Tri-
nitare c. 4.
& 6.
Et Conc. in
Psal. 68.*

Saint Augustin nous avertit en quel-
ques lieux assez rares de la dispropor-
tion de ces comparaisons, qui consiste
en ce que plusieurs hommes ne sont pas
le mesme homme, & plusieurs pieces
d'or ne sont pas la mesme piece d'or ;
au lieu que les personnes divines sont
le mesme Dieu. Mais il ne le fait pas
en plusieurs autres. Et il y a des Pe-
res Grecs qui au lieu de les éclair-
cir, en augmentent infiniment la diffi-
culté. Car l'on trouve dans leurs
écrits ces expressions si étranges : *Ne-*
que enim Petrum, Paulum, & Barna-
bam tres & o'as, id est substantias dici-
mus, sed unam. Et unam dicentes sub-
stantiam, cujus est Pater, & Filius, &
Spiritus sanctus, consequenter dicimus
unum Deum.

*Nyff. de
comm. No-
sieu.*

Et igitur Petrus, & Paulus, & Bar-

nabas secundum id quod est homo, unus homo, & secundum hoc ipsum quod est homo, plures esse nequeunt; dicuntur autem multi homines abusione quadam, & non proprie.

C'est ainſy que parle S. Gregoire de Nyſſe. L'on peut voir les meſmes expreſſions en quelques endroits de S. Cyrille d'Alexandrie, & on en trouve meſme de plus dures dans le martyr Maxime.

*Cyroll. l. iij;
in Ioan. &
Dialog. 1.
de Trinitate.
Maxi.
Martyr.
Dialog. 2.
de Trinitate.
Apud
Atha. t. 2.*

Il n'y a rien de meſme de plus frequent parmy les Peres, que de prouver l'unité des trois perſonnes par l'union des premiers fidelles, dont l'Ecriture dit qu'ils n'avoient qu'un meſme cœur & une meſme ame. *Celuy, dit S. Au-*

Ep. 66.

guſtin, qui a donné à pluſieurs cœurs des fidelles de n'eſtre qu'un cœur, conſervera à plus forte raiſon dans luy meſme cette unité, en ſorte que chacune des trois perſonnes ſoit Dieu, & que toutes trois enſemble ſoient Dieu: mais qu'elles ne ſoient pas trois Dieux, mais un ſeul Dieu.

Et Saint Ambroïſe compare cette unité à l'union des fidelles entr'eux, à celle d'un mary avec ſa femme, &

*lib. 1. de
fide 6. 23*

à celle de plusieurs hommes dans la nature humaine.

Il est certain que ces comparaisons sont étrangement éloignées de nous faire concevoir ce qu'il y a de plus incomprehensible dans le mystere de la Trinité, qui est l'unité individuelle de la nature divine, & que chacun sent en les lisant un desir secret, que les Peres se fussent expliquez un peu davantage. Cependant ils ne le font pas. Ils nous proposent simplement ces comparaisons, sans en apprehender les consequences, & sans en marquer la disproportion ; parcequ'ils estoient tous occupez du dessein qu'ils avoient d'établir contre les Ariens l'égalité des trois personnes, qui estoit niée par ces heretiques.

On doit conclure de ces exemples en general, & d'un grand nombre d'autres qu'on pourroit apporter, qu'on ne doit pas avoir grand egard à ces sortes d'argumens que l'on tire du silence des Peres, & de ce qu'ils ne disent pas toujours tout ce que nous jugerions selon nostre sens qu'ils devroient dire, Dieu qui tenoit leurs pa-

roles dans sa main, les ayant fait souvent parler selon ses desseins, & non pas selon les nostres.

Mais si l'on prend ensuite la peine d'examiner ce qui peut avoir esté la cause de ce silence & des payens, & des Peres. sur les difficultez de plusieurs de nos mysteres, on trouvera qu'il n'y a peutestre pas tant de raison de s'en étonner que l'on s' imagine.

Car premierement à l'égard des uns & des autres on doit considerer que la dispute d'entre les payens & les chrestiens estoit bien differente de celle qui est entre les diverses sectes d'une mesme religion, qui conviennent de la pluspart des principes. C'estoit une dispute non d'opinion à opinion, mais d'un corps de religion contre un autre corps de religion. Ce n'estoit pas un combat d'homme à homme, où chacun est obligé d'attaquer & de se deffendre; mais d'armée à armée, où la pluspart demeurent sans rien faire; c'est adire que dans ces disputes il y avoit une infinité de points qui demeueroient étou-

fez , & dont on ne parloit point du tout , les payens se contentant d'attaquer la religion chrestienne en gros , & taschant d'en ebranler les fondemens , en faisant passer pour faibles tout ce qui est contenu dans l'Ecriture , & traittant les prophetes , & JESUS-CHRIST mesme d'imposeurs ; & les chrestiens au contraire se contentant de se justifier dans les points dans lesquels ils estoient attaquez , & de repousser les calomnies qu'on leur imposoit.

Secondement on doit considerer que le combat entre la religion chrestienne & la religion payenne , n'a pas tant esté un combat de raison contre raison , que de la violence & de la force contre la verité ; parceque toute la force estoit d'un costé , & toute la verité del'autre , & il est arrivé de là , que l'erreur se trouvant puissante , ne s'est guere mise en peine d'emprunter le secours de la raison. Elle a voulu dominer par les moyens qu'elle trouvoit dans ses mains , c'est-à-dire par la force & la violence , &

tyranniser , non convaincre les esprits.

Les payens avoient un tel mépris de tous les chrestiens , qu'ils s'informerient peu du fond de leur religion. Ils n'en connoissoient que le dehors comme leur maniere de vivre , leur mépris de la mort , leur aversion pour les idoles , la profession qu'ils faisoient de suivre la doctrine de JESUS-CHRIST , l'autorité qu'ils donnoient à l'Ecriture sainte : mais ils ne passoient guere plus avant. Et c'est pourquoy Tertullien leur reproche avec raison , que c'estoit la seule chose où la curiosité estoit éteinte : *Hic solum curiositas humana torpescit*. Ainsy il ne se faut pas étonner qu'ils n'ayent pas tiré de nos mysteres tous les avantages qu'ils en eussent pu tirer s'ils en eussent esté plus instruits , & qu'ils n'ayent pas prevenu toutes les objections que des heretiques plus subtils qu'eux ont faites depuis.

*Tertull.
Apol. c. 14*

Il ne faut pas s'imaginer aussy que la religion chrestienne se soit établie en prouvant en particulier tous les articles de la foy qu'elle propose.

Ceux qui l'ont plantée se sont acquis créance par leurs miracles, & par la sainteté de leur vie. Ils ont prouvé JESUS-CHRIST par les propheties, & ensuite ils ont fait recevoir sa religion toute entière avec tous les dogmes qui la composent, non par voye de discussion, mais par voye d'autorité, sans s'arrester à l'explication particuliere de chacun de ses articles.

On doit considerer de plus que comme les preuves dont les Apostres & les Peres se servoient pour détruire le paganisme, ou les heresies, estoient soutenues de l'esprit de Dieu qui parloit en eux, & qui faisoit une impression secrette sur les cœurs de ceux que Dieu vouloit toucher par leurs paroles, ils se sont mis plus en peine que ces preuves fussent solides & veritables en soy, que non pas qu'elles ne pussent estre repoussées par des reparties apparentes.

S. Paul parlant aux Atheniens leur dit que le Dieu qui a fait le monde, & qui est le Seigneur du ciel & de la terre, n'habite point dans des temples formez par les mains des hom-

mes Craignoit-il que ces Philosophes ne luy repartissent, qu'il est pourtant dit dans les Ecritures qu'il autorisoit, que le Dieu que les Iuifs cherchoient viendroit en son temple : *veniet ad templum suum Dominator quem vos quaeritis*? Ou qu'ils luy répondissent qu'il n'estoit pas plus indigne de Dieu, d'habiter dans un temple, que d'estre enfermé dans le sein d'une femme, d'estre couché dans une creche, de loger dans de pauvres maisons, comme il l'enseignoit luy-mesme de JESUS-CHRIST, dont il preschoit la divinité, en mesme temps qu'il luy attribuoit toutes ces choses?

Tous les Peres reprochent aux Ariens qu'ils admettoient plusieurs dieux, parceque separant la nature du Fils de celle du Pere, ils ne laissoient pas de luy donner le nom de Dieu, & de luy deferer l'adoration qui n'est deüe qu'à Dieu. Eussent-ils deu abandonner cette preuve, parceque les Ariens la tournoient contre eux mesmes, & qu'ils soutenoient que c'estoient les Catholiques qui admettoient plusieurs Dieux en com-

muniquant l'essence de Dieu à trois personnes distinctes , & egales entre elles ? S. Athanase témoigne qu'ils se servoient de cette raison , comme Paul de Samozatte s'en servoit aussy , & on l'avoit employée dans la conference des Evesques Catholiques avec les Ariens , sous le Roy Gondebaud , rapportée dans le 5. tom. du *Spicileg.* p. *iiij.*

Ath. or. 5.

*Conc.
Antioch.
An. 266.
in prof.
Edes.*

Cette raison estoit solide dans la bouche des Peres , & elle estoit apparente dans celle des Ariens. Mais la crainte d'une repartie apparente ne leur a pas fait quitter un avantage reel & solide.

Il en est de mesme de tous ces reproches que les Apologistes de la religion chrestienne font aux dieux du paganisme , que ce sont des dieux qui se peuvent enfermer sous la clef , qui peuvent estre derobez par des larrons , qui peuvent estre menez en captivité , ou en triomphe ; qui sont plus grands en une plus grande statue , qu'en une petite ; qui sont privez de vie & d'actions ; qui sont exposez aux injures des animaux.

Car tous ces reproches sont justes contre ces fausses divinitez, & contre la theologie populaire des payens, qui croyoient ou que les statuës estoient veritablement des dieux, ou qu'au moins leurs dieux y habitoient, & y estoient entierement renfermez; & qu'ainsy tout ce qui arrivoit à ces statues, arrivoit en quelque sorte aux dieux qu'elles contenoient, qui changeoient de place, & estoient resserrez dans un lieu particulier, non seulement selon ce corps auquel ils estoient joints, mais selon la divinité mesme qui y estoit renfermée. Car les payens ne supposoient point qu'elle fust immense, infinie, incapable de changement, comme la foy nous l'enseigne de la veritable divinité.

Il est certain neanmoins qu'ils pouvoient trouver dans le mystere de l'Incarnation, dequoy repousser ces reproches avec quelque sorte d'apparence, puisqu'il s'ensuit de ce mystere, qu'un Dieu a esté enfermé dans un lieu particulier, & dans des lieux aussi peu dignes de luy, que ceux où l'on pouvoit enfermer les dieux de pierre

& de bois ; que ce Dieu a esté sujet aux injures des elemens , des bestes , & principalement des hommes ; qu'il pouvoit estre pris , resserré ; emprisonné , & qu'il l'a esté en effet ; & l'on ne peut rien dire de ces dieux de pierres & de bois dont les chrestiens se mocquoient , que les payens ne pussent dire avec quelque couleur de ce Dieu que les chrestiens adoroient , & dont ils preschoient l'adoration à toute la terre. Il est sans doute qu'ils pouvoient faire ces reparties ; & il n'estoit pas besoin qu'ils les empruntassent du mystere de l'Eucharistie , qu'ils connoissoient peu , & que l'on leur cachoit autant qu'on pouvoit ; puisque celuy de l'Incarnation qu'on leur annonçoit , & qu'ils ne pouvoient ignorer , leur donnoit occasion de les faire avec tout autant de force & de vray-semblance.

Mais quelque apparence qu'il y eust eu dans ces réponses , elles n'eussent esté nullement solides. Car quoyqu'il s'ensuive du mystere de l'Incarnation , qu'un Dieu a esté uni à un corps , qu'il a changé de place , qu'il a

pu estre emprisonné, & qu'il l'a esté en effet? tout cela ne se peut dire de ce Dieu que selon la nature humaine qu'il a prise, la divinité de JESUS-CHRIST estant toujours demeurée immuable, impassible, remplissant & contenant tous les lieux: au lieu que la force du reproche que les chrestiens faisoient aux payens, consistoit principalement en ce qu'ils supposoient, que toutes ces choses arrivoient à leurs dieux selon la divinité mesme.

Si ce Dieu des chrestiens s'estant fait homme a souffert toutes les miseres des hommes, il les a souffertes par puissance & par volonté, & purement selon la nature humaine qu'il avoit prise. Mais les indignitez que souffroient ces divinitez du paganisme estoient des suites de leur impuissance. Les payens ne supposoient point que ces souffrances fussent volontaires, ny que ces dieux eussent un pouvoir absolu de les empescher. Ils croyoient au contraire qu'ils estoient liez par les destins, & qu'ils ne pouvoient pas faire tout ce qu'ils vouloient. Ils croyoient qu'ils en estoient,

réellement touchez, emeus, affligez; & ainſy à l'égard de ces divinitéz payennes, c'eſtoit de veritables outrages, qui ne s'arreſtoient point à ces ſtatues, mais paſſoient juſqu'à la divinité meſme, qu'ils croyoient ſujette à toutes les paſſions des hommes. Ainſy ces reparties euſſent eſté en effet vaines & frivoles, ſoit que les payens les euſſent tirées du myſtere de l'Incarnation, ſoit qu'il les euſſent priſes de celuy de l'Euchariftie, qui n'en eſt qu'une ſuite; & il n'eſt nullement étrange que les Peres n'y ayent eu aucun egard, & qu'ils n'ayent pas laiſſé d'employer contre les payens toutes ces raiſons que nous avons dites, puisqu'elles eſtoient fortes & invincibles dans leur bouche, & qu'elles n'euffent eu qu'une apparence fauſſe & trompeuſe dans la bouche des payens.

Enfin il faut conſiderer que l'eſprit general des Peres & des chreſtiens des premiers ſiecles, a eſté d'honorer les veritez de la foy par une ſoumiſſion interieure, ſans pretendre en penetrer la profondeur, ny en develop-

per les difficultez, qu'autant qu'ils y estoient forcez par les objections des heretiques. *Dieu ne nous appelle point à la vie bien-heureuse*, disoit S. Hilaire, *par des questions difficiles; il ne veut point que nous nous travaillions par des discours estudiez; l'eternité s'acquiert par une foy facile & exempte de difficultez.* *NEC PER difficiles nos Deus ad beatam vitam questiones vocat, nec multiplici eloquentis facundia genere sollicitat: in absoluto nobis & facili est eternitas.* Et S. Basile témoigne que les Peres ont conservé les mysteres de la foy dans un silence tranquile, & exempt de curiosité, εν ἀπολυπρωσιμονίῳ καὶ ἀπειρέσει σιῆς.

Hilar. de
Trin. l. 10.

Lib. de
Spir. S.
c. 27.

Cette humilité les a fait arrester à la substance mesme de nos mysteres, sans presque en regarder les suites & les consequences, quoyque necessaires & indubitables; & les a portez à n'employer autant qu'ils pouvoient pour les exprimer, que les paroles mesmes qu'ils trouvoient dans les Ecritures saintes. *Non relictus est hominum eloquiis, de Dei rebus alius quam Dei sermo*, dit encore S. Hilaire. Et

Hilar. de
Trin. l. 7.

c'est pourquoy ils estoient tres retenus à parler de ces consequences, quoy-que la raison les en tirât d'elle-mesme. *Etiā quæ pro religione dicimus, cum grādi metu & disciplina dicere debemus.*

Salvian.
lib. 1. de
Provid.

On a toujours cru dans l'Eglise le peché originel; & cet article de nostre foy produit des difficultez impenetrables à la raison de tous les hommes, qu'un peché qui est une action de la volonté puisse passer d'une ame à une ame: que le corps qui n'est qu'une matiere, puisse corrompre l'ame qui est un esprit: que Dieu puisse justement former une ame dans un corps qui la corrompt au mesme instant qu'elle y est receüe: que Dieu puisse justement imputer un peché inevitable & involontaire. Toutes ces difficultez *sautent aux yeux*; & frappent d'abord l'esprit. Cependant l'Eglise passe quatre cens ans, sans qu'aucune ait esté ny objectée par les payens & les heretiques, ny éclaircie par les Peres: & lorsque les Pelagiens s'eleverent, elles parurent toutes nouvelles; de sorte que S. Augustin en les refutant trouva bien plu-

siens passages des Peres, pour établir le peché originel ; mais il n'en trouva point, où il paroisse que ces difficultés si naturelles ayent esté seulement considerées par aucun des Peres.

On a toujours cru dans l'Eglise un seul Dieu, & trois personnes ; & l'on a deferé le nom & l'adoration de Dieu à chacune de ces trois personnes. Il s'en suit de là des difficultés qui effrayent l'esprit de ceux qui les considerent. Cependant trois cens ans se passent sans que l'on y fasse grande attention, & sans que les payens en tirent aucun avantage considerable contre la religion chrestienne.

Mais ce qui est plus étrange, comme nous ayons déjà dit, est, que quoy que les Ariens niasent également & l'unité individuelle de la nature divine dans les trois personnes, & l'égalité de ces trois personnes dans cette nature ; & quoy que ce qui heurte le plus rudement la raison, soit l'unité individuelle d'une nature en trois personnes distinctes ; & non l'égalité de ces trois personnes en cette nature, neanmoins ils ont peu fait de reflexion sur cette

effroyable difficulté, & ils en ont tiré tres peu d'avantage contre les Catholiques. Et les Peres de leur costé en suivant les Ariens dans cette dispute, ne previennent point ces difficultez, & ne paroissent pas mesme les appercevoir. Ils supposent tres clairement l'unité individuelle de la nature divine, & la marquent assez souvent en termes formels; mais ils n'eclaircissent, & ne marquent point distinctement les incomprehensibilitéz qu'elle enferme, & qui sont presentement les objections ordinaires des Sociniens.

Il en est arrivé de mesme sur le sujet de l'Incarnation. Ce n'est que la necessité des heresies qui a obligé les Peres de considerer plusieurs consequences de ce mystere qui y sont reellement enfermées, & encore ne trouve-t-on pas dans leurs écrits un grand nombre de questions, que la subtilité des Scholastiques a depuis fait naistre. De sorte qu'on ne doit pas trouver étrange qu'ils ayent usé de la mesme conduite à l'égard du mystere de l'Eucharistie, & que n'ayant point esté

attaqué dans les premiers siècles, ils soient demeurez dans la substance mesme du mystere, sans en considerer les consequences. Ils ont adoré JESUS-CHRIST comme reellement present sur les autels. Ils ont cru que le pain & le vin estoient changez en son corps & en son sang. Il s'ensuit de là, qu'un corps est en plusieurs lieux, qu'il est reduit en un petit espace, que des accidens subsistent separez de leur substance. Il est vray que tout cela s'ensuit, comme il s'ensuit de la Trinité que la divinité du Pere n'estant point en luy distincte de sa paternité qui le rend Pere, & estant une mesme chose avec elle, se communique neanmoins au Fils sans elle, & devient une mesme chose avec la relation qui le rend fils, sans se multiplier; & sans perdre son unité. Mais les Peres ne s'amusoient pas à regarder ces difficultez, ou à les expliquer au peuple; parcequ'ils avoient plus pour but l'edification de la pieté, que la satisfaction de la curiosité; & qu'abaissant profondement leur esprit sous les veritez que Dieu nous a revelées,

ils ne se donnoient pas la liberté de lever les yeux pour en considerer toutes les suites & les consequences.

En effet cette conduite est tellement conforme à l'instinct de la religion, que presentement mesme dans l'Eglise catholique, que les Calvinistes ne soupçonneront pas de ne pas croire la Transubstantiation, non seulement le peuple, mais generalement toutes les personnes de pieté ne font guere d'attention à toutes ces suites philosophiques. On y adore JESUS-CHRIST present; on croit qu'après la consecration la substance du pain & du vin sont ostées pour faire place à son corps & à son sang; mais on en demeure là, & on ne trouvera guere que dans les discours & dans les livres de pieté on passe plus avant. Ce n'est que dans les écoles où l'on parle de ces consequences, qui quoyque necessaires, ne font pas l'objet ordinaire de la devotion des fides. De sorte que comme ce seroit une tres mauvaise raison, de conclure par exemple, que S. Bernard n'avoit point *l'ame remplie de la Transubstantiation,*

parcequ'il ne parle point de ces consequences, c'en est encore une plus mauuaise, de tirer cette mesme conclusion du silence des anciens Peres, qui n'estant pas nez comme S. Bernard après l'heresie de Berenger; mais écrivaint sans aucune veüe d'une heresie qui n'estoit pas encore formée, avoient plus de sujet de n'expliquer aux peuples que ce qui estoit capable de nourrir leur pieté.

C'est ce que l'on peut dire en particulier touchant le silence des anciens Peres, des payens; & des heretiques mesmes, sur les difficultez de plusieurs de nos mysteres. Mais ce seroit considerer toutes ces choses trop bassement, de ne rechercher que dans les hommes la cause de tous ces effets qui nous surprennent; ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoistre de sa conduite, & du double dessein qu'il a d'exercer sa misericordé envers les uns; & sa justice envers les autres, nous obligeant de remonter plus haut; & de reconnoistre que comme il a voulu cacher les veritez de la foy dans l'Ecriture, au mesme temps

qu'il les y découvroit suffisamment à l'Eglise, il a voulu aussy qu'elles fussent quelquefois obscurcies dans la tradition mesme, pour y estre méconniës par les esprits superbes, au mesme temps que les fideselles les y reconnoissent tres clairement.

Il est le maistre des paroles & des écrits des hommes, tant bons que méchans; & il ne leur permet pas de dire en tout temps, en tout lieu, en toute occasion, tout ce que nous jugerions qu'ils devroient dire. Il est au pouvoir des hommes de pecher, dit S. Augustin, mais il n'est pas en leur pouvoir de faire tel ou tel peché. C'est Dieu qui regle ceux qu'il doit permettre, & ceux qu'il doit empescher, en ordonnant les tenebres, & se servant pour l'execution de ses desseins du silence & des paroles de ses ennemis & de ses amis.

Ainsy il empesche une heresie de naistre en un temps, & il permet que l'on jette les semences qui la font naistre en un autre. Il tend des pieges à l'orgüeil des hommes, & prepare des

moyens pour en garantir ceux qu'il veut sauver.

Il permet que les Peres se taisent de certaines choses, qu'ils se servent dans leurs écrits de certaines expressions dont l'apparence porte à l'erreur, & il leur fait inserer en mesme temps dans leurs écrits des preuves suffisantes pour soutenir la verité contre cette erreur. Il repand des tenebres & des lumieres aussy bien dans la tradition, que dans l'Ecriture. L'un & l'autre est un effet de sa providence: *Sicut tenebra ejus, ita & lumen ejus.*

Peutestre que si les Payens eussent esté aussy subtils à former des difficultez contre la Trinité, la redemption de JESUS-CHRIST, la grace, le peché originel, & l'Eucharistie, que les Sociniens & les Sacramentaires le sont à present, ils auroient retardé le progrès de l'Evangile. Dieu donc a voulu épargner à son Eglise naissante cette sorte de tentation. Il a arresté pour un temps ce debordement de la raison humaine contre la foy; & pour ne faire combattre sa religion que con-

tre la puissance & l'ogüeil du monde, il luy a donné des ennemis foibles en raisons, & qui n'estoient armez que de violence.

Peutestre aussi que s'il eust permis que l'on eust proposé aux Apostres, & aux premiers Peres toutes les difficultez qu'on a formées depuis contre ces mesmes mysteres, ils les auroient tellement éclaircies, & ils en auroient établi la verité par des decisions si formelles, que personne n'eust osé les contredire, & qu'ainsy l'on n'auroit jamais oüi parler ny d'Ariens, ny de Nestoriens, n'y d'Eutichiens, ny de Sacramentaires. Mais comme il estoit dans l'ordre de sa providence que toutes ces heresies s'élevassent, afin que son Eglise fust éprouvée, & que la paille fust emportée par ce vent de mort; il a permis aussi que ces mysteres fussent couverts de quelques nuages dans l'Escriture, & dans la tradition mesme, & qu'il y eust dans l'une & dans l'autre, soit par les paroles, soit par le silence, des pieges pour les Nestoriens, des pieges pour les Ariens, des pieges pour

les Sacramentaires , & pour tous ceux généralement qui n'ont pas assez d'humilité pour se soumettre à l'autorité de son Eglise.

Que ceux donc qui demandent avec tant d'empressement , pourquoy les Peres ne nous ont pas expliqué exactement toutes les merveilles de l'Eucharistie , apprehendent qu'ils n'en soient eux mesmes la premiere & la veritable cause : que ces tenebres dont ils se plaignent , ne leur ayent esté preparées par la justice de Dieu ; & que comme on peut répondre avec raison à ceux qui s'étonnent pourquoy il est parlé quelquefois si obscurément dans l'Ecriture, & mesme dans les premiers Peres , de l'égalité du Fils de Dieu avec son Pere ; pourquoy S. Cyrille s'est servi de cette expression ; *Vna natura verbi incarnata* , que c'est parceque Dieu vouloit permettre que son Eglise fust attaquée par l'heresie des Ariens , & par celle des Eutychiens , auxquels ces paroles obscures ont servi de pierre d'achoppement , qu'ils apprehendent , dis-je , qu'on ne leur puisse dire de mesme ,

que les payens n'ont point parlé de l'Eucharistie, que les Peres ne nous en ont pas expliqué en détail toutes les merveilles, qu'ils en ont parlé quelquefois en des termes obscurs; parceque Dieu vouloit punir les hommes par l'heresie des Sacramentaires, dont la presumption meritoit que Dieu ne leur ostant pas ces occasions d'illusion & d'egarement.

Enfin pour reduire l'auteur de la réponse aux termes precis de la dispute dont il s'agit, & l'empescher de s'en écarter, on n'a qu'à luy dire que s'il n'y avoit point d'obscuritez il n'y auroit point d'heresies. Or il faut qu'il y en ait selon saint Paul, *oportet hereses esse*. S'il n'y avoit point de lumieres & de preuves de la verité, il n'y auroit point d'Eglise. Et il est encore plus necessaire qu'il y en ait une, & qu'elle subsiste jusqu'à la fin des siecles, selon la parole de JESUS-CHRIST. Il est donc necessaire qu'il y ait & des difficultez, & des preuves tout ensemble. Mais le devoir des hommes consiste dans le choix. C'est par où Dieu les tente & les éprouve. Les

Sacramentaires en font un, & les Catholiques un autre. C'est le sujet de leur different, dans lequel les Catholiques ont déjà cet avantage non contesté, qu'ils font le choix que toute l'Eglise a fait du temps de Berenger, & celui que tout ce qui a pu porter le titre d'Eglise de JESUS-CHRIST, a fait depuis; celui que S. Bernard, S. Malachie, S. Louis, & une infinité d'autres Saints ont fait; au lieu que les Sacramentaires font le choix des Henriens, & des Vaudois.

On a voulu prouver dans le petit écrit de la Perpetuité de la foy de l'Eglise touchant l'Eucharistie, auquel cet auteur tasche de répondre, que ce choix de toute l'Eglise du temps de Berenger, & depuis Berenger, estoit décisif de ce different; parcequ'il monroit clairement que c'estoit aussy celui de toute l'Eglise ancienne, estant impossible qu'il se soit fait aucun changement de creance touchant l'Eucharistie. C'estoit l'unique but de ce traité, & ce que l'auteur de la réponse avoit uniquement à refuter. Il s'est servi pour cela de deux voyes;

l'une indirecte, qui est de proposer des difficultez contre l'Eucharistie, & c'est celle dont on vient de faire voir l'illusion : l'autre plus directe, en apportant quelques moyens vray-semblables, par lesquels il pretend que ce changement s'est pu faire ; & en cela il vient au point de la question. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose d'ingenieux dans ces conjectures. Mais j'espere de faire voir par une discussion exacte, que si elles ont quelque chose capable de divertir ceux qui se plaisent dans ces sortes de subtilitez, elles n'ont rien qui puisse satisfaire ceux qui recherchent la verité. C'est le sujet de ma seconde partie.





SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Consideration fondamentale de l'auteur de la réponse, que l'on n'a point eu dans l'antiquité une creance distincte de la presence, ny de l'absence réelle.

L est aisé de reconnoître, en examinant les remarques par lesquelles l'auteur de la réponse s'efforce de rendre vray-semblable ce changement pretendu, que les Calvinistes veulent faire croire estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie, que celle dont il a fait la cinquième consideration, est le fondement de toutes les autres, & qu'elles s'évanouissent d'elles mêmes, si l'on fait voir la fausseté de celle-là.

Ainsy, comme il n'a pas suivi le véritable ordre, nous ne sommes pas obli-

gez de le suivre dans ce desordre. Et c'est avec raison que nous commencerons l'examen de ces considerations par celle qui est tellement la principale, que les autres n'en font que des suites.

Cette consideration est, que l'erreur & la verité ont également deux degrez; l'un de connoissance confuse, & l'autre de connoissance distincte; & qu'à peine peut-on remarquer quelque difference entre elles, pendant qu'elles sont en ce premier degre de connoissance confuse, à moins qu'on ne vienne à l'autre qu'on appelle de connoissance distincte, les idées en estant si semblables, qu'on ne les peut discerner que tres difficilement.

Or, dit-il, avant qu'une erreur ait fait du bruit, & se soit fait remarquer par le combat, la plus grande partie de l'Eglise, le peuple, & une bonne partie des pasteurs se contentent de tenir la verité dans ce degre indistinct dont je viens de parler. Et ainsy il est aisé à une erreur nouvelle de s'insinuer, & de s'établir dans les esprits, sous le titre d'éclaircissement donné à la verité ancienne; le passage de l'idée confuse de la ve-

rité à l'erreur estant aisé, sous le pretexte de donner du jour, de la distinction, & de la perfection à nos premières connoissances.

Pour appliquer cette observation generale à la matiere de l'Eucharistie; il dit, qu'avant que la Transsubstantiation s'établifst, chacun croyoit que JESUS-CHRIST estoit present au sacrement, & que son corps & son sang y sont vraiment receus par les fidelles qui communioient, & que le sacrement est le signe & le memorial de la mort de JESUS-CHRIST & de sa Passion; que c'estoit là la foy de toute la terre: mais qu'il ne se trompera pas en disant, qu'il y en avoit peu qui portassent leur meditatiôn assez avant, pour marquer au juste la difference des deux opinions qui separerent aujourd'huy les Reformez des Romains: qu'il y en avoit mesme qui ne sçavoient la verité qu'en gros: qu'ainsy quand l'erreur est venue là dessus, & que bastissant mal sur un bon fondement, elle a déclaré qu'il faut entendre que JESUS-CHRIST est present dans l'Eucharistie substanciuellement & localement; que son corps & son sang y sont receus de la

bouche de nostre corps. ç'a esté sans doute une nouveauté bien extraordinaire, & dont on n'avoit point encore oüi parler; mais qu'il n'est pas étrange que beaucoup de monde y ait esté trompé, & qu'ils ayent pris cela non pour une nouveauté, mais pour un éclaircissement de la foy commune.

Sur ce principe il reprend l'auteur de l'écrit, d'avoir supposé que tous les fidèles ayent toujours eu une connoissance distincte ou de la présence substantielle, ou de l'absence substantielle; & il suppose au contraire, que le commun des chrétiens n'avoit qu'une créance confuse de ce mystère: qu'ils croyoient JESUS-CHRIST présent; mais qu'ils ne distinguoient pas si c'estoit seulement en signe, en veru, ou en substance: qu'ils n'avoient aucune pensée positive de la présence réelle; mais qu'ils n'avoient pas aussy une idée positive de l'absence réelle, mais une négation de l'une & de l'autre: que l'Eglise est demeurée dans cette ignorance jusqu'au temps de Berenger, dans lequel mesme la plus grande partie des chrétiens, dit-il, ne savoit ce que c'estoit, & la plus grande

partie des pasteurs ne le sçavoient guere bien.

On ne doit pas nier qu'il n'y ait de l'adresse dans ce discours, & que l'auteur n'y fasse, pour soutenir la cause qu'il deffend, & pour affoiblir celle qu'il combat, tout ce que peut faire un homme d'esprit. Mais parceque l'esprit & l'adresse ne peuvent pas changer la nature des choses, ny rendre solide ce qui ne l'est pas, il n'est pas bien difficile de dissiper tout ce petit artifice.

Car on y peut remarquer une des manieres des plus ordinaires dont les hommes s'égarent dās leurs discours, qui est, qu'ils s'attachent à une consideration generale, qui estant regardée en elle mesme, a quelque sorte de verité; & qu'ensuite après s'en estre remplis avec plaisir, comme d'une production ingenieuse de leur esprit, ils en font une fausse application à des especes particulieres, qu'ils ne considerent que confusément, sans faire reflexion sur les circonstances qui les empeschent de pouvoir estre comprises sous cette maxime com-

muné. Et ainſy l'on fait couler doucement la fauſſeté de l'application que l'on n'examine point, ſous la vrayſemblance du principe dans lequel la fauſſeté ne paroît point.

C'eſt proprement l'adreſſe de cet auteur. Il nous fait conſiderer qu'il y a deux degrez de connoiſſance; l'une confuſe, l'autre diſtincte; & que la verité ne ſe diſtingue pas bien de l'erreur, quand elle demeure dans le degre de connoiſſance confuſe. Il eſtalle, il étend cette maxime generale; il la fait regarder en cette generalité, dans laquelle on ne peut pas encore dire qu'elle ſoit fauſſe; & enfuite il en conclut bruſquement que c'eſt ce qui eſt arrivé ſur le ſujet de l'Euchariftie, ſans conſiderer aucune des circonſtances qui luy euſſent pu faire voir l'abſurdité de cette application.

Il n'y a donc, pour rendre cet artifice inutile, qu'à luy faire remarquer ce qu'il a voulu diſſimuler ou à ſoy-meſme, ou aux autres, & à repreſenter diſtinctement ce qui eſt enfermé dans cette ſuppoſition, par laquelle il a prétendu ſ'échaper.

CHAPITRE. II.

Refutation de cette consideration , où l'on fait voir qu'il est impossible de supposer que les fideles des premiers siecles n'ayent eu qu'une creance confuse du mystere de l'Eucharistie.

IL s'agit de sçavoir si les fideles ont pu demeurer mille ans dans l'Eglise en voyant tous les jours ce que l'on appelloit le corps de JESUS-CHRIST, en assistant tous les jours au sacrifice que l'on nommoit le sacrifice du corps & du sang de JESUS-CHRIST, en recevant souvent en leur bouche ce qu'on leur disoit estre le corps de JESUS-CHRIST, *Corpus Christi* : s'ils ont pu, dis-je, demeurer en cet estat, sans former une pensée distincte & déterminée, si ce qu'ils voyoient estoit, ou n'estoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST. L'auteur de la réponse le pretend; parceque cette pretention luy est utile pour son dessein; & il l'avance sans preuve, parcequ'il luy estoit impossible d'en trouver.

Mais il seroit juste qu'en des matieres de cette importance on eust plus de soin de consulter la lumiere de sa raison, que l'avantage de sa cause. Et sans doute si cet auteur avoit pris la peine de le faire, il n'auroit pas manqué de reconnoistre combien cette pretention est peu raisonnable.

Car I. il auroit trouvé que son esprit, comme celuy de tous les autres, est formé de telle sorte, qu'en songeant à un corps, il est impossible qu'il ne l'applique à quelque lieu, & qu'on le conçoit toujours au lieu où il nous est exprimé, à moins qu'on ne sçache qu'il n'y est pas. C'est nostre maniere de concevoir, & une suite de nostre nature. Nos differens ne l'ont pas fait naistre, & ils ne sont pas capables de la changer. Or les fidelles en assistant au sacrifice, en entendant dire que ce qu'on leur donnoit estoit le Corps de JESUS-CHRIST, & repondant *Amen*, c'est à dire *en verité*, ont songé à JESUS-CHRIST: ils l'ont donc appliqué à quelque lieu. Les paroles qui les y ont fait songer, le leur ont representé comme present dans la terre. Il faut

faut donc par nécessité ou qu'ils les aient suivies, ou qu'ils les aient démenties, en les prenant en un autre sens. S'ils ont conçu JESUS-CHRIST présent sur l'autel, & dans leurs bouches, ils ont donc eu une créance distincte de la présence réelle. Que si au contraire quoique les paroles l'exprimassent comme présent sur la terre, ils ne l'ont regardé présent que dans le ciel, il faut qu'ils aient eu une créance très distincte de l'absence réelle, puisqu'elle leur faisoit corriger le sens auquel les paroles les portoient. Et ainsi il est impossible qu'ils soient demeurez, à l'égard de ce mystère, dans ce degré de confusion & d'indistinction, dans lequel l'esprit humain ne peut subsister.

II. La suspension d'esprit entre le oui & le non de deux opinions contradictoires, ne peut venir que de deux causes, dont ny l'une ny l'autre ne peut avoir lieu en ce qui regarde l'Eucharistie.

La première est une irresolution véritable, qui naît de la diversité des raisons, entre lesquelles l'esprit a pei-

ne à prendre party. Dans cette sorte de suspension on envisage distinctement les deux opinions opposées ; mais comme on les voit appuyées sur des raisons également fortes , on ne sçait à quoy se déterminer.

Il est visible qu'on ne peut dire que ce soit en cette maniere que l'ancienne Eglise soit demeurée dans une creance confuse sur le sujet de l'Eucharistie. Car cette matiere estant d'une extrême importance , & y ayant une étrange difference entre le corps de JESUS-CHRIST present reellement , ou present significativement , il n'est pas possible que les chrestiens aient pu subsister dans ce doute , sans en chercher l'eclaircissement , & sans se déterminer ensuite , sur les instructions qu'on leur auroit données , à l'une ou à l'autre de ces deux opinions ; ce qui auroit changé cette connoissance confuse & indeterminée , en une connoissance distincte & déterminée.

Il ne reste donc plus que la seconde cause de cette suspension , qui est le defaut d'application aux diffé-

rences particulieres qui distinguent les opinions opposées, l'esprit se contentant quelquefois de concevoir les choses dans une certaine generalité qui les unit, sans descendre au particulier qui les distingue. C'est proprement en cette maniere que l'auteur de la réponse voudroit faire croire que la creance de l'Eucharistie est demeurée confuse dans les premiers siècles de l'Eglise, & c'est néanmoins ce qu'on ne peut dire avec la moindre apparence.

Car les mots par lesquels on a exprimé ce mystere, soit en celebrant le sacrifice, soit en distribuant la communion aux peuples, soit en les instruisant de ce qu'ils en devoient croire, signifient si precisément & si naturellement une presence réelle, & appliquent tellement l'esprit à la considerer, qu'il est impossible qu'en ayant mis l'idée une infinité de fois devant les yeux de tous les chrestiens, ils ne les ayent obligez d'en former quelques jugemens ou pour la rejeter, ou pour l'admettre.

Lorsqu'un homme ne s'est jamais

présenté à nostre porte, nous pouvons bien n'avoir formé aucune resolution de l'exclure, ou de le recevoir dans nostre maison : mais s'il s'y est présenté une infinité de fois, s'il a heurté, s'il a pressé pour y estre receu, il est impossible que nous ne nous soyons declarez à son égard, ou en le recevant comme amy, ou en le rejetant comme ennemy, ou comme importun.

La presence réelle a heurté une infinité de fois, pour le dire ainsy, à la porte de l'esprit de tous les fidelles; elle a fait effort pour y entrer à la faveur des expressions qui la signifient naturellement; elle s'est fait voir; elle s'est présentée pour estre receüe; & l'on nous voudra faire croire que tous les peuples, & la pluspart des pasteurs soient demeurez dans cette stupidité, que de ne porter aucun jugement sur une chose qui a esté perpetuellement exposée à leurs yeux; & qu'entendant dire en mille manieres que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST, ils ayent pu s'empescher de former l'une de ces deux pensées precises & distinctes, cel'est, ou ce ne l'est pas?

III. Cette consideration deviendra encore plus sensible par la troisieme, qui est que la coustume que les hommes ont de ne concevoir les choses qu'en les revestant de certains sons, fait que sitost que le son frappe l'oreille, l'idée qui est ordinairement jointe à ce son se presente incontinent à l'esprit; & cette idée ne manque jamais d'estre receüe, à moins que les opinions dont l'esprit est prevenu, ou les autres circonstances qui accompagnent cette idée, n'obligent de la banir pour y en substituer une autre.

Quand on entend le mot de bras, ou celuy de main, on conçoit incontinent des bras & des mains ordinaires, mais quand on les attribue à Dieu, la connoissance distincte que les chrestiens ont que Dieu est incorporel, fait qu'ils eloignent cette idée, pour en mettre une autre en sa place, qui est celle de puissance & de force. Mais s'ils n'avoient point cette connoissance distincte, l'idée corporelle de bras & de main y seroit receüe, comme elle a esté receüe par les Antropomorphites.

Quand on entend le mot de lumie-
re, l'image de la lumiere corporelle
se presente incontinent, & fait effort
pour entrer dans nostre esprit : mais
quand JESUS-CHRIST dit de luy
mesme qu'il est la lumiere du monde,
& que nous lisons dans S. Jean qu'il y
a une lumiere veritable qui eclaire tous
les hommes, la connoissance que nous
avons que Dieu n'est point un corps,
nous fait chasser cette image corporel-
le, pour y substituer l'idée d'une lu-
miere spirituelle, qui eclaire non les
corps, mais les esprits; au lieu que les
Manichéens n'ayant pas cette creance
distincte de la spiritualité de la nature
de Dieu, n'ont pu eloigner de leur es-
prit l'image d'une lumiere corporelle,
& sont tombez par là dans cette erreur
que Dieu estoit une lumiere immense
& infinie.

On doit concevoir par le mot de
Dieu, un Dieu veritable, & c'est l'i-
dée qui se presente d'abord à l'esprit
en entendant prononcer ce mot : mais
quand on entend en mesme temps,
que c'est Moyse, qui est appellé le
Dieu de Pharaon; que c'est des hom-

mes dont il est dit : *Ego dixi dii estis, & filij excelsi omnes* ; & des faux dieux que S. Paul entend parler quand il dit : *qu'il y a plusieurs dieux, & plusieurs seigneurs*, on exclud cette idée qui se presente, & l'esprit en fournit de luy mesme une autre qu'il voit bien qu'on a voulu marquer en ces endroits ; mais il ne la fournit que par la connoissance distincte qu'il a, que les hommes ny les faux dieux ne sont pas des dieux veritables. Et ainsi un payen qui n'a pas cette connoissance, pourroit penser simplement que S. Paul a cru qu'il y avoit plusieurs dieux.

Exod. 7.
1. Ps. 81.

1. Cor. 8.

Il faut donc conclure que l'idée naturelle des mots se presente d'abord à l'esprit, & qu'elle y est toujours recüe, à moins qu'elle ne soit bannie par une creance contraire. Or à moins qu'on ne veuille renoncer absolument à la sincerité & à la bonne foy, & desavoüer par une opiniâtreté sans raison les choses les plus claires & les plus sensibles, il est impossible qu'on ne reconnoisse que les expressions ordinaires dont les Peres se sont servis dans les instructions qu'ils ont

données au peuple de ce mystere, & dans la celebration du sacrifice, enferment l'idée d'une presence réelle & substantielle dans leur sens naturel & literal, & qu'elles ne peuvent en avoir une autre qu'en les prenant en un sens metaphorique.

Car je demande à l'auteur de la réponse ce que signifient naturellement ces mots: *Cecy est mon corps*: ce que signifient ceux dont on se servoit en communiant les fidelles: *Corpus Christi*, à quoy ils répondoient que ce l'estoit en verité, en disant *Amen*; & s'il n'est pas vray que ces paroles prises simplement, signifient que c'estoit veritablement le corps mesme de JESUS-CHRIST?

Il faudroit faire un volume au lieu d'un petit écrit, si l'on vouloit transcrire tous les lieux des Peres qui estant pris litteralement & simplement, signifient une presence réelle & substantielle, & une veritable transsubstantiation. Il suffit pour nostre dessein d'en rapporter icy quelques-uns.

Peut-on nier, par exemple, qu'on ne soit frappé de l'idée de la presence

veelle par ces paroles de S. Ignace dans sa Lettre à ceux de Smyrne, où en parlant de certains heretiques, il dit, *Qu'ils ne recevoient pas l'Eucharistie & les oblations; parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie soit la chair de Nostre Seigneur, qui a souffert pour nos pechez, & que le Pere a ressuscité par sa bonté?*

Par ces paroles de S. Justin dans la seconde Apologie: *Nous ne recevons pas ces choses, comme si ce n'estoit qu'un pain ordinaire, & un breuvage commun: mais comme nous sçavons que JESUS-CHRIST nostre Sauveur qui a esté fait homme par le Verbe de Dieu, s'est revestü de chair & de sang pour nostre salut; de mesme nous sçavons aussy que cette viande & ce breuvage, qui par le changement qu'ils reçoivent dans nos corps nourrissent nostre chair & nostre sang, ayant esté consacrez & faits Eucharistie par les prieres que ce mesme Verbe de Dieu nous a enseignées, SONT LA CHAIR ET LE SANG DE CE MESME JESUS-CHRIST, qui a esté fait homme pour l'amour de nous. Car les Apostres dans les écrits qu'ils nous ont laissez, qu'on nôme*

Evangelies, disent que JESUS-CHRIST leur ordonna d'en user comme il avoit fait.

Par ces paroles que Gelase de Cisi- que rapporte comme estant du grand Concile de Nicée : *Ne soyons pas bas- sésent attentifs au pain & au Calice, qui sont exposez à nos yeux ; mais ele- vant nostre esprit, concevons par la foy que l'Agneau de Dieu qui efface les pe- chez du monde, est present sur cette ta- ble sacrée, & qu'il est immolé par les Prestres sans effusion de sang; y prenant veritablement son precieux corps, & son precieux sang, croyons que ce sont les gages de nostre resurrection.*

Catech. 4. Par ces paroles de S. Cyrille de Je- rusalem : *JESUS-CHRIST ayant dit du pain, cecy est mon corps, qui en ose- ra douter deormais? Et luy mesme ayant dit, Cecy est mon sang, qui oseroit en en- trer en doute, en disant que ce n'est pas son sang? Il a autrefois changé l'eau en vin, en Cana de Galilee par sa seu- le volonté, pourquoy ne meritera-t-il pas d'estre cru quand il change le vin en son sang?*

Par ces paroles de S. Gregoire de

Nylle : La mesme vertu qui faisoit que ^{Orat. Ca} dans le corps de JESUS-CHRIST, le ^{rech.} pain qu'il mangeoit estoit changé en la nature de son corps divin, fait aussy la mesme chose dans l'Eucharistie. Car comme la puissance du Verbe changeoit cette substance dans son saint corps, qui se nourrissoit & s'entretenoit de pain, & qui est ainsy pain en quelque maniere ; de mesme icy le pain est sanctifié, comme dit l'Apostre, par la parole de Dieu & l'oraison, ne devenant pas le corps du Verbe par le moyen du manger & du boire ; mais estant changé tout d'un coup au corps du Verbe par le Verbe, selon ce qui a esté dit par le Verbe mesme, *Cecy est mon corps.*

Par ces paroles de S. Ambroise dans le traité qu'il a fait pour l'instruction des nouveaux baptizez ch. 9. *Vous me direz peut-estre, Je voy autre chose, comment est-ce que vous m'assurez que je reçois le corps de JESUS-CHRIST ? C'est donc ce qui nous reste à prouver. Mais combien puis-je produire d'exemples pour montrer que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la benediction a consacré ; & que*

la benediction a plus de force que la nature ? En suite ayant rapporté plusieurs miracles de l'ancien Testament, il conclud : La parole de JESUS-CHRIST qui a pu faire de rien tout ce qui est, ne pourra-t-elle pas changer ce qui est en ce qu'il n'estoit pas auparavant ?

*In v. d.
Traict. 2.*

Par ces paroles de S. Gaudence Evêque de Bresse : *Le Createur & le Maître de la nature, qui produit du pain de la terre, fait ensuite son propre corps de ce pain, parce qu'il le peut & l'a promis; & celui qui de l'eau a fait du vin, fait aussy du vin son sang ?*

*L. 6. col. 17.
Parma
manum.*

Par ces paroles d'Optat Evêque de Milevis, dans lesquelles il represente les sacrileges des Donatistes contre la sainte Eucharistie : *Qu'est-ce que l'autel, dit-il, sinon le siege du corps & du sang de JESUS-CHRIST ? Quelle offense aviez-vous donc receüe de JESUS-CHRIST, dont le corps & le sang habitoient sur cet autel en certain temps, pour luy faire cette injure ? Et plus bas. Cependant on a redoublé ce crime detestable, & vous avez encore rompu les calices qui avoient accoutumé de porter le sang de JESUS-CHRIST ?*

S. Chrysostome est si plein d'expressions qui marquent naturellement une presence réelle, qu'Aubertin est obligé de reconnoître qu'ils sont en grand nombre & specieux, *multa & speciosa.*

Et en effet qu'y a-t-il de plus specieux que ce qu'il dit dans l'Homelie 83. sur S. Matthieu?

Combien y en a-t-il qui disent maintenant, Je voudrois bien avoir veu sa forme, sa figure, ses vestemens? Et bien vous le voyez, vous le touchez, vous le mangez: vous estiez contents de voir seulement ses vestemens, & il se donne luy-mesme à voir, à toucher, à manger, & à prendre au dedans de vous.

S. Isidore de Damiette dit que le Ep. 109.
S. Esprit fait que le pain commun proposé sur la table, devient le propre corps que JESUS-CHRIST a pris dans son Incarnation?

Saint Augustin dit, qu'il a plu au Ep. ad Anian.
Saint Esprit en l'honneur de ce grand sacrement, que le corps de JESUS-CHRIST entrast dans la bouche des chrestiens avant toutes les autres vian-

l. 5. de
Bapt. con-
tra Don.
c. 8.

des, & ailleurs, il dit de l'Eucharistie ;
que c'est le corps & le sang du Seigneur ;
mesme pour ceux qui le mangeant indi-
gnement, mangent & boivent leur ju-
gement.

Saint Cyrille Patriarche d'Alexan-
drie dans l'explication de l'onzième de
ses Anathematismes, approuvez au
Concile d'Ephèse, parle de cette sorte :
*Nous celebrons le saint, vivifiant, &
non sanglant sacrifice dans les eglises ;
croyant que le corps qui est devant nous,
n'est pas le corps d'un homme commun
& semblable à nous, & le sang de
mesme ; mais nous le recevons comme
ayant esté fait le propre corps & le pro-
pre sang du Verbe qui vivifie toutes
choses.*

Et Theodorus Evesque d'Ancyre ;
dans une Homelie qu'il fit dans ce
Concile : *Il n'est plus couché dans une
creche, dit-il, mais il est exposé à nos
yeux sur cette table salutaire. Cette
creche est la mere de cette table : il a esté
mis dans cette creche ; afin qu'il fust
mangé sur cette table.*

Hesichius lib. 6. sur le Levitique.

dit , que c'est manger le sacrifice par ignorance , que de ne sçavoir pas que c'est véritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST.

• S. Eucher , ou plutoſt Saint Cefaire , ou un autre auteur ancien (ce qui eſt peu important , puisqu'en ce qui regarde vne verité populaire comme celle-là , tout témoin eſt également bon) parle de cette ſorte dans l'Homelie ſur la Paſque : *Eloignez de vous tous les doutes que l'infidelité ſuggere ; puis-que celui meſme qui eſt auteur du preſent , eſt le témoin de cette verité. Car le Preſtre invisible change par une puissance ſecrete les creatures viſibles en la ſubſtance de ſon corps & de ſon ſang , en diſant : Prenez & mangez , cecy eſt mon corps..... Ainſy , comme la volonté du Seigneur a formé tout d'un coup du neant la hauteur des cieux , la profondeur de la mer , & l'étendue de la terre ; la vertu du Verbe par une egale puissance commandant ce qui ſe doit faire dans ce ſacrement ſpirituel , l'effet ſ'en enſuit.*

S. Gregoire Pape dit , qu'on marque du ſang de l'Agneau les deux coſtez

Homil. 12.
in Evang.

de la porte, lorsque le recevant avec la bouche du corps, on le reçoit aussy avec la bouche du cœur.

Ces paroles des Saints Peres presentent sans doute assez nettement l'idée d'une presence réelle, aussy-bien que celles-cy de Germain Patriarche de Constantinople dans sa Theorie des mysteres : *Le S. Esprit estant present invisiblement par le bon plaisir du Pere, & la volonté du Fils, fait cette divine operation; & par la main du Prestre il consacre, change, & fait les dons proposez, le corps & le sang de JESUS-CHRIST.*

*De fide
orth. l. 4.
c. 14.*

Ce que dit S. Jean de Damas est encore plus precis. *Le pain & le vin ne sont point figures du corps & du sang de JESUS-CHRIST, à Dieu ne plaise; mais c'est le corps mesme diüifié de JESUS-CHRIST, Nostre Seigneur ne nous ayant pas dit; Cecy est la figure de mon corps : mais cecy est mon corps; & n'ayant pas dit de mesme: Cecy est la figure de mon sang, mais cecy est mon sang.*

Ce qui est repeté presqu'en propres termes dans les livres de Charle-

magne, ou du Concile de Francfort, dans Euthimius sur S. Matthieu, & dans Theopilaëte sur S. Matthieu, S. Marc, & S. Jean.

L'auteur de la réponse ne sçauroit nier qu'il ne se trouve dans les Peres une infinité de passages semblables à ceux que j'ay rapportez, & que ce ne soit là la maniere ordinaire dont on a parlé dans l'Eglise de l'Eucharistie. Je n'ay pas besoin d'examiner si l'on ne pourroit point détourner ces expressions à quelque sens metaphorique, ny de refuter toutes les subtilitez par lesquelles Aubertin tâche de le faire dans son livre. Cela n'est pas necessaire pour nostre dispute presente; & si quelque Calviniste entreprenoit avec soin d'y répondre, & de prouver qu'ils se peuvent, ou doivent expliquer metaphoriquement, il feroit voir qu'il n'entendrait pas seulement l'estat de la question.

Car il ne s'agit pas de sçavoir si ces passages se peuvent prendre en un sens metaphorique; mais il s'agit de sçavoir s'il n'est pas vray que la premiere idée que ces passages offrent à l'esprit,

est celle d'une presence réelle, & telle que les Catholiques la croient? Et c'est ce qu'on ne peut nier sans renoncer au sens commun. Qu'on dise tant qu'on voudra que les fidelles ont rejeté cette idée grossiere: qu'au lieu du vray corps de JESUS-CHRIST, ils ont entendu la figure du corps de JESUS-CHRIST, un corps typique, un corps symbolique, ou la vertu du corps de JESUS-CHRIST, ou quelque autre chimere de cette sorte. Qu'on pretende si l'on veut que des fidelles simples & ignorans à qui l'on parloit en ces termes, les ont entendus par rapport à un passage de Tertullien, ou à deux ou trois lieux ecartez de S. Augustin, de Theodoret, & de Facundus, ce qui est seulement ridicule à dire, quoyque l'Auteur n'ait pas fait difficulté de le faire dans son écrit. Il me suffit qu'on avoüe que l'idée de la presence réelle a frappé tous les chrestiens à la faveur de ces expressions, qui la signifient naturellement & simplement: qu'elle s'est présentée à leurs yeux; & qu'elle s'est efforcée de s'introduire dans leur esprit.

Car je n'ay ensuite qu'à demander s'ils ont admis, ou s'ils n'ont pas admis cette idée, lorsqu'elle se presentoit; s'ils en ont receu l'impression simple & naturelle, ou s'ils l'ont détruite, en y en substituant une autre?

Si l'on avoüe qu'ils l'ont receüe, on m'accorde tout ce que je pretens; qui est, que l'on a toujours cru distinctement dans l'Eglise la presence réelle & substantielle. Et si l'on dit qu'ils l'ont rejetée, ils en auroient donc jugé: ils se seroient donc declarez contre cette creance: ils auroient donc cru positivement & distinctement l'absence réelle. Et ainsy quelque supposition que l'on fasse, cette pretendue confusion de creance sur le sujet de l'Eucharistie ne peut subsister.

IV. Mais je dis de plus qu'il est clair par cela mesme, que toute l'Eglise ancienne a eu une creance distincte de la presence réelle. Car pourquoy les fideles auroient-ils rejeté le sens naturel de ces paroles des Peres; puisque les Ministres avoient qu'ils n'avoient pas une creance positive de l'absence réelle, & qu'il n'y a que cette creance

positive, expresse, & distincte qui puisse empescher que des paroles si precises ne portent l'esprit à la creance de la presence réelle ?

Ainsy la supposition de cette creance confuse se détruit elle mesme, & elle établit la verité qu'elle combat. Car si les fidelles n'ont point eu une creance distincte de l'absence réelle de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, il s'ensuit necessairement qu'ils ont cru distinctement la presence réelle; parcequ'il s'ensuit qu'ils ont pris les paroles des Peres, & celles de l'Eglise dans leur sens litteral & naturel, qui n'estoit point formellement contraire à leur sentiment: qu'ils n'ont point resisté à l'impression qu'elles ont deu faire dans leur esprit; & qu'ainsy, comme elles proposent l'idée d'une presence réelle, ils ont receu dans leur esprit cette idée distincte qu'ils n'avoient aucune occasion de rejeter.

V. Je le repete donc encore une fois, parcequ'il est important de bien faire entendre cette raison qui decide nostre different. Ou ces expressions

des Peres qui forment si clairement l'idée d'une presence réelle ont esté receües par les fidelles sans explication, & dans le sens simple des paroles, ou elles ont esté expliquées dans un sens metaphorique & éloigné de la signification naturelle des paroles. Que l'auteur de la réponse choisisse celle qu'il voudra de ces deux suppositions, elles détruiront également cette creance confuse. Car s'il est vray, par exemple, comme le pretend Aubertin, que lorsque Saint Cyrille de Jerusalem disoit aux nouveaux baptisez : *Croyez tres certainement que ce pain apparent n'est point pain, quoy-* que le goust vous le rapporte, mais le Corps de JESUS-CHRIST, il vouloit dire que ce pain n'est plus un pain commun, mais un pain sanctifié; & que c'estoit le corps de JESUS-CHRIST en figure, & non en verité, ce qui seroit une étrange maniere de s'exprimer, il est clair que si les fidelles l'avoient entendu dans ce sens, & avec cette explication, ils auroient eu une idée tres distincte de l'absence réelle; & ainsy ils ne seroient point demeurez

Catech. 4.

dans ce degré de confusion. Que si l'on suppose au contraire qu'ils n'ont point ajoûté cette étrange glose aux paroles de ce Pere, il est encore plus visible qu'ils ont eu une creance distincte de la presence réelle; puisqu'à moins que d'en corrompre le sens naturel par des explications tres violentes, il est impossible qu'elles imprimassent une autre idée dans leur esprit.

Mais il ne faut point d'autres paroles que celles qui ont esté toujours dans la bouche des fideles, *Que l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST*, pour montrer qu'ils ont eu necessairement une idée distincte ou de la presence, ou de l'absence réelle. Car ou ils auroient donné à ces paroles les memes explications metaphoriques que les Ministres y donnent, en entendant que l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST en figure, en representation, en operation, & non en verité: ou ils n'y ont point ajoûté ces restrictions.

S'ils les y avoient ajoûtées, ils auroient cru l'absence réelle comme les

Ministres la croyent ; & s'ils ne les y ont pas ajoutées, ils ont cru la presence réelle ; puisque c'est le sens naturel & simple de ces paroles, lorsqu'on les entend sans restriction & sans métaphore.

Quand on dit qu'un métal est de l'or, on dit que c'est substantiellement & réellement de l'or. Quand on dit d'une pierre précieuse que c'est un diamant, on dit qu'elle est substantiellement & réellement un diamant. Ainsi estre le corps de JESUS-CHRIST, & estre substantiellement & réellement le corps de JESUS-CHRIST, ne sont point deux idées différentes, mais une même & simple idée : de sorte que c'est la même chose de dire que les fidèles ont toujours cru que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST sans autre explication, que de reconnoître qu'ils ont toujours cru qu'elle estoit réellement & substantiellement le corps de JESUS-CHRIST.

Ainsi en quelque estat qu'on suppose ces fidèles, il est impossible de l'allier avec cette créance confuse que l'auteur de la réponse veut établir ;

& mesme , comme je l'ay déjà remarqué , de cela seul qu'on avoüe qu'ils n'ont pas eu une creance tres positive de l'absence réelle , on en doit conclure invinciblement qu'ils ont eu une creance tres distincte de la presence réelle. Car il faut croire tres fermement que JESUS - CHRIST n'est pas dans l'Eucharistie , pour n'estre pas emporté quand ont entend continuellement retentir à ses oreilles que ce qu'on reçoit en communiant est le corps de JESUS-CHRIST. Il n'y a que cette persuasion qui puisse resister à une impression si continuelle , & si violente , & qui puisse produire les explications metaphoriques qu'on y apporte. Et mesme on peut dire qu'une simple persuasion ne suffit pas pour cela ; & que jamais Aubertin n'auroit trouvé toutes ces solutions par lesquelles il tasche d'eluder les passages des Peres , s'il avoit esté simple Calviniste. Il n'y a qu'un engagement de passion & d'interest , & un long raffinement d'un esprit agité , & qui se tourne en tous sens pour se deffaire des raisons & des autoritez qui le
 present ,

pressent , qui soit capable de produire ces subtilitez si recherchées.

CHAPITRE. III.

Qu'il est impossible que les fidelles aient entendu en un sens metaphorique ces expressions des Peres , qui marquent une presence réelle.

POUR détruire la pretention de l'auteur de la réponse , que les fidelles n'avoient autrefois qu'une creance confuse du mystere de l'Eucharistie , il suffit de montrer, comme on a fait , qu'il falloit par necessité qu'ils crussent distinctement ou la presence réelle, ou l'absence réelle, & qu'il est impossible qu'ils soient demeurez dans cette suspension d'esprit de ne former aucun jugement , si ce qu'ils appelloient tous corps de JESUS-CHRIST, estoit , ou n'estoit pas reellement le vray corps de JESUS-CHRIST.

Ce que nous avons ajoûté , que de cela seul que les Ministres avoient , qu'ils n'avoient pas une idée distin-

ête de l'absence réelle, il s'enfuit qu'ils en avoient une distincte de la présence réelle, est une preuve surabondante, & qui n'est pas absolument nécessaire pour le sujet de ce traité. Mais comme elle est avantageuse pour l'établissement de la vérité, je croy qu'il ne fera pas inutile d'y en joindre une autre de même nature, en faisant voir encore plus particulièrement, qu'il n'estoit pas possible aux fidèles de prendre en un sens métaphorique les expressions ordinaires avec lesquelles les pasteurs les instruisoient du mystere de l'Eucharistie; & que les Ministres ne le peuvent supposer, sans supposer en même temps qu'il s'est fait durant plus de mille ans dans l'Eglise un prodige continu, qui est que les pasteurs y ont parlé durant tout ce temps d'une manière toute contraire à leurs pensées, & que les peuples les ont entendus d'une manière toute contraire à leurs paroles: enforte qu'il faudroit dire qu'il y avoit dans les Pasteurs un aveuglement surnaturel, pour ne pas s'appercevoir des occasions d'erreur

qu'ils donnoient au peuple par l'extravagance de leurs metaphores , & dans les fidelles une lumiere furnaturelle pour n'estre pas abusez par des expressions si trompeuses , & si contraires au sens commun.

Cette preuve se doit tirer des regles de l'intelligence du langage humain , & des moyens que les hommes ont pour distinguer les expressions figurées des expressions simples & naturelles.

Et sans doute qu'il seroit necessaire de la traiter avec plus d'étendue , si l'on avoit dessein de la mettre à couvert de toute sorte de chicanerie. Mais parceque ce n'est pas le lieu de le faire icy , où elle n'est pas absolument necessaire , & que ce seroit une trop longue digression , je me contenteray de la proposer en abrégé , & d'une maniere capable d'aider & de satisfaire les personnes de bonne foy qui cherchent sincerement la verité , quoyqu'elle ne soit pas peutestre suffisante pour convaincre les personnes opiniastrés & prevenues.

Il est certain que tout le different

que les Catholiques ont avec les Sacramentaires, se réduit à ce point, s'il faut prendre les expressions ordinaires de l'Écriture & des Peres dans le sens qui s'offre d'abord à l'esprit, c'est-à-dire dans le sens simple & naturel; ou s'il les faut prendre dans un sens éloigné & métaphorique.

Les Catholiques prétendent le premier, & les Sacramentaires le second. Les Catholiques disent que quand les Peres nous assurent que le pain par la consécration est changé, & est fait le corps de JESUS-CHRIST, ils entendent qu'il est réellement & véritablement changé au corps même de JESUS-CHRIST. Les Sacramentaires disent au contraire, que les Peres n'ont voulu signifier autre chose, sinon que le pain est changé figurativement, & non pas réellement.

C'est en quoy consiste cette importante dispute, dont la décision dépend uniquement des moyens & des règles que les hommes ont pour distinguer les expressions simples des expressions métaphoriques. Ces règles & ces moyens sont assez difficiles à recon-

noître, & à fixer. Mais il faut néanmoins demeurer d'accord qu'il y en a. Autrement on ne ruineroit pas seulement la foy d'un mystere particulier, mais on ruineroit generalement la foy de tous les mysteres; puisqu'il n'y en a aucun dont on ne puisse détruire toutes les preuves, en donnant un sens metaphorique aux expressions de l'Ecriture & des Peres qui les contiennent.

S'il est dit par exemple dans l'Ecriture, que JESUS-CHRIST, est Dieu, les Ariens & les Sociniens répondront qu'il est Dieu metaphoriquement; qu'il est Dieu par grace, & non par nature; qu'il est Dieu, mais soumis à un autre Dieu, plus grand que luy. S'il est parlé du S. Esprit comme d'une personne, ils diront que c'est une prosopopée.

S'il est dit que JESUS-CHRIST est nay d'une Vierge, on dira que cela est vray metaphoriquement; parcequ'il a passé par Marie comme par un canal tres-pur, ainsi que quelques Eutychiens l'ont enseigné.

S'il est dit qu'il a souffert, & qu'il est mort, on dira avec les Manichéens

& les Mahometans; qu'il a souffert & qu'il est mort en apparence & metaphoriquement, parcequ'il a paru exterieurement souffrir.

S'il est dit qu'il a racheté les hommes par son sang, on dira avec les Sociniens, que cela ne signifie pas que le sang de JESUS-CHRIST ait esté offert comme le prix de leur redemption; mais que cette expression ne marque autre chose, sinon que JESUS-CHRIST estant mort pour confirmer la verité qu'il a annoncée aux hōmes, l'on doit attribuer à sa mort la delivrance des hommes que Dieu reçoit en sa grace, lorsqu'ils se rendent aux veritez que JESUS-CHRIST leur a apprises, & qu'ils suivent les regles qu'il leur a données.

Enfin toute la religion, & toutes les preuves que l'on tire de l'Ecriture & des Peres pour l'établir, sont appuyées sur ce principe, Que les hommes peuvent distinguer les expressions simples, des expressions figurées; & si on leur avoit osté ce moyen, toute voye de discerner la verité de l'erreur leur seroit ostée.

Il n'y a donc qu'à considerer quelles

font ces regles , & par quelles voyes nous faisons ce discernement si important : & pourveu qu'on y agisse de bonne foy , je croy qu'il n'est pas possible qu'on ne demeure convaincu que les fidelles ne pouvoient en aucune sorte prendre les expressions ordinaires des Peres touchant l'Eucharistie en un sens metaphorique, & qu'ils ont deu par necessité les prendre dans le sens naturel que les paroles leur offroient. Voicy quelques-unes de ces regles.

I. Quand une mesme chose se peut aussy facilement exprimer naturellement que metaphoriquement , les expressions naturelles & simples sont pour l'ordinaire infiniment plus frequentes, que celles qui sont metaphoriques : d'où il arrive que les expressions simples formant l'idée distincte de la verité , servent à y reduire les metaphoriques. Je dis quand elle se peut aussy facilement exprimer. Car il y a des choses qui sont tellement au dessus de l'esprit humain , qu'on ne les peut guere faire entendre qu'en se servant de metaphores prises de

choses plus basses & plus proportionnées à l'intelligence humaine.

La raison de cela est, que les hommes se portent ordinairement, quand rien ne les en empesche à ce qui est plus conforme à la verité & à la nature. Or les expressions metaphoriques sont en quelque sorte contraires à la nature; parcequ'elles sont fausses estant prises à la rigueur: & ainſy elles ne peuvent estre si ordinaires; & si elles l'estoient, elles deviendroient trompeuses & inintelligibles.

Il n'y a par exemple aucune difficulté à entendre ce que dit S. Gaudente * en parlant de l'eau du baptesme que les Apostres donnerent à ceux qu'ils convertirent par leurs premieres predications: *Le Seigneur JESUS, dit-il, convertit en vin cette eau par une puissance invisible, en sorte que ceux*

* Ce que dit S. Gaudente en cet endroit n'est pas proprement une metaphore, mais une explicatió

allegorique du Miracle de Cana; voicy le passage entier. *Ergo postquam beatissimi Apostolorum fidelium Ministrorum sancti officio repleverunt hydrias credentium populorum aqua venerandi baptismatis, & Dominus Iesus invisibili virtute, hanc aquam convertit in vinum, ita ut baptisati ab illius confestim divinum spiritus in se operantis saporem repentinâ linguarum gratiâ restarentur.* Par où il est clair que quand il dit que Dieu convertit l'eau en vin dans le baptesme conféré par les Apostres, cela veut dire qu'il accomplit ce qui avoit esté figuré par la conversion de l'eau en vin qu'il fit aux nopces de Cana en Galilée.

qui estoient baptisez faisoient connoistre par le don des langues qu'ils recevoient tout d'un coup, le goust du Saint Esprit qu'ils avoient receu. Car cette metaphore est si rare dans cette application; & il est si commun au contraire qu'on parle du baptesme donné par les Apostres sans en user, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse facilement par l'idée claire & distincte qu'il a formée sur les expressions ordinaires, que cette expression extraordinaire de S. Gaudence est figurée & metaphorique.

Mais si on avoit ordinairement parlé du baptesme que les Apostres donnoient, en ces termes dont S. Gaudence se sert, & si les Peres nous avoient toujours dit que JESUS-CHRIST y avoit changé l'eau en vin par sa puissance invisible, il n'y a personne qui ne dût prendre alors cette expression pour une expression simple, & qui ne dût croire que JESUS-CHRIST changea effectivement l'eau en vin dans le baptesme des premiers chrestiens, aussy-bien qu'aux noces de Cana en Galilée.

De mesme s'il n'y avoit qu'un ou deux passages de l'antiquité où l'on vift ces expressions : Que ce qu'on reçoit dans l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST : que le pain est fait le corps de JESUS-CHRIST : qu'il est changé, converti, transelementé au corps de JESUS-CHRIST ; & qu'en tous les autres lieux où il est parlé de l'Eucharistie, il fut dit clairement, que le pain n'est point changé reellement au corps de JESUS-CHRIST : qu'il n'est point fait le corps de JESUS-CHRIST : qu'il en devient seulement l'image & le signe, la multitude de ces expressions simples formant une idée distincte de l'absence réelle, pourroit servir à expliquer ces autres passages rares, & rendroit ces metaphores intelligibles.

Mais c'est justement tout le contraire. Ces passages tels qu'ils soient par lesquels les Calvinistes pretendent éclaircir & determiner ceux qui marquent une presence réelle, sont rares, cachez, obscurs, inconnus, & nullement populaires ; & ceux qui portent à la creance de la presence

reelle sont frequens , ordinaires, & ils ont toujours esté dans la bouche des pasteurs & des fidelles: Il n'estoit donc pas possible qu'ils les prissent pour metaphoriques?

II. La metaphore enfermant quelque sorte de fausseté, il est contre la nature d'y continuer long-temps, & les rhetoriciens remarquent mesme que quand on le fait, ce n'est plus un ornement, mais un defaut qu'ils appellent enigme; parcequ'il rend le discours obscur & difficile à entendre.

Qu'on examine par cette regle les expressions des Peres qui marquent d'elles-mesmes une presence reelle, & l'on verra qu'il n'estoit pas possible aux fidelles de les prendre pour des metaphores. Car après s'en estre servis, ils n'en sortent point; ils y persistent jusques au bout; ils encherissent souvent par les secondes sur les premieres. Enfin il faudroit que pour parler de ce mystere, comme ils ont fait, ils eussent eu un dessein formel de tromper ceux à qui ils parloient. Je n'en rapporteray qu'un exemple parmy la foule de ceux qui se presentent,

dont ceux qui sont instruits dans ces matieres, sçavent assez que l'on peut faire un juste volume. Il est tiré de l'Homelie 24. de S. Chrysofome sur la 1. aux Corinthiens, & je laisse à toutes les personnes de bon sens à juger s'il y eut jamais rien, je ne dis pas de plus enigmatique, mais de plus insensé, que le discours de ce Saint, en prenant ces expressions pour des metaphores comme les Ministres les prennent : *Ces paroles de l'Apostre,* dit-il, LE CALICE DE BENEDICTION QUE NOUS BENISSONS, N'EST-IL PAS LA COMMUNION DU CORPS DE JESUS-CHRIST, *ne doivent pas imprimer moins de terreur que de foy dans les esprits. Car elles nous enseignent que ce qui est dans le calice est le mesme sang qui a coulé du costé du Sauveur percé sur la croix.* Le voila entré dans la metaphore selon les Ministres, & dans une étrange metaphore. Car sans doute pour marquer simplement que du vin est la figure du sang de JESUS-CHRIST, il seroit assez surprenant de dire, que ce qui est dans le calice est le mesme sang qui a coulé du costé du

Sauveur. Mais voyons de quelle sorte il y continue. JESUS-CHRIST, dit ce Saint un peu après, ne s'est pas contenté de livrer son corps pour nous à la mort; mais parceque la premiere chair qui avoit esté formée de la terre, avoit esté privée de la vie, & assujettie à la mort par le peché; il a formé, pour le dire ainsy, un autre substance & comme un levain, sçavoir sa chair, qui quoyque d'une mesme nature que la nostre, estoit neanmoins exempte de peché, & pleine de vie: il l'a donnée à tous, afin que tous en fussent nourris, & que se dépoüillant de cette ancienne chair, ils pussent estre renouvellez par cette chair nouvelle. Il faut remarquer que l'Apostre parlant des Juifs ne dit pas qu'ils sont participans de Dieu, mais seulement qu'ils sont participans de l'autel; parceque, ce qui s'offroit autrefois sur l'ancien autel, devoit estre consumé par le feu. Il n'en est pas de mesme du corps de JESUS-CHRIST. Et en quoy consiste cette difference? En ce qu'il se fait une communication de ce mesme corps à tous les fidelles, & qu'ainsi nous ne sommes pas participans de l'autel, mais du

corps mesme de JESUS-CHRIST.
La metaphore commence à estre un peu longue, & jem'assure qu'il n'y a point de Calviniste qui n'en soit importuné. Mais S. Chrysofome n'a pas envie d'en sortir si tost. Il établit sur cette verité l'instruction importante qu'il donne aux fidelles de ne s'approcher de ce terrible & redoutable sacrifice, comme il l'appelle, qu'avec un esprit de paix, & une ardente charité; afin d'estre dignes d'aller au devant de JESUS-CHRIST dans les airs, quand il descendra du ciel à la fin des siecles. Puis reprenant sa pretendue metaphore; *S'il est vray*, dit-il, *qu'il n'y a personne assez temeraire pour recevoir avec incivilité & indifference un Roy qui le viendroit visiter; mais que dis-je, recevoir un Roy, qui veuille toucher ses habits avec trop de familiarité, & avec trop peu de respect, quand mesme il seroit dans un desert, & qu'il n'auroit personne à sa suite; si dis-je, personne n'est assez hardi pour toucher seulement l'habit d'un homme, comment serons-nous assez temeraires, pour recevoir en nous avec deshonneur*

& avec injure le corps de Dieu mesure , qui est infiniment élevé au dessus de tous les Roys ; ce corps qui est si pur , & en qui il ne peut y avoir la moindre tache ; qui a esté uni , & qui habite avec la divinité ; par lequel nous recevons l'estre & la vie , & par lesquelles portes d'enfer ont esté brisées , & les voutes des cieux ouvertes ?

En verité c'est trop de metaphores , & les Calvinistes auroient beaucoup de raison de dire à S. Chrysostome , s'il avoit esté dans leur opinion , que sa comparaison n'est pas bien juste. Car encore qu'on touche avec moins de respect les habits d'un Roy que sa personne , on les respecte neanmoins autant , & souvent davantage que son image. Mais nonobstant ces belles raisons , il ne laisse pas de continuer. *Ne soyons donc pas , je vous prie , dit-il , homicides de nous-mesmes ; mais approchons-nous de ce divin corps avec beaucoup de crainte , & avec une extrême pureté ; & en le considerant lorsqu'on vous le presente , dites en vous mesmes : C'est ce corps qui*

fait que je ne suis plus de la terre; que je ne suis plus captif; que je suis libre. C'est ce corps qui me fait esperer que j'entreray un jour dans le ciel, & que je jôuiray de tous les biens qui s'y rencontrent: que j'obtiendray la vie eternelle; que je seray elevé à l'état des anges, & que je seray receu en la compagnie de JESUS-CHRIST. La mort n'a pu détruire ce corps par les clous dont il a esté percé, ny par les coups dont il a esté meurtri. Le soleil voyant ce corps attaché à une croix, en a detourné ses rayons. Vit-on jamais une metaphore si longue? Mais que les Calvinistes ne s'ennuyent pas; il y persiste encore, & il ajoute: Ce corps en souffrant la mort a fait déchirer le voile du Temple, fendre les pierres, & trembler la terre. Voila ce mesme corps qui a esté ensanglanté, & qui ayant esté frappé d'une lance a versé deux fontaines salutaires à toute la terre, l'une de sang, & l'autre d'eau.... Et c'est ce corps que JESUS-CHRIST nous a donné & à tenir & à manger, par un excés prodigieux de son amour. Approchons-nous du corps de JESUS-CHRIST avec beaucoup de ferveur, &

avec une ardente charité, & n'attirons pas sur nous la severité de ses châtimens. Car il est sans doute que nous serons punis avec d'autant plus de rigueur que nous aurons reçu plus de bien faits. Autrefois les Mages ont témoigné de la reverence pour ce divin corps, lors mesme qu'il estoit couché sur une creche & dans une étable. Ces hommes infidelles & barbares ayant quité leur maison & leur país, firent un grand voyage pour l'aller trouver, & estant arrivez où il estoit, ils l'adorerent avec une crainte respectueuse, & une profonde reverence. Imitons au moins ces barbares, nous qui sommes citoyens du ciel. Ils trouverent JESUS-CHRIST dans une cabane, & dans une étable; & sans y voir rien de pareil à ce que vous voyez maintenant, ils s'en approcherent avec beaucoup de respect & d'humilité. Quant à vous ce n'est plus sur une creche que vous le voyez; c'est sur un autel. Ce n'est plus entre les bras d'une femme; c'est entre les mains du Prestre, & sous les aisles du S. Esprit, qui couvre les oblations sacrées avec une multitude infinie d'esprits bien heureux qui l'en-

*v*ironnent. Y eut-il jamais d'enigme pareil à celui-là, si l'on explique ces paroles au sens des Calvinistes? Mais cependant nous ne sommes pas encore au bout de ces pretendues metaphores. En voicy une bien terrible dans les paroles suivantes. *Vous ne voyez pas seulement ce mesme corps que virent les Mages; mais vous en connoissez la vertu. Excitons-nous donc, soyons saisis de frayeur, & iémoignons encore plus de reverence pour le corps de JESUS-CHRIST, que les Mages n'en firent paroistre..... Si nous sortons de ce monde après la participation de ce sacrement, nous entrerons avec une grande confiance dans le sanctuaire du ciel, comme estant revêtus d'armes d'or qui nous rendent invulnerables à nos ennemis. Mais pourquoy parler des choses à venir, puisque mesme dez cette vie ce mystere fait que la terre nous devient un ciel? Ouvrez donc les portes du ciel, ou plustost du ciel des cieux, & vous verrez véritablement ce que je dis. Je vous montreray icy bas ce qu'il y a là haut de plus precieux, & de plus venerable. Car de mesme que dans les pa-*

Lais des Roys de la terre ce qu'il y a de plus magnifique n'est pas les murailles, ny les lambris tout couverts d'or; mais la personne & le corps du Roy assis sur son throsne: ainsy ce qu'il y a de plus precieux dans le ciel est le corps mesme du Roy du ciel; & c'est ce corps qu'il vous est permis de voir dans la terre. Je vous y montre, non pas des anges ny des archanges; non pas les cieux, ny les cieux des cieux; mais le Seigneur & le Roy mesme des cieux, & des Anges. Considerez que vous voyez dans la terre ce qu'il y a de plus excellent & de plus adorable dans le ciel, & que non seulement vous le voyez, mais que vous le touchez, vous le mangez, vous l'emportez en vostre maison.

Certainement un homme qui pour faire entendre simplement que le pain est le signe sacré du corps de JESUS-CHRIST, continueroit dans une metaphore de cette sorte, ne feroit pas le plus eloquent homme de son siecle, comme estoit S. Chrystome; mais le plus impertinent discoureur qui fut jamais.

Et ce n'est pas de S. Chrystome

seul qu'on seroit obligé de porter ce jugement, mais de tous les Peres en general; puisqu'ils parlent tous de la mesme sorte, quand ils parlent de l'Eucharistie.

III. Les metaphores ne se prouvent point, parceque ne subsistant pas pour elles mesmes dans le discours, & tenant la place des termes simples, elles sont fausses en leur sens propre, & ne sont vraies que dans un autre sens éloigné; ainsy on n'a garde de les prouver dans ce sens qu'elles présentent d'abord, parcequ'il est faux.

Or les Peres prouvent fort souvent les expressions qui renferment la presence réelle; & après nous avoir dit, par exemple, que le pain après la consecration est le corps de JESUS-CHRIST, ils s'efforcent de nous le faire croire par l'exemple des autres merveilles que Dieu a faites, de la creation du monde, des miracles de l'ancien & du nouveau Testament, du changement de l'eau en vin à Cana de Galilée; & principalement par les paroles mesmes de JESUS-CHRIST, qui nous en assurent.

IV. Les metaphores ne sont jamais un sujet de doute & d'étonnement quand on les entend , parce qu'on sçait qu'il ne les faut pas prendre selon la lettre. S'il est dit que Benjamin estoit un loup ravissant ; que JESUS-CHRIST estoit un Lion de la tribu de Juda ; que les vaches estoient des années ; que le sang des victimes estoit l'alliance ; quand on entend ces expressions dans leur sens veritable , on ne s'en étonne pas. On ne regarde pas cela comme une chose difficile à croire. On ne demande pas comment il se peut faire que Benjamin fust un loup ? que JESUS-CHRIST fust un Lion ? que des vaches soient des années ? que du sang des bestes soit une alliance ? Or il est ordinaire aux Peres de témoigner qu'il y a lieu de s'étonner que le pain soit le corps de JESUS-CHRIST. Ils forment ces questions, comment se peut-il faire que ce que je voy soit le corps de JESUS-CHRIST ? *Aliud video* , dit S. Ambroise , *quomodo tu mihi asseris quod corpus Christi accipiam* ? Ils taschent de fortifier les fidelles contre ces doutes , en leur di-

fant qu'il faut plus s'arrester à la parole de Dieu, qu'à ce que les sens leur rapportent.

V. On ne se sert pas de metaphores en toutes sortes de discours. Les metaphores extraordinaires ne conviennent point aux discours simples, historiques, dogmatiques. Ce sont des elancemens de l'ame qui ne naissent d'ordinaire que de la chaleur de l'esprit. Or les Peres se servent partout de paroles qui marquent la presence réelle, dans les explications les plus literales de l'Ecriture, & dans des homelies les plus familiares. Elles estoient ordinaires dans le langage le plus commun, & le plus eloigné des ornemens de l'eloquence. Qu'y a-t-il de plus simple & de moins figuré que les discours de S. Justin, & de S. Gregoire de Nyffe, que nous avons rapportez ? Cependant il faut que les Ministres pretendent qu'ils sont pleins de metaphores plus que poetiques ?

VI. Il est ridicule de se servir de metaphores devant des personnes qui selon toutes sortes d'apparence ne les pourroient entendre, & on est

obligé au moins en ces cas de les expliquer. Or les Peres se servent des expressions qui marquent la presence réelle dans des écrits adressez à des payens, comme S. Justin, & dans des discours faits devant de nouveaux baptifez qui n'avoient encore aucune teinture de ce mystere, comme S. Ambroise, S. Gregoire de Nyffe, S. Cyrille de Ierusalem, & S. Gaudence. Les payens qui ne sçavoient rien dans nostre religion, & les baptifez à qui l'on donnoit les premieres instructions de l'Eucharistie, ne pouvoient pas entendre ces expressions autrement que dans le sens naturel. Cependant les Peres ne les expliquent point, & jamais ils n'y continuent davantage. Ils ne vouloient donc pas qu'on les prist pour des metaphores.

VII. Il y a des metaphores plus dures les unes que les autres, & ce sont celles qui sont moins autorisées par l'usage, & par le langage ordinaire. Et plus elles sont dures & sans exemple, plus elles sont inintelligibles dans le sens metaphorique, & faciles à estre prises dans le sens literal & naturel.

Or si les expressions dont les Peres se sont servis en parlant de l'Eucharistie estoient metaphoriques , il faudroit dire que ce sont les plus dures metaphores dont les hommes se soient jamais servis; de sorte qu'il estoit impossible que les simples les entendissent dans ce sens.

Pour comprendre mieux la dureté de ces metaphores , il faut remarquer que lorsqu'il y a un rapport naturel, & une ressemblance naturelle entre deux termes , il n'est pas étrange que l'on substitue l'un pour l'autre. Par exemple , parce qu'un homme en colere est semblable à une beste , on dira assez naturellement que la colere change les hommes en bestes : parceque les ames séparées du corps, sont fort semblables aux anges , on dira fort bien que l'homme après sa mort deviendra un ange , ou sera changé en ange.

Mais lors qu'entre deux termes il n'y a qu'un rapport d'institution & d'établissement , on ne substitue point ainſy les termes les uns pour les autres dans le langage ordinaire.

On ne dit point , par exemple , que
du

du lierre soit changé en vin, parcequ'il devient signe de vin par l'établissement des hommes.

On ne dit point que l'Olivier est fait & changé en paix, parcequ'il est fait signe de paix en ceux qui le portent pour cet effet.

On ne dit point communément que l'agneau paschal, ny la manne, ayent esté changez & transelementez au corps de JESUS-CHRIST; parceque le rapport d'institution qu'ils ont avec le corps de JESUS-CHRIST, ne suffit point pour justifier la dureté de ces metaphores. Aubertin en cite un exemple de Bertram; mais en n'en citant qu'un, il fait voir que cette expression est bien extraordinaire, & que la nature n'y porte guere, outre qu'il est facile de montrer que Bertram a parlé d'une maniere si peu naturelle, qu'il n'est pas bon à servir d'exemple pour autoriser des expressions.

L'eau dont on lave les baptifez, le chresme dont on les confirme, sont la figure du S. Esprit, de la charité, & de la grace. Le S. Esprit, selon le langage des Peres, y imprime une vertu

secrète pour agir sur les ames, & pour y produire la justification & la grace : néanmoins ny la relation de signe à la chose signifiée, ny l'impression de cette vertu dans l'eau & dans le chresme, ne porte point les Peres à dire, que l'eau ou le chresme soient fait le S. Esprit : qu'avant la consecration c'est de l'eau & du chresme ; mais qu'après la consecration, c'est le S. Esprit : que l'eau & le chresme sont changez, transelementez, & convertis au S. Esprit ; au lieu que toutes ces expressions leur sont ordinaires sur le sujet de l'Eucharistie, & qu'elles composent le langage commun dont on s'est servi pour en parler.

VIII. Pour mieux faire voir combien il y a peu d'apparence ou que les Peres se soient portez à se servir de metaphores si dures & si obscures, ou que les peuples les aient pu entendre en un sens metaphorique, il est important de remarquer qu'il y a de deux sortes de langages : l'un que l'on peut appeller un langage de contrainte, & l'autre un langage naturel.

J'appelle langage naturel, celuy au-

quel on se porte par le seul desir de se faire entendre.

Et langage de contrainte , celuy que l'on choisit , non pas simplement pour s'exprimer , mais pour allier avec ses sentimens des expressions receües & autorisées par d'autres.

Par exemple, quand l'Ecriture & les Peres appellent JESUS-CHRIST du nom de Dieu , de Seigneur , de principe , de fin ; qu'ils luy attribuent la puissance & la majesté divine, la creation, & la conservation de toutes choses ; qu'ils luy donnent le nom de Verbe, de caractere de la substance de son Pere ; qu'ils luy deferent l'adoration , la remission des pechez , la beatification des hommes , ils ne l'ont fait que dans le seul dessein d'exprimer ce qu'il en faut croire.

Mais quand on voit les Sociniens se servir des mesmes termes pour marquer la créance qu'ils en ont, quoyqu'ils ne soient guere propres pour l'exprimer , on ne doit pas beaucoup s'en étonner ; puisque c'est par contrainte qu'ils s'en servent. Ils voyent ces termes autorisez dans l'E-

criture & dans les premiers Peres, & il leur est important de ne paroistre pas opposez à l'Écriture ny aux premiers Peres. Ainsy ils aiment mieux donner un sens violent aux mots, & parler un langage forcé, qu'ils corrompent & qu'ils expliquent ensuite à leur mode, que de faire reconnoistre par la difference de leur langage; la contrariété de leurs opinions avec les sentimens des premiers chrétiens, & les veritez de l'Écriture.

De mesme quand les Calvinistes se servent quelquefois pour exprimer leur creance touchant l'Eucharistie des mesmes termes dont les Peres se sont servis, & qu'ils accordent que le pain & le vin sont changez au corps & au sang de JESUS-CHRIST; qu'ils sont faits le corps & le sang de JESUS-CHRIST; qu'on mange veritablement le corps de JESUS-CHRIST, & plusieurs autres expressions qui marquent naturellement & simplement la creance des Catholiques, il n'y a pas lieu d'en estre surpris, ny mesme de les accuser sur cela de folie. Ils y sont contraints. On voit

le motif qui les y porte. Ils ne veulent pas paroître contraires à toute l'antiquité. Il leur est important qu'on croye que le langage des Peres se peut accorder avec leurs opinions; & c'est pourquoy ils en usent quelquefois. Ils font des chapitres qui portent pour titres, que le pain & le vin sont faits le corps & le sang de JESUS-CHRIST, & qu'ils sont changez & transferez au corps & au sang de JESUS-CHRIST. Ils employent les expressions les plus fortes, & les corrompent ensuite par des interpretations & des gloses violentes.

Tout cela n'est pas si étrange. Les métaphores dures & extraordinaires ne sont pas si surprenantes, quand on voit que c'est par force qu'on s'y porte. La nécessité les excuse, & les rend intelligibles.

Mais les Peres n'ont point eu cette sorte d'excuses ou de raisons. Ils n'ont eu aucune obligation, ny aucun engagement à se servir de ces expressions. Ils n'avoient point d'adversaires en teste dont ils craignissent les reproches. Ils n'avoient point cette

veüe d'allier les expressions anciennes avec leurs opinions presentes. Ils suivoient simplement la nature, & ils n'avoient point d'autre but, que de choisir les termes les plus propres pour exprimer leurs pensées, & pour former dans l'esprit de leurs lecteurs, l'idée veritable qu'ils devoient avoir de l'Eucharistie.

Et c'est en suivant ainsi la nature qu'ils nous ont dit que l'Eucharistie estoit le vray corps de JESUS-CHRIST, qu'il n'en falloit point douter, & que le pain & le vin après la consecration estoient changez en son corps & en son sang.

Qu'on juge maintenant s'il y a de l'apparence qu'ils se fussent servis de ces expressions, & de tant d'autres aussi fortes, & aussi precises, s'ils ne nous eussent voulu dire autre chose, sinon que le pain devenoit la figure sacrée du corps de JESUS-CHRIST, & qu'il changeoit de signification & d'usage? Y a-t-il quelque chose dans nostre raison, & dans la coutume du langage humain, qui nous puisse porter à des termes si éloignez de ce qu'on veut

faire entendre ? Et ne devoit-on pas condamner d'extravagance & de folie ceux qui pour exprimer des pensées si communes , & des sentimens si faciles à faire concevoir aux plus simples , choisiroient des manieres de parler si extraordinaires & si trompeuses ?

On prie l'auteur de la réponse de nous dire de bonne foy , & avec cette sincerité qu'il recommande aux autres en plusieurs lieux de son écrit , s'il croit qu'un Brasilien , ou un Chinois fust bien instruit dans la creance reformée par un homme qui se contenteroit de le catechiser en ces termes : *Nostre Seigneur dans la nuit où il fut livré à ses ennemis ayant pris du pain & rendu graces à Dieu son Pere , il le rompit & le donna à ses disciples , en leur disant: Prenez , mangez; cecy est mon corps. Ensuite il prit le calice , & rendant graces leur dit: Cecy est mon sang. Puis donc qu'en parlant du pain il a déclaré que c'est son corps , qui osera jamais revoquer en doute cette verité ? Et puis qu'en parlant du vin il a assuré si positivement que c'est son sang , qui jamais en pour-*

*ra douter, & osera dire qu'il n'est pas
 vray que ce soit son sang? JESUS-
 CHRIST estant autrefois en Cana de
 Galilée, il y changea de l'eau en vin
 par sa seule volonté; & nous estime-
 rons qu'il n'est pas assez digne pour nous
 faire croire sur sa parole qu'il ait
 changé du vin en son sang? Si ayant
 esté invité à des nopces humaines &
 terrestres, il fit ce miracle sans que
 personne s'y attendist, ne devons-nous
 pas reconnoistre encore plustost qu'il a
 donné aux enfans de l'époux celeste,
 son corps à manger, & son sang à boi-
 re; afin que nous le recevions comme
 estant indubitablement son corps &
 son sang. Car sous l'espece du pain il
 nous donne son corps, & sous l'espece
 du vin il nous donne son sang; afin
 qu'estant faits participans de ce corps
 & de ce sang nous devenions un mes-
 me corps, & un mesme sang avec luy.
 Car par ce moyen nous devenons pour
 le dire ainsy des portic-Christes dans nos
 corps, lor, que nous recevons dans no-
 stre bouche & dans nostre estomac son
 corps & son sang. C'est pourquoy je vous
 conjure, mes freres, de ne les plus consi-*

derer comme un pain commun, & un vin commun; puis qu'ils sont le corps & le sang de JESUS-CHRIST. Car encore que les sens vous rapportent que ce n'est que du pain & du vin, la foy vous doit confirmer dans la verité que je vous dis. Gardez-vous bien d'en juger par vostre goust; mais que la foy vous fasse croire avec une entiere certitude que vous avez esté rendus dignes de participer au corps & au sang de JESUS-CHRIST.

Qu'il nous dise sincerement quel jugement il feroit de ce catechiste, ou plustost quel jugement en feroit une compagnie de simples Calvinistes, qui estant tres bien instruits des articles de leur créance, ne feroiēt pas neanmoins assez habiles pour reconnoître que ces paroles sont celles de S. Cyrille de Jerusalem? Peut-on douter qu'ils ne prissent ce predicateur pour un Catholique tres zelé, qui voudroit instruire ces infidelles dans la foy de l'Eglise Romaine? Que si l'on les assureroit neanmoins que cet homme fust Calviniste, & qu'il n'a voulu dire autre chose par tout ce discours, sinon

que le pain & le vin estoient les figures sacrées du corps & du sang de JESUS-CHRIST, & qu'en les prenant on s'unissoit par la foy à JESUS-CHRIST qui est dans le ciel; en verité il faudroit qu'ils fussent bien moderez, pour s'empescher de répondre, que ce predicateur est donc un mal habile homme de s'exprimer en sorte qu'il fait justement comprendre tout le contraire de ce qu'il pense, & jette les hommes dans l'erreur, au lieu de les instruire de la verité ?

Cependant ce predicateur que tous les simples Calvinistes prendroient sans doute ou pour un Catholique tres zelé, ou pour le plus impertinent des hommes, est, comme nous avons dit, S. Cyrille Patriarche de Jerusalem: & ces expressions qu'ils jugeroient ou catholiques, ou extravagantes, sont les propres paroles de ce Saint, & non seulement de ce Saint, mais de tous les Peres. C'est le langage commun de toute l'antiquité. C'est la maniere dont on enseignoit aux plus simples ce qu'ils devoient croire de l'Eucharistie. On ne leur a

point parlé d'une autre sorte, & ils ne parloient point eux-mêmes d'une autre maniere quand ils en parloient : de sorte qu'il faut conclure necessairement ou que tous les Peres & tous les fidelles de l'ancienne Eglise ont esté Catholiques dans leurs sentimens, ou qu'ils ont esté extravagans dans leurs expressions; & parce qu'on ne peut dire en aucune sorte qu'ils aient parlé d'une maniere extravagante, il faut conclure necessairement qu'ils n'ont point eu d'autre creance que celle des Catholiques.

IX. Carc'est encore une des regles dont les hommes se servent, sans mesme qu'ils y pensent, pour reconnoistre les expressions simples des metaphoriques, qu'on ne doit point prendre pour metaphores, celles qui nous obligeroient à conclure, que celui qui s'en sert a parlé d'une maniere deraisonnable, & contraire au bon sens.

Cette regle n'est pas entierement certaine, lors qu'il s'agit de quelques passages d'un auteur particulier; parce qu'il n'y a point d'auteur si

exact & si circonſpect, qui ne parle quelque fois d'une maniere moins exacte, & que l'on peut dire fauſſe & trompeuſe. Mais elle eſt entierement certaine & indubitable, quand il s'agit du langage de pluſieurs perſonnes, & meſme de toute l'Egliſe en divers ſiecles; & elle eſt tellement vraye, qu'on ne la pourroit nier ſans eblanſer toute la religion.

Car ſ'il eſtoit permis de ſuppoſer que toute l'Egliſe ſe puſt accorder à ſe ſervir d'un langage faux, trompeur, & contraire à la nature & à la raiſon, il eſt viſible qu'il ſeroit abſolument impoſſible de prouver rien par l'autorité de la tradition; puisqu'il n'y a rien qui ne ſe puſſe détourner à quelque ſens ridicule, & que ces ſens ridicules deviendroient probables par cette ſuppoſition.

Ainſy c'eſt un principe de religion; auſſy bien que de ſens commun, qu'un grand nombre d'écrivains ne s'accordent jamais à parler d'une meſme choſe d'une maniere contraire au bon ſens, & qui porte à des ſentimens éloignez de leur penſée. Et ce principe

n'est qu'une suite de ce que les hommes sont raisonnables , n'estant pas humainement possible que plusieurs hommes raisonnables parlent ordinairement & frequemment d'une maniere deraisonnable.

Mais parce que la raison des hommes est bornée , & qu'elle est sujette à s'ebloir, & à souffrir des obscurcissements passagers , on doit établir un autre principe , qui est une suite naturelle de l'infirmité humaine ; sçavoir qu'il echape aux auteurs les plus exacts quelques expressions moins exactes , & qui pouvant d'elles-mesmes porter à l'erreur , ont besoin d'estre redressées par la foule des expressions plus exactes , ou du mesme auteur , ou des autres.

Le premier de ces principes sert à prouver invinciblement toutes les veritez de la religion chrestienne , & principalement le mystere de l'Eucharistie , n'y ayant rien de moins raisonnable que les expressions ordinaires des Peres sur ce mystere , si on ne les explique dans le sens des Catholiques. Et le second sert à répondre à

quelques lieux difficiles qui se trouvent dans les Peres sur le sujet de l'Eucharistie , & sur les autres articles de la foy.

Sans le premier , on ne peut prouver nulle verité comme nous l'avons montré.

Et sans le second , on ne peut defendre nulle verité , n'y en ayant aucune que l'on ne puisse combattre par quelques paroles obscures des anciens Peres.

Je sçay bien qu'une des principales choses que le Ministre Aubertin a tâché de faire dans son livre, est de montrer qu'il n'est point ridicule de donner aux passages des anciens Peres qui semblent marquer une presence réelle , le sens metaphorique que les Calvinistes y donnent; & que dans ce dessein il a ramassé avec un tres grand soin toutes les expressions metaphoriques des anciens Peres qu'ils a cru semblables à celles qu'il a dessein d'expliquer ; afin de montrer en les comparant avec des paroles semblables , & qui sont certainement metaphoriques , qu'il n'y a pas d'inconve-

nient de les prendre aussy dans un sens metaphorique. S'il s'agit, par exemple, de quelque passage d'un Pere, où il soit dit que le pain est changé au corps de JESUS-CHRIST, il en proposera plusieurs autres où il est dit, Que les hommes sont changez en bestes par l'avarice : que la grace du baptesme nous change en une nature divine; que les hommes seront changez en anges par la mort : que dans le baptesme que les Apostres donnerent aux premiers chrestiens, JESUS-CHRIST changea l'eau en vin; & il croit par la comparaison de ces expressions avoir rendu inutiles celles dont les Catholiques se servent, & avoir pleinement montré qu'elles se peuvent aussy bien expliquer en un sens metaphorique, que celles avec lesquelles il les compare.

Mais outre que dans tous ces exemples il n'en propose aucun, où il soit dit qu'un signe d'institution & d'établissement est changé en la chose signifiée pour marquer simplement qu'il en est rendu signe; ce qui est proprement l'espèce dont il s'agit; puis-

qu'ils veulent faire croire que quand les Pères disent si souvent que le pain est changé au corps de JESUS-CHRIST, cela veut dire qu'il devient signe sacré du corps de JESUS-CHRIST; il ne faut de plus qu'un peu de sens commun, pour reconnoître l'étrange disproportion de toutes ces expressions qu'il compare.

Car les expressions des Pères sur l'Eucharistie sont telles, qu'elles ne peuvent être prises dans un sens métaphorique selon toutes les règles par lesquelles les hommes distinguent les métaphores des termes simples, comme nous l'avons fait voir: au lieu que les exemples qu'Aubertin propose, ne contiennent que des expressions qui devoient être prises pour métaphoriques selon toutes ces mêmes règles. Car ce sont des métaphores rares, & qui estoient facilement réduites au sens naturel par l'idée distincte que tous les hommes avoient formée de la vérité sur les expressions simples qui estoient infiniment plus fréquentes.

Ce sont des métaphores non continuées.

- Des metaphores expliquées.
 - Des metaphores non prouvées.
 - Des metaphores intelligibles à tous ceux à qui on en parloit.
 - Des metaphores auxquelles ils estoient portez par l'usage commun du langage humain.
 - Et enfin des metaphores qui n'ont rien d'extraordinaire, de déraisonnable, & de surprenant.
- Il seroit aisé de le faire voir en détail, en examinant toutes ces expressions sur les règles que nous avons apportées pour le discernement des metaphores. Mais parceque cet examen est facile d'une part, & que de l'autre il nous engageroit à trop de discours, il suffit de remarquer icy une preuve convaincante, & qui ne peut estre desavouée de personne; de l'enorme différence qui est entre ces expressions que ce Ministre nous represente comme semblables. C'est que les expressions dont les Catholiques se servent pour la presence réelle ont tellement l'apparence d'expressions simples & naturelles, qu'elles ont esté prises ainſy par toute l'Eglise selon les

Ministres mesmes depuis cinq cens ans. Au lieu que celles qu'ils proposent comme pareilles à celles-là, n'ont jamais esté expliquées par qui que ce soit autrement que dans un sens metaphorique, n'y ayant personne, par exemple, qui se soit imaginé que les hommes sont reellement convertis en bestes par l'avarice, quoyque saint Chryfologue l'ait dit; ny que le baptesme change veritablement les hommes en Dieu, quoyqu'un autre Pere ait parlé de cette sorte; ny que les eaux dont les premiers Chrestiens furent baptifez ayent esté converties en vin, comme il est dit dans le passage de S. Gaudence. De sorte qu'il faut qu'ils disent que les unes ont trompé toute la terre, & que les autres n'ont jamais trompé personne; ce qui est la marque la plus sensible de la plus grande difference qu'on se puisse imaginer.



CHAPITRE IV.

*Examen des autres conjectures de
l'Auteur de la Réponse.*

LA refutation que nous avons faite de la principale des considerations de l'auteur de la réponse, nous donnera moyen de traiter les autres avec plus de breveté, estant visible qu'elles ne peuvent subsister, s'il est vray, comme nous l'avons prouvé, qu'il est impossible de s'imaginer que les fidelles de l'ancienne Eglise n'eussent pas une creance tres distincte de la presence réelle, ou de l'absence réelle. Il propose la premiere en ces termes.

Il ne s'agit pas, dit-il, de la cassation d'une verité qu'on ait cessé de croire, mais de l'introduction d'une erreur qu'on ne croyoit pas auparavant; non de l'extinction de la foy, mais d'une augmentation vicieuse qui a esté faite à la foy. La verité qu'on croit est que l'Eucharistie est un sacrement, c'est-à-dire un signe sacré du corps mort, & du

sang épanché de JESUS-CHRIST. Cette vérité a toujours été crüe & l'est encore aujourd'huy d'ã l'Eglise Romaine; mais l'erreur nouvelle est que ce signe du corps de JESUS-CHRIST est le corps mesme de JESUS-CHRIST substanciuellement. L'Auteur pretend conclure de là, que la créance de la présence réelle s'est introduite par voye d'addition; & qu'ainsy elle s'est pu introduire insensiblement.

Mais tout ce discours se détruit de foy-mesme; puisque comme nous l'avons fait voir, les fidelles avoient nécessairement une créance distincte de la présence réelle ou de l'absence réelle. S'ils ont toujours cru la présence réelle, il ne s'est introduit rien de nouveau; puisque l'on a toujours cru ce que l'on croit à present. Et si l'on avoit cru l'absence réelle, la créance contraire n'auroit pu s'introduire que par la cassation d'une vérité qu'on croyoit. Il eust fallu bannir formellement cette créance distincte de l'absence de JESUS-CHRIST, pour y substituer celle de la présence réelle. Il eust fallu cesser de croire ce que l'on croyoit, & commencer à croire ce qu'on ne

croioit pas. On croioit que JESUS-CHRIST estoit absent de la terre, & l'on eust commencé de croire qu'il n'estoit pas absent de la terre. On croioit qu'il n'estoit que dans le ciel, & il eust fallu croire qu'il estoit faux qu'il ne fust que dans le ciel. On croioit que ce qu'on receuoit dans la communion n'estoit pas le corps mesme de JESUS-CHRIST, & l'on eust commencé à croire que c'estoit le corps mesme de JESUS-CHRIST. Ainsy pour me servir des termes mesmes de cet auteur, il eust fallu pour recevoir cette nouvelle creance *condamner ses premieres pensées, & ses premieres actions; ce qui est en quelque façon renoncer à soy-mesme*; & il eust fallu joindre à ce renoncement à soy-mesme, la condamnation de toute la terre, que l'on eust accusé necessairement d'impieté; parcequ'elle ne reconnoissoit pas, & n'adoroit pas JESUS-CHRIST où il est. Et c'est ce que l'auteur avoie ne se pouvoit faire qu'avec eclat, avec violence, & avec des convulsions qui ne peuvent estre insensibles.

Mais il est important de remarquer ce que cet auteur patoist n'avoir pas

assez compris, qu'il y a une extrême différence entre explication de la foy, & confirmation de la foy. J'appelle explication de la foy, quand on la fait passer d'une idée confuse à une idée nette & développée. Et dans ces sortes d'éclaircissements quoyque ce soit dans le fond la même chose, néanmoins les idées par lesquelles on la connoist sont différentes, l'une estant confuse & obscure, l'autre claire & demeslée.

J'appelle confirmation de la foy, quand sans y ajouter aucun éclaircissement, on confirme seulement plus positivement ce que l'on a toujours cru.

Il est faux que l'on ait rien ajouté dans l'Eglise Romaine à la foy de l'Eucharistie quant à la substance par maniere d'explication. On a toujours cru que JESUS-CHRIST y estoit present, & que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST, & ces mots forment la même idée dans nostre esprit que ceux dont on se sert à present. Estre present, estre present reellement, estre present substantielle-

ment , sont absolument la mesme chose ; parce qu'une presence metaphorique n'est pas une presence , mais plustost une absence veritable. Et ainisy elle n'est nullement comprise dans l'idée simple que ce mot imprime dans l'esprit : de sorte que quand on ne doit concevoir qu'une presence metaphorique , il faut bannir l'idée simple de presence , pour y substituer celle de signe ou d'operation, ou quelque autre qui enferme plustost l'idée d'absence , que celle de presence.

La seule différence qu'il y a donc entre ces expressions de l'ancienne Eglise , l'Eucharistie est le corps de JESUS-CHRIST , & celle de l'Eglise Romaine , l'Eucharistie est reellement & substantiellement le corps de JESUS-CHRIST , n'est pas que les unes soient plus expliquées que les autres ; mais c'est simplement que les dernieres sont plus affirmées que les premieres. Car quand on dit que le corps de JESUS-CHRIST est reellement & substantiellement dans l'Eucharistie , on y ajoute une reflexion de l'esprit qui affirme plus forte-

ment la verité de ce que l'on dit. Et c'est comme si l'on disoit : Il est vray que JESUS-CHRIST est dans l'Eucharistie. Car comme ces mots, *il est vray*, ne changent rien dans l'idée de la proposition à laquelle on les joint ; mais marquent seulement que l'esprit en envisage plus expressément la verité : de mesme ceux de presence réelle, de presence substantielle, ne font qu'affirmer davantage ce qui est & qui a toujours esté enfermé dans l'idée simple & naturelle de presence.

Ainsy toutes ces additions, & ces explications pretendues que l'Auteur suppose que l'on a faites à la foy, sont des chimeres sans fondement, qu'il avance sans preuve & sans raison, & que nous avons détruites par des raisons & des preuves tres certaines. Voyons s'il sera plus heureux dans sa seconde consideration :

Il faut remarquer, dit-il, qu'avant qu'une erreur ait fait du bruit dans le monde, il n'y a personne qui songe encore formellement à la rejeter. Et la raison en est que les erreurs possibles estant infinies, s'il falloit que nostre pen-
sée

lée les rejettast actuellement avant mesme qu'elles eussent paru, l'esprit de l'homme seroit assurément absorbé. Et de là vient que quand une erreur commence à naistre & à se pousser, elle trouve les hommes qui dorment à son egard; de sorte qu'il n'est pas malaisé ou qu'elle entre dans l'Eglise sans qu'on la voye, ou que si on la voit on la laisse passer sans dire mot. Ainsy s'est introduite l'erreur de la transsubstantiation, & de la presence locale doucement, & peu à peu parce qu'on n'en connoissoit ny le fond ny la force. Personne ne la craignoit, parceque personne n'en avoit encore senti les funestes effets.

Tout ce lieu commun n'a rien de solide, quand il s'agit d'une opinion formellement opposée à une creance distincte & positive, repandue dans toute l'Eglise, & non seulement dans tous les Pasteurs, mais dans les plus simples de tous les fidelles. Car on peut dire qu'à l'egard de ces erreurs les hommes ne dorment point, & ne peuvent dormir; parce que l'opinion distincte qu'ils ont de la verité les tient dans une vigilance continuelle

contre les erreurs qui y sont formellement opposées. Or nous avons fait voir qu'il faut que les fidèles aient eu une créance distincte de la présence, ou de l'absence réelle; & par conséquent ils ont été toujours dans un état de vigilance contre l'une ou l'autre de ces deux opinions.

Il a paru dans l'onzième siècle que la créance distincte où toute l'Eglise estoit de la présence réelle, comme Aubertin même est forcé de l'avouer, ne l'a point tenue endormie contre l'introduction de l'absence réelle que Berenger vouloit faire. On a vu incontinent que tous les Pasteurs se sont alarmez, & qu'ils ont condamné cette erreur naissante par divers Conciles. La créance positive & distincte de l'absence réelle n'auroit pas produit un moindre éclaircissement contre ceux qui auroient voulu introduire une présence réelle, si l'Eglise ne l'eust pas toujours crue. Et elle auroit au contraire causé un plus grand soulèvement, l'esprit humain se revoltant bien plus puissamment contre la créance des Catholiques qu

le combat que contre celles des Sacramentaires qui le flatte.

Il ne s'est encore trouvé personne qui ait osé avancer cette opinion ridicule, que toutes les croix que l'on fait presentement comme des images de celle de JESUS-CHRIST, & à qui l'on donne simplement le nom de croix, soient reellement & substantiellement changées en la vraie croix de JESUS-CHRIST. On chante tous les ans dans les Eglises le Vendredy saint : *Ecce lignum crucis*, Voilà le bois de la croix, quoy que ce soit souvent une croix d'argent, ou d'autre matiere, qui est entre les mains du Prestre; & neanmoins cette expression n'a jamais persuadé à personne que ces croix auxquelles on applique ces paroles soient reellement la croix où JESUS-CHRIST a esté effectivement attaché.

L'auteur de la reponse croit-il que s'il prenoit fantaisie à quelqu'un d'avancer cette extravagance, & de soutenir que par la vertu de ces paroles, *Ecce lignum crucis*, ces croix d'argent ou d'autre matiere sont changées dans

la croix mesme de JESUS-CHRIST; croit-il, dis-je, que cette folie trouvat l'Eglise endormie, & qu'elle püst se repandre parmy les fidelles, sans que personne s'en apperceut? Et ne doit-il pas au contraire reconnoistre que l'idée tres distincte que tous les Catholiques ont que ces croix que l'on fait, ne sont pas la vraye croix, mais qu'elles en sont seulement l'image, leur feroit tout d'un coup reconnoistre, rejeter, & detester cette erreur nouvelle qu'on voudroit semer;

Qu'il juge par cet exemple combien il estoit impossible, que si tous les fidelles de l'ancienne Eglise eussent regardé l'Eucharistie comme nous regardons les croix de nos eglises, c'est adire comme une image sacrée du corps de JESUS-CHRIST, & non comme le corps de JESUS-CHRIST, ils eussent receu sans contradiction, sans resistance, & sans bruit la nouvelle opinion de ceux, qui leur auroient voulu persuader que ce qu'ils avoient cru jusques alors n'estre que l'image du corps & du sang de JESUS-CHRIST, estoit dans la verité le corps

& le sang de JESUS-CHRIST.

En un mot l'Eglise n'est jamais endormie à l'égard de ceux qui choquent directement ses veritez capitales, dont les fidelles ont une creance distincte; & ce sommeil dont parle l'Auteur ne peut se concevoir tout au plus qu'au regard de certaines consequences de sa doctrine, qui ne sont connues que d'un petit nombre de theologiens habiles, & qui peuvent ainsi estre attaquées avec moins d'estat. Mais il est absolument impossible de toucher aux veritez populaires, sans soulever le peuple, & causer des scandales & des tumultes. L'Eucharistie ayant toujours esté de ce genre, & estant pour le dire ainsi le mystere le tous le plus populaire, puisque nul des fidelles n'a pu l'ignorer, c'est aussy celui dans lequel il est moins possible qu'il soit arrivé un changement insensible de creance.

Mais comme l'Auteur nous promet un grand eclaircissement dans sa troisieme conjecture, il est important de l'examiner.

CHAPITRE. V.

*Examen de ce que dit l'Auteur de la
Réponse sur le sujet de l'adoration.*

VNe troisième remarque, dit-il donnera du jour à ce que nous venons de dire. C'est que l'erreur dont il s'agit ayant deux parties; l'une éclatante & populaire; l'autre sourde & moins exposée à la connoissance publique; l'une ouvertement mauvaise & pernicieuse à la religion, l'autre qui semble assez innocente, & qui ne découvre pas formellement son venin, le changement a commencé par cette dernière, & a fini par la première. J'appelle partie éclatante & pernicieuse l'adoration de l'hostie, la pompe des processions, la feste qu'on célèbre à son honneur. Et j'appelle la partie sourde, le dogme de la transsubstantiation, ou de la présence locale. l'avoie que si on eust commencé par l'introduction du culte, le changement eust esté plus surprenant & plus sensible, mais on a fait marcher la doctrine devant sans toucher aux conséquences.

La pompe des ceremonies que l'Eglise pratique envers l'Eucharistie ne pouvant avoir rien de pernicieux & de mauvais qu'en ce qu'elles enferment l'adoration, ce n'est pas une innovation si l'adoration n'est pas nouvelle. Aussi l'auteur de la réponse joint-il l'adoration avec ces ceremonies, & il pretend generalement que la doctrine de la presence réelle s'est établie dans l'Eglise avant la pratique de l'adoration de l'Eucharistie.

C'est en quoy consiste cette remarque qu'il n'accompagne d'aucunes preuves, comme si nous estions obligez de l'en croire sur sa parole, principalement dans une chose si contraire au sens commun. Car l'adoration de l'Eucharistie est une suite si naturelle de la foy de la presence réelle, qu'il est incroyable de foy mesme qu'il se soit trouvé des personnes assez folles, pour pouvoir separer deux choses que la pieté & la raison unissent si étroitement. On ne peut croire que JESUS-CHRIST soit en quelque lieu, sans penser à luy. Et cette pensée produit necessairement dans

ceux qui ont quelque sentiment de religion un abaissement de l'ame qui s'humilie & s'aneantit en sa presence, ce qui est une veritable adoration.

Il faut donc pour ajuster son histoire fabuleuse, que l'Auteur suppose aussi que ceux qui avoient decouvert que JESUS-CHRIST estoit present dans l'Eucharistie, se faisoient une violence continuelle pour retenir les mouvemens de crainte & de respect que cette creance devoit produire, & qu'ils se forçoient à le regarder fierement, en se donnant bien de garde de l'honorer par quelque action d'humilité soit exterieure soit interieure.

En verité il faut estre bien preoccupé pour trouver de la vray-semblance dans une supposition si hors d'apparence ! Aussi les principaux d'entre les pretendus Reformez ont reconnu de bonne foy jusques icy que l'adoration ne se peut separer de la foy de la presence réelle.

JESUS-CHRIST est adorable, dit Calvin, en quelque lieu qu'il soit. Qu'y a-t-il donc de plus deraisnable

que de croire que IESUS-CHRIST est dans le pain , & de ne l'y pas adorer ? L'ay toujours raisonné de la sorte , dit-il en un autre endroit : *si IESUS-CHRIST est sous le pain , on l'y doit adorer.* Beze & plusieurs autres Ministres ont parlé de la mesme sorte.

Puis donc que ces deux actions sont inseparables de leur nature , & que l'une produit l'autre , quelle apparence y a-t-il dans ce que cet auteur dit, que la presence réelle s'est établie avant l'adoration de l'Eucharistie ? Il nous devoit donc dire le temps de cet établissement , & je ne voy pas bien où il le pourra placer pour favoriser son opinion , puis qu'Alger en parle de cette sorte *lib. 2. c. 3.* quelque temps après la naissance de l'heresie de Berenger.

Si l'on ne croyoit que la verité & l'utilité de ce sacrement est beaucoup plus grande qu'elle ne paroist aux sens , la devotion de tant de personnes qui y assistent , qui y servent , qui L'ADORENT seroit vaine & inutile.

Et à la fin de ce mesme chapitre :
N O U S A D O R O N S ce sacrement com-

me une chose divine ; nous luy par'ons , nous le prions comme vivant & animé , en luy disant : Agneau de Dieu, qui ostez les pechez du monde, ayez pitié de nous ; parceque sans nous arrester à ce que nous voyons , nous croyons que JESUS-CHRIST y est veritablement , quoyqu'il ne s'y voye pas.

Cet auteur qui estoit presque contemporain de Berenger estant mort en 1130. & ayant ainfty passé une partie de sa vie dans l'onzième siecle , ne parle point de cette coutume comme estant nouvelle dans l'Eglise. Et il est clair qu'il l'a supposee ancienne , puisqu'il s'en sert pour prouver la verité de la presence de JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie. Ce qu'il ne feroit pas raisonnablement , si c'eust esté une ceremonie nouvellement établie. Mais quelque temps avant Alger , & à la naissance mesme de l'heresie de Berenger , Durand Abbé de Toarn parle clairement de l'adoration dans la III. partie de son *Traité du Corps & du Sang de CHRIST. L'Escabeau de la divinité*, dit-il , *est la sainte humanité du Redempteur, à qui il faut rendre*

le culte d'une humble adoration, à cause de son unité inseparable avec la divinité, principalement lorsqu'elle supplée à la communion eternelle que nous aurons avec Dieu. Car c'est pour cela que ce sacrement a esté institué.

Par là nous remontons facilement jusques au temps où les Calvinistes placent ridiculement la naissance de la foy de la presence réelle; mais ils ne l'y trouveront pas séparée de l'adoration. Car quoyqu'il soit resté peu d'écrivains de ce siècle, il se trouve que ceux qui en restent, rendent un témoignage suffisant à l'adoration de l'Eucharistie.

Il est rapporté dans l'extrait Grec de la vie du bienheureux Luc anachorete, qu'ayant esté consulter l'Archevesque de Corinthe, pour sçavoir ce qu'il feroit afin de recevoir les venerables & divins mysteres, cet Archevesque luy répondit, que si par quelque nécessité inévitable on ne pouvoit avoir un Prestre dans leur montagne, il falloit mettre sur la table sacrée le vase où sont les mysteres présanctifiez, puis étendant un petit

linge; vous y mettez, dit-il, les particules sacrées, & faisant brûler de l'encens, vous chanterez des pseauxes qui conviennent à ce mystere, & qui le figurent, ou bien le cantique appellé *Trysagion* avec le *Symbole de la foy*; puis *L'ADORANT*, en flechissant trois fois les genoux, & joignant les mains, vous prendrez avec la bouche *LE SACRÉ CORPS DE JESUS-CHRIST NOSTRE DIEU*.

C'est l'avis que luy donne cet Archevesque qui estoit soumis à l'Eglise Romaine; & il ne faut pas s'imaginer qu'il luy prescrivist rien en cela, que ce qui se pratiquoit dans l'Eglise de son temps.

On lit de mesme dans la vie d'une sainte nommée *Theoctiste*, écrite par un Ambassadeur de l'Empereur *Leon* au x. siecle, que cette Sainte ayant vescu 35. ans dans un desert de l'isle de *Paros*, pria un homme qui venoit chasser dans cette isle, & qui l'avoit rencontrée, de luy apporter l'année suivante la sainte *Eucharistie*: ce qu'ayant fait, lorsqu'il eut trouvé cette Sainte, & qu'il eut

tiré de son sein la boëte où estoit la chair du Seigneur, la Sainte se jetta incessamment à terre, & receut le don divin avec gemissement, & en arrosant la terre de ses larmes. Elle dit: Seigneur, vous laissez maintenant en paix vostre servante, puisque mes yeux ont veu le Sauveur que vous nous avez donné; prattiquant ainsy en mesme temps & l'adoration exterieure par le prosternement de son corps, & l'interieure en reconnoissant avec amour que ses yeux avoient veu son Sauveur, c'est à dire JESUS-CHRIST.

Aussy la Liturgie de Jean le Silencieux, qui a passé pour estre de S. Chrysostome, & dont on se servoit en l'Eglise de Constantinople, marque expressément la prattique de l'adoration, par cette oraison du Prestre, prise de la Liturgie de S. Basile, par laquelle il adore JESUS-CHRIST present dans le ciel & dans la terre: Seigneur JESUS, regardez nous de vostre sainte demeure, & du throsne de vostre gloire; & venez pour nous sanctifier, vous qui dans les cieux estes assis avec vostre Pere, & qui estes icy present avec

nous d'une maniere invisible : daignez par vostre main puissante nous donner vostre corps pur & sans tache, & vostre precieux sang, & par nous à tout le peuple.

Il y est dit ensuite, que le Prestre adore, & le Diacre pareillement du lieu où il est, en disant trois fois secrettement, *Seigneur ayez pitié de moy qui suis un pecheur ;* & que tout le peuple de mesme adore avec devotion. Et pour montrer que cette adoration se rapporte au corps de JESUS-CHRIST present sur l'autel, il ne faut que voir ce qui suit dans la mesme Liturgie, lorsque le Prestre & le Diacre communient. *Le Prestre prend le saint pain, & baissant la teste devant la sainte table, il prie en cette maniere : Je confesse que vous estes le Christ, le Fils du Dieu vivant, qui estes venu au monde pour sauver les pecheurs, dont je suis le premier, &c. Seigneur je ne suis point digne que vous entriez dans la maison souillée de mon ame ; mais comme vous avez daigné reposer en la creche, en l'étable des animaux, & dans la maison de*

Simon le Lepreux, daignez aussy entrer dans mon ame pleine de passions deraisonnable, comme dans une creche, & dans ce corps de boïe & de mort, tout couvert de la lepre du peché. On prattiquoit le mesme à la communion du calice; & il y est marqué expressément que le Diacre adoroit disant: *Je viens au Roy immortel: Ecce venio ad immortalem Regem.*

Voilà donc l'adoration établie dans l'Eglise Grecque, non seulement par la devotion de quelques particuliers, ou par une loy sans execution; mais par une loy jointe à une pratique commune & inviolable, & faisant partie du culte réglé qu'on rendoit à JESUS-CHRIST, selon l'ordre de la Liturgie. On n'y voit pas seulement l'adoration exteriere marquée par les ceremonies d'inclination de teste, & d'encensement; mais l'adoration interiere par laquelle on s'adresse à JESUS-CHRIST dans ce sacrement. On le reconnoist, & on le confesse comme Dieu: on parle à luy comme y estant present, selon la remarque d'Alger, parce qu'il y est veritablement.

Et c'est pourquoy on ne sçauroit assez s'étonner que l'auteur de la réponse avance hardiment, & comme une chose incontestable, que la pratique de l'adoration n'a jamais esté, & n'est point encore établie dans l'Eglise Grecque. En verité ce n'est pas une chose supportable d'avancer ainsy des faussetez, dont on peut estre convaincu par vingt millions de témoins, & en un mot par autant de personnes qu'il y en a qui font profession de la religion Grecque. Car les Grecs sont si éloignez de n'adorer pas le sacrement, qu'ils ont esté mesme obligez de se justifier sur ce point; parcequ'il sembloit qu'ils portoient les choses trop avant, en n'adorant pas seulement les dons après la consecration, mais semblant mesme les adorer avāt la consecration. C'est ce que l'on peut voir dans le livre de Gabriel Archevesque de Philadelphie, intitulé: *Apolo-
logie contre ceux qui disent que les en-
fans orthodoxes de l'Eglise Orientale font mal & illegitamment d'honorer &
adorer les saints dons, lorsque l'hymne
cherubique se chante.*

Cet Archevesque y distingue trois estats des dons proposez. Le premier, quand ils sont purement dans leur estat naturel, dans lequel, dit-il, ils ne sont *ny venerez, ny adorez*. Le second est, quand ils sont presentez à la sacrée table, & qu'ils sont benis par le Prestre; & alors dit-il, *ce n'est plus du pain & du vin tels qu'au paravant, mais ils deviennent sacrez, precieux, & divins, & matiere necessaire & destinée pour estre faite PROPREMENT LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST. Et pour cette cause ils sont adorez raisonnablement, & honnorez justement, conservant neanmoins leur substance & leurs accidens. Mais pour la troisième dignité, ils la reçoivent par la transsubstanciation, quand ils quittent leur propre substance d'aliment, & sont TRANSSUBTANCIEZ AU CORPS ET AU SANG DE JESUS-CHRIST; & pour cette raison, ils ne sont pas alors seulement adorez, mais adorez de latrie, & crus de tous les chrestiens orthodoxes estre proprement LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST nostre Dieu.*

Cabasilas qui a écrit sur la Liturgie Grecque environ le temps du Concile

de Florence , fait auffy mention de cette double veneration , & marque expreffément que quoyque l'on fe profternaft dans la premiere , on n'y devoit pas neanmoins adorer les dons comme le corps de JESUS-CHRIST ; & que fi quelques-uns le faisoient , ce ne pouvoit eftre que par erreur.

Si quelques-uns , dit-il , de ceux qui lors que le Prestre entre avec les dons , se profternant par terre adorent les dons qui sont portez comme le corps & le sang de JESUS-CHRIST , & parlent à eux , ils sont trompez , ne sçachant pas que les dons ne sont pas sanctifiez dès l'entrée , ignorant la difference de ce sacrifice là , & d'un autre sorte de sacrifice qui se fait en certains jours. Car dans celuy-cy les dons ne sont pas consacrez dès l'entrée mesme , au lieu que dans cet autre ils sont consacrez & parfaits , &
FAITS LE CORPS ET LE SANG DE JESUS-CHRIST.

Auffy quoyqu'il y ait tous les jours des Grecs dans les lieux de la communion Romaine , & qu'ils ayent mesme une Eglise dans Venise , & qu'ainfy ils soient tres bien informez

de la foy & des ceremonies de l'Eglise Latine, il ne leur est jamais venu dans l'esprit de l'accuser de nouveauté ou d'erreur sur ce point. Et l'on a veu même toute l'Eglise Grecque se réunir à Florence avec l'Eglise Romaine, après que l'on eut terminé les différens sur la procession du S. Esprit, & quelques autres qui regardoient la matiere du sacrement de l'Eucharistie, & les paroles de la consecration, sans que jamais ny la creance de la transsubstanciation, qui ne pouvoit estre inconnue aux Grecs, ny le culte de l'Eucharistie dont ils estoient témoins, leur ait donné lieu d'entrer en contestation avec les Evesques de la communion du Pape.

Et ce qui est remarquable, cette réunion se conclut peu de temps après la feste du Saint Sacrement, qui ne manqua pas sans doute d'estre celebrée à Florence avec les ceremonies ordinaires de l'Eglise Romaine. Et ainsy les Grecs embrasserent la communion Romaine après avoir esté spectateurs de cette pompe si odieuse aux Reformez.

Pour les autres communions schismatiques séparées de l'Eglise Romaine, dans lesquelles l'Auteur assure que l'adoration de l'Eucharistie n'est pas établie, il n'y a qu'à en lire les Liturgies, pour reconnoître qu'il le dit témérairement. Une partie des paroles que nous avons rapportées cy-dessus est prise mot à mot de la Liturgie de S. Basile, qui s'observe particulièrement dans le Patriarchat d'Antioche. Et quant à celle des Abyssins, on y lit expressément ces paroles : *Le Presire élevant le Sacrement dit à haute voix ; Seigneur Jesus, ayez pitié de moy. Les peuples réiterent la mesme parole, & le Presire dit : Prions ; vous tous qui estes penitens, humiliez vos testes : levez-vous pour adorer : paix à vous tous ; le peuple répond, & avec ton esprit. Le Presire dit : Cecy est le corps saint, venerable, & vivant de nostre Sauveur & Seigneur JESUS-CHRIST.*

Ainsy la pretention de l'Auteur, que l'on a cru quelque temps la présence réelle sans adorer JESUS-CHRIST dans l'Eucharistie, est un songe établi sur un autre songe. Car c'en est un de

dire qu'on a commencé de croire la
 presence réelle, puisqu'on l'a toujours
 crue; & c'en est un autre que l'on l'ait
 pu croire sans adorer en même temps
 JESUS-CHRIST, & que l'on ait séparé
 deux choses si nécessairement liées.

La seule différence de ces deux son-
 ges est, que le dernier est encore plus
 hors d'apparence. Car il faut remar-
 quer, que sur le sujet de l'adoration de
 l'Eucharistie les Ministres n'ont pas
 un seul passage qu'ils puissent raison-
 nablement opposer. Et tout ce qui
 leur reste est, de se défendre comme
 ils peuvent par des solutions forcées
 de ceux que l'on leur oppose. On leur

fait voir qu'Origene dit : *Quand vous* Orig. in
homs. 9. in
d. versa
loca E-
vang. 9.
mangez le corps du Seigneur, alors le
Seigneur entre dans vostre maison: ainsy
en vous humiliant, imitez le Centenier,
& dites luy: Seigneur, je ne suis pas di-
gne que vous entriez dans ma maison.
Car lorsqu'il y entre indignement, il en-
tre pour le jugement de celuy qui le reçoit.

Que S. Ambroise dit, que la chair De Spir.
S. l. 3. c. 12.
 de JESUS-CHRIST est encore au-
 jourd'huy adorée dans ses mysteres.

Que S. Augustin dit in Psal. 98.

Que nul ne mange la chair de JESUS-CHRIST, qu'il ne l'ait premierement adorée.

Que S. Chrysofome homilie 24. in I. ad Corinth. se sert de l'exemple des Mages qui ont adoré JESUS-CHRIST dans la creche, pour porter les fideses à l'adorer sur l'autel.

Que Theodoret écrit en son deuxiême dialogue, *Que les symboles mystiques sont conceus estre les choses qu'ils ont esté faits, & sont creus & adorez comme estant ce qu'ils sont crus estre.*

Le moyen dont les Ministres se servent pour eluder ces passages, & les autres semblables, est de supposer en l'air qu'ils ont bien prouvé que les Peres ne croyoient pas que le corps de JESUS-CHRIST fust present reellement dans l'Eucharistie; & sur ce fondement ils rapportent quelques-uns de ces passages à l'adoration de JESUS-CHRIST dans le ciel, & les autres à la reverence que l'on rendoit aux symboles cōme signes du corps de JESUS-CHRIST, laquelle, disent-ils, se peut exprimer par le mot d'adoration, & en Grec par celuy de προσκυνεῖν.

Ce n'est pas icy le lieu de faire voir combien ces solutions font peu solides, mais elles suffisent pour montrer qu'il n'y eut jamais rien de moins raisonnable que la pretention de l'auteur de la Réponse. Car puisque les Ministres ne se tirent de ces passages qu'en supposant que les Peres ne croyoient pas JESUS-CHRIST present dans l'Eucharistie, & qu'ainfy ils ne le pouvoient adorer comme present, il est clair que cette solution ne subsiste plus en détruisant cette supposition. Or l'auteur de la Réponse la détruit luy mesme dans ceux qu'il dit avoir cōmencé de croire la presence réelle.

Que luy reste-t-il donc à dire? Ces personnes adoroïent la chair de JESUS-CHRIST dans les mysteres, suivant la doctrine de S. Ambroise: ils adoroient cette chair en la prenant selon S. Augustin: ils adoroïent les symboles comme estant le corps de JESUS-CHRIST, selon Theodoret; & ils expliquoient ces passages dans le sens de la presence réelle, comme font les Catholiques. Par quelle étrange bizarrerie d'esprit eussent-ils donc pu s'empescher en

adorant JESUS-CHRIST, & en le croyant present, de ne l'adorer pas comme present? Et puisqu'ils reveroient les symboles, comme les Ministres accordent qu'on a toujours fait dans l'Eglise, auroient-ils pu se retenir de porter leur respect jusqu'à JESUS-CHRIST, qu'ils croyoient estre caché sous les symboles?

Quand les folies ne sont pas humaines comme celle-là, la raison ne veut pas qu'on en soupçonne les hommes. Ainsy l'auteur de la réponse auroit mieux fait de se tenir dans les termes des anciens Ministres, & de reconnoître comme ils font que l'adoration est inseparable de la foy de la presence réelle, & que ç'en est une suite nécessaire.

De sorte qu'au lieu de conclure que la presence réelle s'est pu introduire insensiblement en se repandant sans la pratique de l'adoration, il devoit conclure au contraire, que n'ayant pu s'introduire dans l'Eglise sans la pratique de l'adoration, il est impossible qu'elle ait pu se glisser insensiblement, parceque la pratique de l'adoration
l'auroit

l'auroit decouverte dès sa naissance.

Car si l'on avoit commencé dans le x. siecle à croire JESUS-CHRIST present dans l'Eucharistie , on auroit commencé aussy de l'adorer comme present , & de condamner d'impieté ceux qui ne l'adoroient pas ; de mesme que ceux qui ne le croyoient pas present , auroient deu par une suite necessaire refuser de l'adorer , & condamner d'impieté ceux qui l'adoroient. Il est impossible qu'une division si horrible de sentimens soit demeurée cachée , comme nous l'avons montré dans le premier traité ; & il est impossible qu'estant decouverte , elle n'ait produit partout d'étranges soulevemens , comme nous l'avons encore montré.

CHAPITRE VI.

Examen de la quatrième Consideration.

IL est bon encore de considerer ; dit cet Auteur , que d'un costé cette erreur est de telle nature qu'elle se cache

facilement, & qu'elle peut imposer aux yeux des hommes par des expressions apparemment orthodoxes, comme quand on dit que JESUS-CHRIST est present au sacrement spirituellement; qu'il nous y est donné comme viande de l'ame; que ce mystere doit estre connu par la foy &c. expressions qui semblent bonnes, & qui par leurs fausses couleurs empeschent une ame pieuse de seffaroucher, & d'autre costé quãd cette erreur se découvre pleinement, il luy est aisé de cacher sa nouveauté en detournant à son sens les expressions anciennes de la verité. Car les termes dont cette dernière se sert sont ordinairement d'une telle force, qu'il n'est pas difficile d'en abuser; comme quand on dit, que c'est le corps & le sang du Sauveur: que JESUS-CHRIST est present au sacrement: que le pain & le vin sont changez par la parole ineffable de Dieu: expressions bonnes & saintes, mais qu'il n'est pas malaisé de detourner en un mauvais sens.

Ce discours qui paroist subtil quand on le considere confusément, n'est pas seulement intelligible quand on l'examine de près.

On ne sçait si l'Auteur y veut dire que l'erreur de la presence réelle s'est pu cacher sous certaines expressions moyennes & equivoques, qui estant prises dans un bons sens par ceux qui les entendoient, les empeschoient de comprendre que ceux qui s'en servoient les entendoient dans un mauvais sens. Mais si cela est, nous voila donc revenus à ces equivoques qui durent mille ans sans estre découvertes, dont on croit avoir tellement fait voir l'absurdité par le premier Ecrit, qu'il seroit assez étrange que cet Auteur voulust persister en une pretention si insoutenable.

Ce que nous avons establi dans cette seconde partie ne la ruine pas moins. Car puisque tous les fidelles ont toujours eu une creance distincte de la presence, ou de l'absence réelle; si l'absence réelle estoit la foy ancienne de l'Eglise, & que celle de la presence réelle en fust une innovation, il seroit impossible que ceux qui se seroient imaginez d'avoir découvert cette étonnante nouveauté, de J E S U S - C H R I S T present

reellement sur tous les autels du monde, & adorable par consequent en tous ces lieux, ne se fussent apperceus qu'ils n'avoient pas toujours esté dans ce sentiment, & qu'ils n'eussent jugé par là que les autres qui n'avoient pas encore decouvert ce secret, estoient encore engagez dans l'impieté & dans l'erreur. Ils auroient donc tasché de les detromper, & au lieu de se servir d'expressions equivoques, ils auroient choisi les plus precises, pour leur faire connoistre leur erreur. Que si l'on veut que par une lasche timidité ils n'ayent eu autre dessein que de se cacher aux autres, & qu'ils aient affecté dans cette veüe de se servir d'expressions equivoques, qui estoient prises par le peuple dans le sens de l'absence réelle, comment veut-on que par ce moyen ils aient reduit toute la terre à leur erreur ?

En un mot ou ces paroles equivoques estoient expliquées dans le sens de l'absence réelle, & ainsy elles estoient sans effet, & ne pouvoient établir la creance de la présence réelle ; ou elles estoient expliquées dans

le sens de la presence réelle; & si ce sens eust esté contraire à la foy distincte de tous les peuples de la terre, il estoit absolument impossible qu'il ne produisist partout des disputes & des divisions, qui ne pouvoient pas demeurer cachées.

Mais si cette remarque est inutile à l'auteur de la Reponse, elle est avantageuse pour confirmer la verité qu'il combat par l'aveu qu'il y fait de deux choses importantes.

La premiere est, que les expressions dont les Calvinistes abusent, que J E S U S - C H R I S T est present au sacrement spirituellement, & qu'il nous y est donné comme viande de l'ame, ne marquent point si precisement leur sentiment, que des personnes qui croiroient le contraire, ne s'en pussent aussy servir pour exprimer une opinion toute opposée. D'où il s'ensuit que lorsqu'ils les trouvent dans les Peres, ils n'ont pas droit d'en conclure qu'ils n'ayent pas cru que J E S U S - C H R I S T fust reellement present dans l'Eucharistie; puisque ces expressions sont communes à ceux qui le croient,

& à ceux qui ne le croient pas , & qu'ainfy il faut necessairement s'assurer du sentiment des Peres par d'autres passages plus clairs & moins equivoques.

Le second aveu que l'Auteur fait en cet endroit , est , que les expressions dont on a toujours usé dans l'Eglise sont telles , qu'il est tres facile de s'en servir pour établir la presence réelle ; ce qui est avouer assez clairement qu'elles y portent d'elles-mesmes , & qu'elles en impriment naturellement l'idée.

Sur quoy cet Auteur nous permettra de luy demander pourquoy il ne se seroit trouvé personne durant neuf siecles , en qui elles ayent produit cet effet , & qui ait donné sujet aux pasteurs de luy faire voir qu'il se trompoit ? Car il est certain que les Ministres n'ont pu encore trouver d'exemples d'une personne , qui ait esté reprise par les Peres pour croire que J E S U S - C H R I S T fust réellement present sous les especes du pain & du vin. De sorte qu'il faut ou que ç'ait esté la foy commune de l'Eglise , com-

me nous le pretendons ; ou que par un miracle inconcevable tous les Chrétiens du monde estant poussez continuellement à croire que JESUS-CHRIST est reellement dans l'Eucharistie par ces expressions qui le marquent , aucun n'ait succombé néanmoins à une tentation si trompeuse & si forte , qu'elle a emporté tout d'un coup toute la terre.

Il seroit beaucoup moins étrange , que personne n'eust esté tenté de croire que le corps de JESUS-CHRIST ne fust pas dans l'Eucharistie , supposé que toute l'Eglise crust le contraire. Et néanmoins parceque ce mystere a ses difficultez aussy bien que tous les autres , les catholiques font voir que les difficultez de l'Eucharistie ont produit l'effet naturel qu'elles devoient produire , qui est d'ebranler la foy de quelques personnes , & de les jetter dans l'infidelité & dans le doute.

Les Capharnaïtes s'en scandaliserent les premiers , & abandonnerent JESUS-CHRIST.

S. Ignace témoigne que quelques-

uns des premiers heretiques ne vouloient pas confesser que l'Eucharistie fust la chair de JESUS-CHRIST qu'il a offerte pour nous.

On trouve dans Hefichius qu'il faut consumer par le feu de la charité tous les doutes qui s'elevant dans l'esprit contre ce mystere.

On trouve dans les vies des Peres, qu'un solitaire estant tombé par ignorance dans cette erreur, de croire que le pain que nous recevons dans la sainte communion n'est pas le corps naturel de JESUS CHRIST, mais qu'il n'en est que la figure, deux autres solitaires anciens luy dirent qu'il se gardast bien d'estre dans ce sentiment, & qu'il suivist celuy de l'Eglise catholique, dans laquelle tous les fidelles croyoient que le pain est le corps de JESUS-CHRIST, & le vin son sang, non selon la figure, mais selon la verité; & qu'ensuite ils l'en convinquirent par un miracle qu'ils obtinrent de Dieu par leurs prieres.

On trouve dans la vie de S. Gregoire, écrite par Jean Diacre, qu'une femme qui estoit tombée dans une

semblable erreur, fust convertie de mesme par un miracle que S. Gregoire fit en presence de tout le peuple. Cet Auteur rapporte cette histoire comme l'ayant tirée des livres qui se lisoient dans les Eglises d'Angleterre.

Et cette circonstance dont Aubertin se sert pour la rejeter, la doit rendre plus considerable; puisque les Eglises d'Angleterre ayant esté fondées par ceux que Saint Gregoire mesme y avoit envoyez, il y a de l'apparence que ce qu'on lisoit de sa vie avoit esté composé par ces premiers Apostres, qui devoient estre assez bien instruits des actions de S. Gregoire le Grand, & qui estoient certainement des personnes tres sinceres.

Quoy qu'il en soit si ces sortes d'histoires ne sont pas des preuves convainquantes de la verité de ces miracles, il ne suffit pas néanmoins pour les rejeter de répondre en l'air qu'elles peuvent estre fausses. Il y a divers degrez de preuves, & celles qui ne sont pas dans la derniere certitude, ne doivent pas estre méprisées comme si elles estoient certainement fausses; &

deplus elles sont des preuves certaines de la foy de celuy qui les rapporte, & de celle du siecle où il les rapporte. Car il est sans apparence, par exemple, que Jean Diacre eust rapporté cette histoire, s'il eust creu, comme cette femme, que le pain n'estoit pas le corps mesme de JESUS-CHRIST, & si on l'eust cru de mesme dans son siecle. Et il est encore sans apparence, que l'on eust inseré cette histoire dans les livres qui se lisoient dans les Eglises d'Angleterre, si elle eust esté contraire a la foy de ces Eglises.

Il est donc permis d'employer ces fortes d'histoires selon le degré de certitude qu'elles ont, c'est adire comme des témoignages clairs & certains de la foy de l'auteur, & du siecle de l'auteur, & comme des témoignages probables de la verité historique de la chose rapportée; & c'est en cette maniere que l'on s'en sert icy.

Celle de Saint Gregoire doit estre d'autant plus considerable, que Guimond témoigne que la vie de Saint Gregoire d'où elle est tirée, avoit esté approuvée par plusieurs Papes, & n'a-

voit jamais esté contredite de personne, *quam attestante*, dit-il, l. 3. *Româ editam, tot sanctissimi doctissimique Romani Pontifices, nullo dissonante hæcenus probaverunt, eorumque autoritatem secuta tot Ecclesia cuncto populo christiano consonante, nunc usque susceperunt.* De sorte que c'est avec raison que cet Auteur fait cette reflexion sur cette histoire, & sur les autres semblables qu'il rapporte : *Si tant de saints & de sçavans Papes, dit-il, tant d'Abbez eminens en doctrine & en pieté, tant de Religieux, tant d'Ecclesiastiques, & enfin si tout le peuple de Dieu croyoit que ces histoires estoient contraires à la vraye foy, pourquoy ne les a-t-on point condamnées? pourquoy ne les a-t-on point détruites, & aneanties? pourquoy n'a-t-on point deffendu de les lire? pourquoy les a-t-on loüées, les a-t-on cheries? & pourquoy les a-t-on fait passer jusques à nous, comme estant propres à nous edifier & à nous instruire? Ainsy l'on a droit d'en conclure, comme fait Lanfranc, qu'elles suffisent pour prouver que tous les fidelles qui nous ont pre-*

268 REFUTATION, &c.
cedé ont esté dans la mesme foy que nous sommes: *Hoc tamen probare suffiunt, quod hanc fidem quam nunc habemus, omnes fideles qui nos præcesserunt, à priscis temporibus habuerunt.*

On trouve aussy dans la lettre que Paschase a écrit à Frudegard, que ce jeune homme avoit esté troublé par quelques passages de S. Augustin, & qu'il estoit entré en quelque doute de ce qu'il avoit cru jusqu'alors avec toute l'Eglise de son siecle.

*Epist. ad
A. Roda-
m.*

On trouve dans S. Fulbert que plusieurs estoient tentez d'incrédulité touchant le mystere de l'Eucharistie.

*Guim.
l. 3.*

On trouve dans les auteurs qui ont écrit contre Berenger, que ce sont ces passages difficiles de S. Augustin, qui avoient precipité Berenger dans son erreur.

On trouve dans la vie de S. Malachie écrite par Saint Bernard, qu'un Clerc d'Hibernie estant tombé dans cette erreur, que d'oser dire qu'il n'y avoit dans l'Eucharistie que le sacrement, & non la chose du sacrement; c'est adire la sanctification, & non la verité du corps de J E S U S- C H R I S T

en fut repris, & puis excommunié par S. Malachie; & qu'il fut ensuite puni visiblement de Dieu par une maladie dont il mourut, apres avoir neantmoins abjuré son erreur.

Ainsy il est visible que les difficultez de l'Eucharistie n'ont pas esté sans effet, quoy qu'elles fussent comme etouffées par la foy constante, uniforme, & distincte, que tous les fideles avoient de la verité de l'Eucharistie.

Mais les Ministres ne peuvent dire le mesme des passages des Peres, & des autres choses qui portent à la creance de la presence réelle. Car comme ils ne trouvent personne qui en ait esté repris, il faut qu'ils disent que personne n'avoit mérité de l'estre: c'est adire que personne n'a esté tenté durant huit cens ans de croire la presence réelle par ces paroles, qui ont ensuite engagé toute la terre dans cette opinion. De sorte que la necessité de soutenir leurs sentimens, les oblige de deffendre également ces deux suppositions si opposées, & que les expressions des Peres ont persua-

dé tout d'un coup à tout le monde l'opinion de la presence réelle dans le x. siecle , & qu'ils n'en avoient jamais fait naistre aucun doute dans l'esprit de personne , au moins jusqu'au ix. siecle ; puisque ces doutes auroient attiré necessairement une declaration formelle des Peres contre cette opinion : & c'est ce qu'ils ne trouvent nulle part. Si l'Auteur de la Réponse ne trouve point d'absurditez dans ces suppositions , j'espere qu'il y aura peu de personnes qui soient de son sentiment.

CHAPITRE VII.

Que l'Auteur de la Réponse ne propose aucun exemple de changement insensible, qui ait quelque rapport avec celui qu'il pretend estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie.

IEn'ay plus pour finir cette seconde partie qu'à dire un mot de quelques exemples , que l'Auteur rapporte de changemens insensibles , qui nous obligeroient à de longues discussions.

s'il falloit refuter toutes les erreurs qu'il y mesle. Mais parceque tous ces exemples ont ce defaut commun, qu'ils n'ont rien de semblable avec celuy dont il s'agit, il suffit de les rejeter tous par cette raison commune. Si l'on avoit avancé generalement qu'il ne peut arriver dans l'Eglise aucun changement imperceptible, non pas mesme dans des pratiques ceremoniales, ou dans des opinions speculatives, & nullement populaires, tout exemple contraire détruiroit cette maxime. Mais on s'est bien donné de garde de la proposer dans cette generalité. On l'a restreinte & limitée aux mysteres capitaux & connus par tous les fidelles d'une foy distincte, & qui oblige ceux qui ont des sentimens contraires sur ces points à s'entreregarder les uns les autres comme des impies & des sacrileges.

L'on dit par exemple, que tous les chrestiens croyant de foy distincte que JESUS-CHRIST est Dieu, il est impossible qu'il s'établisse insensiblement dans l'Eglise une erreur con-

traire à cette foy, & que la pluspart des Chrestiens viennent à croire formellement que JESUS-CHRIST n'est pas Dieu, sans que l'on sçache comment cette opinion se soit introduite.

On dit que tous les fidelles sçachant qu'Adam a esté le premier homme, il estoit impossible que l'opinion contraire se repandist dans l'Eglise, sans faire de bruit, & sans y estre apperceuë.

On dit qu'il est impossible que tous les fidelles croyant presentement tres-distinctement, & tres-universellement que le baptesme est necessaire au salut, la coutume du baptesme vienne à s'abolir insensiblement dans la plus grant partie de l'Eglise.

Et enfin, l'on dit, que le mystere de l'Eucharistie ayant toujours esté le plus populaire de tous, & tous les fidelles ayant esté obligez d'en avoir une creance plus distincte que d'aucun autre, parcequ'elle estoit continuellement renouvellee par la celebration des mysteres, & par la sainte communion, il est impossible qu'on ait inspiré insensiblement & univer-

nellement à tous les peuples de l'Eglise, une erreur directement opposée à cette foy qu'ils avoient. D'où il s'ensuit que si l'on a cru la présence réelle au commencement de l'Eglise, l'absence réelle n'a pu s'introduire insensiblement, & sans causer des divisions & des troubles; & si l'on a cru l'absence réelle, la présence réelle ne pouvoit de mesme s'introduire sans tumulte & sans contestation. Nous voyons la premiere de ces suppositions accomplie du temps de Berenger, & toute l'Eglise soulevée pour exterminer l'opinion de l'absence réelle, lorsqu'elle commença de paroître. Elle a produit ce qu'elle devoit naturellement produire, & elle a excité les troubles & les divisions qu'elle devoit exciter.

Mais comme l'autre n'en a jamais fait, & qu'elle s'est trouvée paisible & dominante dans l'Eglise, sans que personne se soit jamais apperceu de sa naissance, ny de son accroissement, nous en avons conclu avec raison qu'elle n'avoit point d'autre origine que celle de l'Eglise mesme, & que

déce qu'elle n'a jamais causé de bruit, c'est qu'elle a esté toujours constamment & universellement embrassée par tous les fidelies.

Voila ce que l'on a dit, & les bornes auxquelles on s'est renfermé ; & c'est ce qu'on ne peut détruire par des exemples qui n'ont rien de semblables à celuy-là. Car il est tres-possible par exemple , qu'une pratique qui a toujours esté licite en certains cas , devienne ensuite plus commune , & mesme generale dans l'Eglise , comme celle de la communion sous une espece. Il ne faut point pour cela changer de creance , ces deux pratiques subsistant avec la foy qu'on a toujours eüe que JESUS-CHRIST est tout entier sous chaque espece.

Les Roys ont de tout temps pris quelque part aux elections des Eveques en certaines occasions.

Ce fut Theodose qui choisit Nectaire. Et nos Roys de la premiere & seconde race ont souvent pratiqué le mesme , quoy que les elections ayent esté souvent rétablies. Le changement qui s'y est fait , n'est ny insen-

frêle , ny admirable : on en sçait le commencement , & les progrès ; la cause en est toute evidente. Il n'y a donc rien de plus mal à propos que ces exemples

L'elevation de l'Hostie n'est qu'une ceremonie ; mais il est faux qu'elle soit nouvelle : l'Auteur l'avance sans preuve , & nous donne la liberté de le luy nier sans preuve.

Les veritez de la grace n'ont jamais esté populaires dans toutes les consequences qu'on en tire dans la Theologie ; & il est faux qu'elles ne le soient pas encore dans les points principaux & essentiels. Il n'y a point de catholique qui ne prie pour sa conversion , & pour celle des autres ; & qui ne confesse par ses prieres que c'est Dieu qui convertit & change le cœur. Il n'y en a point qui ne luy rende graces de ses bonnes œuvres , & qui n'avoïe par là qu'il en est le premier & le principal auteur. Enfin l'instinct & la lumiere commune de la pieté porte tous les gens de bien à reconnoître Dieu comme auteur de tout le bien , & à ne s'attribuer que

276 REFUTATION, &c.
le mal & le peché. Cela suffit pour faire voir la difference de ses exemples que l'Autheur de la Responce rapporte de ce changement universel de creance, qu'il pretend estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie. Il ne reste plus qu'à examiner quelques points particuliers qui regardent l'histoire de ce changement imaginaire, & qui faisant la III. partie del'Ecrit de l'Autheur, feront aussy le sujet de la III. partie de cette Refutation.





TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Divers exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Réponse en cette troisième Partie.

L'AUTEUR de la Réponse tâchant de soutenir en la III. partie de son écrit, l'histoire fabuleuse qu'Aupertin a dressée de ce changement prétendu dans la creance de l'Eucharistie, il ne fait presque autre chose que repeter ce que l'on a déjà ruiné dans le premier Ecrit, sans y rien ajouter qui rende le recit qu'il en fait plus vray-semblable. Ainsy l'on peut lire avec verité que si toute cette Réponse n'a rien de solide dans le fond, elle est neantmoins beaucoup plus foible, & moins colorée dans cette partie

que dans les deux autres. Car il faut avoüer qu'il y avoit quelque chose d'assez ingenieux dans ces considerations generales, que nous avons refutées, & mesme que cét amas de difficultez sur l'Eucharistie qu'il propose ensuite, estoit capable de faire quelque impression sur les esprits foibles.

Mais on ne voit dans cette troisieme partie que l'esprit ordinaire de ceux de son party, que l'on peut proprement appeller un esprit de dispute, & qui consiste à soutenir toujours son opinion à quelque prix que ce soit; à ne se rendre jamais à la verité, lors mesme qu'on la voit; à employer toutes sortes de preuves sans discernement; à ne consulter jamais le bon sens; & enfin à avancer temerairement des choses tres-fausses, & à defavoüer hardiment les plus certaines. Je ne desire pas qu'on m'en croye sur ma parole, & j'espere d'en donner des preuves assez claires pour en convaincre l'auteur mesme de cette Réponse, pourveu qu'il veuille rentrer dans cét esprit de sincerité, qu'il sembloit nous promettre dans

commencement de son écrit. Et c'est pourquoy afin de l'y obliger davantage, & de luy faire mieux comprendre que c'est que ce mauvais caractère, je luy rapporteray d'abord quelques exemples de raisonnemens peu justes & peu sinceres, que l'on trouve dans cette troisième partie.

I. E X E M P L E.

Pour montrer que Bertram est un auteur embarrassé, & qui n'est pas si librement favorable aux Calvinistes, que des catholiques ne le puissent expliquer en un bon sens, & conforme à la doctrine de l'Eglise, on s'est servy de l'autorité de Triteme, qui le loue comme un écrivain orthodoxe; ce qu'il n'auroit jamais fait, s'il estoit visiblement contraire à la creance de l'Eglise Romaine, dans laquelle on ne peut douter que Triteme n'ait esté, après les louanges qu'il donne à Lanfranc & à Guitmond.

Cet argument estoit assez vray-semblable; Aussi l'auteur de la Réponse n'a pas voulu le dissimuler. Il tasche donc de s'en tirer par cette pointe.

L'Abbé Triteme, dit-il, a donné des loüanges à Bertram, je le croy bien; mais c'est qu'il est en effet loüable, & cela ne fait qu'accroître son autorité.

Sans doute que l'Auteur auroit bien de la peine à donner un sens raisonnable à ces paroles. Un discours de l'Eucharistie n'est loüable en effet selon luy que lorsqu'il combat clairement la doctrine de la presence réelle : ainſy quand il dit que Triteme a loüé Bertram, parce qu'il estoit en effet loüable, cela veut dire dans son sens, que Triteme a loüé Bertram parce qu'il combattoit clairement la presence réelle. Or Triteme estoit catholique; il ne le defavoüe pas, & ne répond rien à ce qu'on a dit pour le prouver. Il veut donc que Triteme catholique, & croyant la presence réelle, ait loüé Bertram, parcequ'il combattoit la presence réelle. C'est le sens de cette pointe developée. Que l'Auteur juge luy-mesme, si ce n'est pas chicaner que de raisonner de cette sorte.

II. EXEMPLE.

On a remarqué en passant dans le traité

traité que cét auteur a voulu refuter , que Blondel estoit tombé dans une surprise assez plaisante , par le desir de faire des adversaires à Paschase , qui est de joindre ensemble deux suppositions contraires. Car ayant veu d'un costé qu'Usserius supposant qu'Amalarius estoit catholique , fait le synode de Cressy calviniste , comme ayant condamné Amalarius , & le rend ainsy adversaire de Paschase. Il prend cette partie de cette supposition , & pretend que le synode de Cressy estoit contraire à Paschase , & conforme à la doctrine des Calvinistes. Mais trouvant de l'autre dans l'Epitome manuscrit du livre des Divins offices , qu'Amalarius , Raban , & Heribald avoient écrit contre Paschase , sans considerer que cette supposition estoit contraire à celle d'Usserius , il fait encore d'Amalarius un adversaire de Paschase ; de sorte qu'il feint que le concile qui a condamné Amalarius , & Amalarius condamné par le concile , estoient dans le mesme sentiment , & egale-ment contraires à la doctrine de Paschase.

Cette contradiction est d'une part toute visible, & de l'autre elle n'est ny decisive de nostre different, ny fort injurieuse à Blondel. Il n'y a personne qui ne soit sujet à ces sortes de surprises, & il y a bien plus de bassesse à les deffendre quand on en est averti, qu'il n'y a de faute à y tomber: néanmoins l'Auteur de la Réponse n'a pu souffrir cette petite egratignûre. Il s'en picque, & pretend y répondre. Je consens qu'il le fasse, pourveu qu'il nous dise quelque chose de raisonnable: mais véritablement ce n'est pas une chose supportable que de répondre comme il fait. Il dit que la critique de l'auteur du traité contre Blondel, est toutafait injuste, & indigne d'un homme de lettres. Il ne suffit pas de le dire, - il le faut prouver. Il ajoute que Blondel ne fait que dire en passant qu'il n'ex- cepte pas le Synode de Cressy du nombre de ceux qui ont contrediti Paschase. Je n'ay jamais oüy dire qu'il soit permis de dire des sottises en passant. Enfin il dit, que dans ces sortes de choses inconnûes, & qu'on

ne voit qu'au travers d'un voile, chacun a la liberté de ses conjectures, & surtout des gens d'une littérature consommée. Mon Dieu, y a-t-il tant de mal à reconnoître une légère surprise, que pour l'éviter on ne craigne point de dire de telles absurditez ? il est permis de faire des conjectures raisonnables sur les choses cachées ; mais il n'est pas permis d'en faire de déraisonnables & de contradictoires : la littérature consommée doit aider à éviter les contradictions ; mais elle ne donne pas le privilège de se contredire.

L'Auteur conclut en disant qu'on a violé le droit des gens en faisant ce reproche à Blondel. Mais on luy peut répondre qu'il viole toutes les règles de la raison, qui sont encore plus naturelles que celles du droit des gens, en répondant de la sorte. Blondel n'a aucune qualité qui doive empêcher de remarquer ses surprises : on ne luy dérobe pas les louanges qu'on luy peut donner véritablement : on ne dira jamais que ce n'ait pas esté un homme de grande lecture, & de grande mémoire ; mais si on pretendoit le faire

passer pour un genie fort elevé, pour un homme fort judicieux, pour un esprit fort net & fort juste, on feroit une autre sorte d'injustice, à laquelle toutes les personnes intelligentes ne consentiront jamais.

III. E X E M P L E.

Il est de la justesse de l'esprit de ne pas traiter pas de mépris, & comme indignes de réponse des raisons considérables. Et l'on s'assure que toutes les personnes d'esprit mettront en ce rare les reflexions que l'on a faites sur les livres de Paschase.

Après avoir prouvé en passant, que l'Eglise estoit au IX. siecle dans l'usage de ces deux creances distinctes, que le corps de JESUS-CHRIST estoit present reellement dans l'Eucharistie, & qu'il en estoit reellement absent, & qu'il n'y avoit qu'une de ces deux opinions qui fust maistresse de la foy de tous les peuples, pour montrer que c'estoit celle de la presence réelle, on dit que Paschase, qui estoit un homme sincere, en proposant la doctrine de la presence réelle, la propose toujours

omme l'unique creance del'Eglise de
 on siecle ; & qu'il témoigne qu'en-
 ore que quelques personnes eussent
 rré en secret sur ce point par igno-
 ance , nul n'avoit jamais neant-
 noins osé s'élever en public contre
 ne verité si reconnuë de tout le mon-
 e: *Quamvis* , dit-il , *ex hoc qui-* *Epist. ad*
Frud.
am de ignorantia errent , nemo ta-
men est adhuc in aperto , qui hoc ita
esse contradicat , quod totus orbis cre-
dit & confitetur.

A quoy il ajoûte , que quiconque
 oudroit choquer cette verité , s'oppo-
 eroit à toute l'Eglise : *Videat qui*
ontra hoc venire voluerit , quid agat
ontra ipsum Dominum , & contra om-
em Christi Ecclesiam. Nefarium ergo
celus est orare cum omnibus , & non
redere quod veritas ipsa testatur , &
ubique omnes universaliter verum esse
atentur.

Et de là on a tiré cette consequen-
 e , que si la doctrine de la presence
 elle que Paschase soutient dans cet-
 e lettre a Frudegarde ; & dans tous
 es autres livres , n'eust pas esté la
 reance commune del'Eglise , & que

c'eust esté la premiere fois qu'elle eust esté produite au monde, il eust fallu que Paschase eust entierement perdu l'esprit, pour parler de cette sorte d'une opinion dont il eust esté l'inventeur; & non seulement qu'il l'eust perdu pour un moment, mais durant toute sa vie; puis qu'il a écrit la mesme chose en divers temps, au commencement de sa jeunesse, & dans sa vieillesse. Or comment est-il possible qu'un homme puisse demeurer durant quarante ans si grossierement abusé, que de se persuader que tout le monde croit avec luy ce qu'il auroit cru tout seul contre l'opinion de tout le monde? Et comment tant de sçavans hommes ses amis, tant de Religieux de son Ordre, tant d'Evesques avec qui il se trouvoit dans les conciles, ne l'auroient-ils pas desabusé d'une imagination si ridicule en soy, & si prejudiciable à son salut?

Voilà ce que l'on a dit, à quoy l'Auteur se contente de répondre, *qu'il ne fait point d'estat de ce qu'on dit que Paschase proteste que son opinion est celle de toute l'Eglise: Que cette pe-*

ite subtilité luy semble plus plaisante que raisonnable, comme si tous les heretiques n'avoient pas accoutumé de debiter leurs erreurs sous le nom de la foy catholique.

Mais il devoit prendre garde qu'en témoignant de faire peu d'estat d'une raison qui est certainement considerable, il ne donnast lieu de ne faire pas beaucoup d'estat de son jugement en cet endroit, ces manieres méprisantes retombant sur ceux qui s'en servent mal à propos, parcequ'elles sont des preuves de peu de discernement.

On luy soutient donc que cette raison n'est point méprisable, parcequ'elle est entierement dans le bon sens; & que sa repliche au contraire est digne de mépris, parcequ'elle est fausse & deraisonnable. Il n'est point vray que ce soit la coutume des heretiques de debiter leurs erreurs comme la foy universelle de tous les fideles de leur temps: Les Pelagiens dans une lettre que S. Augustin refute reconnoissoient que la doctrine du péché originel estoit receüe dans tout

*Lib. 4. de
Bonif. c.
ult.*

Apud
Luisfr. c.

l'occident, *toto penitus occidente non minus stultum quam impium dogma esse susceptum*. Julien reproche à S. Augustin qu'il se servoit contre luy du témoignage des artisans. Berenger appelloit l'opinion de la presence réelle, l'opinion ou la folie du peuple, *sententiam sive vecordiam vulgi*. Zuingle fut long-temps à n'oser découvrir ses sentimens, de crainte de choquer toute l'Eglise, qu'il voyoit toute entiere dans un sentiment contraire. Jamais Luther ne s'est imaginé que ses opinions fussent suivies par toute la terre, & qu'il n'y eust personne qui les contredist. Les Catholiques mesmes ne diroient jamais à present qu'il n'y a personne au monde qui nie la presence réelle, parcequ'ils sçavent qu'il y a des Sacramentaires. Ces sortes de discours ne seroient pas de simples faussetez, mais des folies dont un homme sage n'est pas capable.

Il est donc contre toute sorte d'apparence, que si l'Eglise avoit esté universellement au ix. siecle dans la foy distincte de l'absence réelle, & que

l'opinion de la presence réelle n'eust pas encore esté produite au monde, un homme celebre comme Paschase eust pu tomber dans une illusion si étrange, que de s'imaginer serieusement durant quarante ans qu'une opinion qui n'avoit jamais paru au monde avant luy, & qui n'estoit suivie de personne, fust la créance commune, & universelle de toute la terre.

CHAPITRE II.

Suite des exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Réponse.

Comme le bon sens ne permet pas qu'on les traite de mépris les raisons qui ne sont pas méprisables, il veut aussy qu'on n'employe pas sans choix toutes sortes d'autoritez & de preuves, & qu'on ne fasse pas valoir comme convaincantes celles qui n'ont pas la moindre apparence, ny la moindre force. Cependant c'est le procedé ordinaire de l'Auteur de la Réponse dans cette troisiéme partie, & en voycy quelques preuves.

On avoit dit par exemple, que

des adverfaires pretendus que Blondel & Aubertin oppofent à Paschafe, il en falloit d'abord retrancher Valfridus Strabo, Flore, Loup Abbé de Ferriere, & Christian Drutmar; parcequ'on ne voyoit rien dans leurs écrits qui donnaft lieu à ce jugement. L'Auteur n'est pas content de ce retranchement, & pretend s'y oppofer. *Et moy, dit-il, je rétablis premierement Valfridus Strabo.*

Et pourquoy? Est-ce qu'il parle mal en quelque endroit de Paschafe, & qu'il entreprend de le refuter? Non, s'est, dit-il, qu'il écrit que dans la Cene que JESUS-CHRIST celebra avec ses Disciples, avant qu'il fust livré après la folemnité de l'ancienne Pafque, il donna à ses Disciples le facrement de son corps & de son fang en la fubftance du pain & du vin, & leur enseigna de les celebrer en commemoration de fa paffion. Certes il ne fe pouvoit rien trouver de plus propre que ces efpeces pour fignifier l'union du chef avec les membres. Car comme le pain est de plusieurs grains, & est réduit en un feul corps par le ciment de l'eau; & comme

le vin est épreint de plusieurs grappes ; de mesme le corps de Christ se fait de l'union de la multitude des saints.

Par cette maniere de raisonner il ne sera pas difficile à l'Auteur de trouver bien des adversaires à Pâchase , & de luy en opposer autant qu'il y a de catholiques au monde. Car il n'y en a point qui fist difficulté de dire que JESUS-CHRIST donna à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang , en la substance, ou dans la matiere du pain & du vin , c'est adire qu'il choisit le pain & le vin pour en faire la matiere de son sacrement.

Hincmar qui condamne d'erreur ceux qui disent que les sacremens de l'autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur , mais seulement la memoire de son corps ; & qui assure que le sacrifice du corps & du sang du Seigneur estant fait de pain & de vin meslé d'eau, & consacré par la voix & par les paroles de JESUS-CHRIST , est fait le vray & le propre corps , & le vray & propre sang de nostre Seigneur JESUS-CHRIST , ne laisse pas de dire avec S.

*lib. de Pre-
dest. c. 31.*

*In Epico-
lumnus
Apud
Durand.
Troarn.
p. 71*

Augustin, que pour marquer l'union des fidelles JESUS-CHRIST nous a donné son corps & son sang en des choses qui de plusieurs sont reduites en un, le pain estant fait de plusieurs grains de bled, & le vin de plusieurs grains de raisin. Leon IX. après avoir condamné Berenger en deux conciles, écrivant l'an 1053. contre Michel Cerularius, appelle simplement le sacrement de l'Eucharistie la commemoration de la passion de JESUS-CHRIST : *Tu charissime nobis Antistes Constantinopolitane, inque Leo Acridane, dicimini Apostolicam & latinam Ecclesiam nec auditam, nec convictam palam damnasse, pro eo maxime quod de azimis audeat commemorationem Dominica passionis celebrare.* Le mesme Leon IX. dit en une autre lettre en parlant des Grecs : *Violenter adstruere conantur fermentatum panem fuisse, quo Dominus Apostolis suis corporis sui mysterium in Cæna commendavit.* Que ne diroient point les Ministres s'ils trouvoient ces paroles dans un autre auteur que dans le condamateur de Berenger ? Et Eugene IV. que l'on ne soupçonnera pas de

n'avoir pas cru la Transsubstanciacion, & qui l'enseigne si formellement dans l'instruction aux Armeniens, ne laisse pas de dire dans cette mesme instruction apres Alexandre V. *que l'on n'offre dans l'oblation qui se fait en la Messe que du pain & du vin meslé d'eau, parceque cela convient pour signifier l'effet de ce Sacrement, qui est l'union du peuple avec JESUS-CHRIST.*

Que l'Auteur apprenne donc que ce n'est là que le langage ordinaire de tous les catholiques, auquel la nature & l'usage les conduit, parceque le pain & le vin sont la matiere du sacrement, que c'est du pain & du vin que le sacrement est fait, & que lors mesme que le pain & le vin sont reellement changez au corps & au sang de JESUS CHRIST, il reste encore l'apparence de pain & de vin, & ainsy les espèces en peuvent retenir le nom. Mais comme ces expressions si naturelles ne les empeschent pas de croire le changement veritable du pain & du vin au corps & au sang de JESUS-CHRIST, elles ne sont pas aussy des preuves que Valfridus ne l'ait pas

cru; & en effet il en parle dans le mesme livre en ces termes. si precis que nous avons rapportez dans le premier traité: *Puisque le Fils de Dieu nous assure que sa chair est vraiment viande, & son sang vraiment breuvage, il faut entendre que ces mysteres de nostre redemption, c'est adire l'Eucharistie, sont veritablement le corps & le sang du Seigneur, & croire en mesme temps qu'ils sont des gages de l'union parfaite que nous avons déjà en esperance avec nostre Chef, & que nous aurons quelque jour actuellement avec luy.*

Mais voyons si l'Auteur fera plus heureux sur le sujet de Flore.

Secondement, dit-il, je remets Flore pour les mesmes raisons qui l'ont fait casser. L'oblation, dit-il, quoyque prise des simples fruits de la terre, est faite non pas pour les fideles, comme tourne l'Auteur, mais aux fideles, le corps & le sang du Fils unique de Dieu, par la vertu ineffable de la benediction divine. Car qui ne voit que ces mots, aux fideles, sont ruineux à la Transsubstantiation.

Il seroit bon de parler un peu moins

fièrement quand on n'a que des choses si foibles à dire. Tout le monde ſçait que les Catecumenes n'eſtoient pas admis à la participation de l'Euchariftie, & que c'eſtoit pour cette raiſon qu'on diviſoit la meſſe en pluſieurs parties, dont la premiere s'appelloit la meſſe des Catecumenes. Qui peut donc trouver étrange, que Flore diſe que le pain eſt fait aux fidelles, ou pour les fidelles (car cela eſt fort indifferent) le corps & le ſang de JESUS-CHRIST; puisqu'il n'y avoit que les fidelles qui y participaffent, & qu'il n'eſtoit donné qu'aux fidelles? Qu'y a-t-il en cela de *ruineux à la Tranſſubſtantiation*? & qu'y a-t-il au contraire dans ces paroles qui n'établiffent la Tranſſubſtantiation? puisque le pain ne peut eſtre fait le corps de JESUS-CHRIST, qu'en ceſſant d'eſtre pain, ce qu'on appelle Tranſſubſtantiation, & que cette vertu ineffable de la benediction divine, à laquelle Flore rapporte cet effet, marque une operation réelle & veritable, & non un ſimple changement de ſignification & de figure, pour lequel il n'eſt

besoin d'aucune vertu, & beaucoup moins d'une vertu ineffable.

• Pour Loup Abbé de Ferriere, l'Auteur ne rapporte rien autre chose pour le rendre adverfaire de Paschase, sinon qu'il a loüé Heribald, d'où il conclut qu'il ne doit pas estre banny de la société des autres. Mais il devoit se souvenir qu'Aubertin dont il tire cette preuve, remarque luy-mesme un peu auparavant, qu'Hincmar a loüé aussy Heribald apres sa mort; & cependant il traite Hincmar de novateur, & reconnoist qu'il enseigne la doctrine de la presence réelle, & qu'il condamne dans Jean Erigene l'opinion de ceux qui disent, que les sacremens de l'autel ne sont pas le vray corps & le vray sang du Seigneur, mais seulement la memoire du corps & du sang, comme une nouveauté contraire à la foy de l'Eglise catholique, ainsi que nous avons veu cy-dessus.

• Qu'il comprenne donc par cet exemple ce que le bon sens luy devoit avoir suggeré, que l'on ne doit pas conclure que ceux qui ont donné des

louanges aux personnes ; ayent approuvé tous les sentimens , & tous les écrits de ceux à qui ils ont donné ces louanges ; parcequ'il se peut faire qu'ils ne les ayent pas connus , ou qu'ils n'y ayent pas fait attention. C'est ce que le Pape Pelage II. remarque touchant les louanges qui ont esté données à Origene par plusieurs Peres , & ce que l'on peut répondre aux eloges que Theodore de Mopsueste a receus des plus grands hommes de son temps.

Il n'en est pas demesme quand un auteur approuve en particulier quelque écrit d'un autre. Car cette approbation donne lieu de croire qu'il en approuve les sentimens , à moins qu'il ne paroisse par d'autres preuves qu'il l'ait expliqué en un bon sens ; comme il paroist que Triteme a pris l'écrit de Bertram en un sens catholique par les louanges qu'il donne aux livres de Lanfranc & de Guitmond , qui sont formellement & clairement opposez au mauvais sens que l'on pourroit prendre dans Bertram.

L'Auteur rétablit ensuite Christian

Drutmar sur un passage qu'il en rapporte en ces termes : *Le Seigneur a donné à ses Disciples le sacrement de son corps & de son sang, pour la remission des pechez, & pour l'entretien de la charité.* Cela ne contient encore rien de favorable pour luy, & tous les catholiques parlent de la sorte. Il ajoute : *afin que conservant le souvenir de cette action, ils fissent toujours en figure ce qu'il devoit accomplir pour eux.* Tout le monde sçait que l'Eucharistie est la figure & la representation de la Passion : ainsy cela est vray à la lettre dans le sentiment des catholiques ? mais néanmoins la traduction n'est pas juste ; car il y a dans le latin, *ut memores illius facti semper hoc in figura facerent, quæ pro eis erat acturus non obliviscerentur.* Ce qui est visiblement corrompu & defectueux. Et c'est pourquoy l'Auteur en a eclipsé ces paroles, *non obliviscerentur*, qui ne paroissent pas dans la traduction : de sorte qu'il est bien étrange qu'il pretende tirer avantage d'un lieu corrompu, & qui tout corrompu qu'il est, ne dit rien qui le favorise.

Il rapporte ensuite ces paroles qui n'ont point de liaison avec ce qui précède : *Cecy est mon corps, c'est adire, en ce sacrement.* En quoy il témoigne très-peu de sincérité. Car il ne peut pas ignorer que Sixte de Sienne, le Cardinal du Perron après luy, & plusieurs autres, n'ayent accusé les Protestans d'avoir corrompu cet endroit de Drutmar, l'exemplaire manuscrit qui s'en trouve dans la Bibliothèque des Cordeliers de Lyon, portant expressément ces paroles : *Hoc est corpus meum, hoc est in sacramento verè subsistens.* Je sçay qu'Aubertin tasche de rejeter ce soupçon, en disant que peutestre Sixte de Sienne a menti. Mais lorsqu'un homme cite un manuscrit qu'il est permis à tout le monde de consulter, c'est se rendre ridicule que de prétendre le refuter, en disant en l'air qu'il a peutestre menti. Il ajoute qu'un Imprimeur catholique avoit fait imprimer Drutmar en la mesme sorte avant qu'il eust esté publié par Secerius Lutherien. Cela peut servir à justifier le Lutherien de falsification

& d'imposture, mais on ne montre pas par là que le lieu en soy ne soit pas corrompu, estant bien plus facile à des copistes de retrancher que d'ajouter, & n'y ayant guere d'apparence qu'on se soit amusé à ajouter des mots dans un auteur aussy peu celebre que Drutmar.

Quoyqu'il en soit, ce n'est pas agir sincerement, que de rapporter un passage de cette sorte, sur lequel il y a tant de contestation, sans avertir qu'il est contesté. Et d'ailleurs l'Auteur n'en scauroit tirer aucun avantage, quand Drutmar l'auroit écrit en la maniere qu'il le rapporte, estant certain que le corps de JESUS-CHRIST n'est pas découvert & visible dans l'Eucharistie, mais qu'il y est en sacrement, c'est-à-dire couvert du voile & du signe du sacrement.

Ce que l'Auteur ajoûte de Drutmar, ne contient que les raisons pourquoy JESUS-CHRIST a choisi le pain & le vin pour en faire la matiere de l'Eucharistie, qui sont le rapport qu'ils ont avec les effets de ce sacrement: ce qui est si commun dans tous les

livres des catholiques , que c'est se
 - mocquer du monde , de s'en servir
 - pour montrer qu'un auteur n'est pas de
 - leur sentiment.

C'est à quoy se reduisent toutes les
 - preuves que l'auteur apporte , pour
 - remettre ces quatre auteurs au nom-
 - bre des adversaires de Paschase ; &
 - je pense qu'il demeurera convaincu
 - qu'il n'y eust jamais rien de moins
 - solide. Mais il est neantmoins encore
 - plus inexcusable en ce que pour gros-
 - sir le nombre des adversaires de Pas-
 - chase , il dit froidement qu'on doit y
 - joindre encore Frudegarde , & Remy
 - d'Auxerre.

Ce n'est pas qu'il n'emprunte en-
 - core cela d'Aubertin , aussy bien que
 - tout le reste ; mais une personne ju-
 - dicieuse devoit avoir reconnu que ce
 - que dit Aubertin sur le sujet de l'un &
 - de l'autre est si peu raisonnable ; qu'il
 - n'estoit pas de la prudence de donner
 - lieu de l'examiner. Car pour Frude-
 - garde il n'a point d'autre raison de le
 - conter entre les adversaires de Pas-
 - chase , sinon qu'il se trouve qu'il avoit
 - consulté Paschase sur un passage de

S. Augustin, qui avoit fait naistre dans son esprit quelque doute touchant ce mystere : *Dicis te antea credidisse*, dit Paschase à Frudegarde ; *sed profiteris quod in libro de doctrina christiana beati Augustini legisti quod typica sit locutio : quod si figurata locutio est, & schema potius quam veritas, nescio, inquis, qualiter illud sumere debeam.* Voila tout le fondement d'Aubertin. Un jeune homme écrit à Paschase comme à son maistre, il luy demande lumiere sur une difficulté qui le troubloit ; il luy témoigne qu'il a toujours cru la presence réelle, ce qui marque que c'estoit la doctrine commune de l'Eglise de son temps, & celle que l'on apprenoit aux enfans ; il luy declare qu'il a esté emen, non par l'instruction de ses pasteurs, ni par des personnes qui enseignassent publiquement une doctrine contraire à celle de la presence réelle, mais par un passage de S. Augustin ; il en demande l'eclaircissement à Paschase, comme à un des plus sçavans hommes de son temps : il luy propose

cette difficulté , non par maniere de dispute , & comme soutenant une opinion contraire à la sienne , mais pour recevoir ses instructions , & se soumettre à ses lumieres ; & enfin il ne conclut pas de ce passage de S. Augustin qui le troubloit , qu'il voulut changer de creance , mais seulement qu'il ne sçavoit en quel sens prendre ce passage de S. Augustin , ni comment l'accorder avec la doctrine de l'Eglise de son temps , *nescio qualiter illud sumere debeam*. Et de là Aubertin conclut que Frudegarde contredit directement Paschase , & qu'il le faut ajoûter au nombre de ses adverfaires. De sorte que selon cette maniere de raisonner , il faudra dire que les Professeurs en theologie ont autant d'adverfaires qu'ils ont d'écoliers ; parce qu'il n'y en a point qui ne leur demande instruction sur quelques difficultez. En verité je suis fâché que l'Auteur ait suivi ces bassesses d'Aubertin : le commencement de son écrit sembloit promettre quelque chose de plus raisonnable & de plus judicieux.

Y eut-il aussy jamais rien de plus étrange, que de nous dire, comme fait l'Auteur après Aubertin, qu'il faut conter Remy d'Auxerre entre les adversaires de Paschase, c'est adire entre les ennemis de la presence réelle? luy qui parle ainſy dans les passages mesmes qu'Aubertin en cite de l'exposition qu'il a faite du Canon. *Ce sacrement est mangé & ben tous les jours dans la verité, & neanmoins il demeure vivant & sans corruption; parceque c'est un mystere dans lequel on voit une chose, & on en comprend une autre. Ce qui se voit, à l'apparence de corps: ce qui se conçoit, produit un fruit spirituel. Mais puisqu'un mystere est ce qui signifie une autre chose, s'il est vray que c'est le cors de JESUS-CHRIST dans la verité, pourquoy l'appelle-t-on mystere? C'est qu'après la consecration il paroist une autre chose: car il paroist du pain & du vin; mais c'est dans la verité le corps & le sang de JESUS-CHRIST. Car Dieu s'accommodant à nostre infirmité, voyant que nous n'avons pas accoustumé de manger de la chair crue, & de boire du sang, a voulu que les dons demeurassent*

passent dans leur première forme, quoy-
qu'ils soient dans la vérité le corps & le
sang de JESUS-CHRIST. Et dans le
Commentaire de la première Epître
aux Corinthiens, sur ces paroles, Le
pain que nous rompons à l'autel, n'est-ce
pas la participation du corps du Sei-
gneur ? Le pain, dit-il, est première-
ment consacré & beni par les Prestres
& par le S. Esprit, & ensuite il est rom-
pu. Et quoyqu'alors il paroisse pain,
neanmoins c'est dans la vérité le corps
de JESUS-CHRIST ; & quiconque mange
de ce pain, mange le corps de JESUS-
CHRIST ; parceque nous ne sommes
nous qu'un mesme pain de JESUS-
CHRIST, & un mesme corps, nous qui
mangeons ce pain selon la parole de
l'Apostre. La chair que le Verbe a prise
dans le ventre de la Vierge en l'unité
de sa personne, & le pain qui est consa-
cré dans l'Eglise, ne sont qu'un mesme
corps de JESUS-CHRIST. Car comme
cette chair est le corps de Christ, de mes-
me ce pain passe au corps de Christ ; &
ce ne sont pas deux corps, mais un mes-
me corps. Ce qu'il exprime encore
plus fortement dans l'exposition du

Canon. Comme la divinité du Verbe est une, quoyqu'elle remplisse tout le monde; demesme quoyque ce corps soit consacré en plusieurs lieux, & en une infinité de jours differens, ce ne sont pas neanmoins plusieurs corps de Christ, ny plusieurs sangs; mais un mesme corps, & un mesme sang, que celuy qu'il a pris dans le ventre de la Vierge, & qu'il a donné à ses Apostres... C'est pourquoy il faut remarquer, que soit qu'on en prenne plus, soit qu'on en prenne moins, tous reçoivent également le corps de JESUS-CHRIST tout entier, OMNES tamon corpus Christi intergerrimè sumunt.

Tout le fondement d'Aubertin pour détruire la clarté de ces passages, est que cet auteur use de ces termes en expliquant la maniere dont le pain est fait le corps de JESUS-CHRIST: *Divinitas enim replet illud, quod & conjungitur & facit ut sicut ipsa una est, ita conjungatur corpori Christi, & unum ejus corpus sit in veritate.* D'où il conclut que cet auteur ne veut pas que le pain devienne le corps de JESUS-CHRIST par changement, mais seulement par l'habitation de la divinité.

Mais c'est attribuer sans fondement à un auteur judicieux une imagination ridicule. Car l'habitation de la divinité dans le pain, quand même elle seroit hypostatique, peut bien rendre la matiere du sacrement le pain & le vin de Dieu; mais elle ne peut le rendre le corps & le sang de JESUS-CHRIST, que par un véritable changement, comme l'habitation de la divinité dans le corps de JESUS-CHRIST, ne le rend pas l'ame de JESUS-CHRIST, & ne fait pas que cette proposition soit véritable: Le corps de JESUS-CHRIST est l'ame de JESUS-CHRIST.

H. Remy nous assure que par la consecration le pain est tellement fait le corps de JESUS-CHRIST, que ce ne sont pas deux corps, mais un même corps. Or cette union de la divinité avec le pain ne peut faire cet effet. Car comme l'union de la divinité avec chacun des bras du corps de JESUS-CHRIST, ou avec chacun des pieds de JESUS-CHRIST, ne faisoit pas que ces deux bras ne fussent qu'un bras, & ces deux pieds ne fussent qu'un pied; demême

l'union de la divinité avec deux corps differens , ne feroit pas que ces deux corps ne fussent qu'un corps.

III. Elle ne suffiroit pas mesme pour faire que le pain fust reellement uni au corps de JESUS-CHRIST. Car l'union de la divinité avec le corps & l'ame de JESUS-CHRIST dans les trois jours du sepulchre , ne faisoit pas que l'ame fust unie au corps durant ces trois jours.

IV. Au lieu que Remy assure qu'il n'y a point plusieurs corps de JESUS-CHRIST , ny plusieurs calices. *Licet multis locis, & innumerabilibus diebus illud corpus consecretur, non sunt tamen multa corpora Christi, neque multi calices.* Il s'ensuivroit de cette union chimerique que Dieu auroit autant de corps , qu'il seroit uni à de pains differens , puisque chaque pain demeureroit en sa propre nature.

V. Au lieu qu'il dit que tous les chrestiens prennent le corps de JESUS-CHRIST tout entier , quelque petite que soit la partie de l'Eucharistie qu'ils reçoivent. *Sive plus sive minus quis inde percipiat, omnes æqualiter cor-*

pus Christi integerrimè sumunt. Il s'enfuivroit au contraire que nul ne prendroit le corps de JESUS-CHRIST tout entier, & qu'on en prendroit davantage plus on prendroit de la matiere du sacrement. Car comme chaque partie du corps naturel de JESUS-CHRIST n'est pas tout son corps, y ayant encore d'autres parties qui sont animées par son ame, & unies à sa divinité; ainſy chaque pain uni à la divinité, ne seroit pas tout le corps de Dieu, qui comprendroit en ce cas, outre le corps naturel de JESUS-CHRIST, l'assemblage de tous ces pains differens ausquels la divinité seroit unie, comme le corps naturel comprend l'assemblage de tous les membres ausquels l'ame est unie; de forte que qui prendroit plus de pain consacré, prendroit une plus grande partie du corps de JESUS-CHRIST.

Cette union de la divinité avec le pain n'est donc digne que de l'imagination d'Aubertin, qui aime mieux dire au hazard tout ce qui luy vient en l'esprit, que de reconnoître qu'aucun ancien auteur enseigne la pre-

fence réelle. Et certainement ces paroles de Remy sur lesquelles il se fonde ne le portoient point à une pensée si peu vray-semblable. Car cet auteur dit bien que la divinité remplit ce pain, & qu'elle le joint au corps de JESUS-CHRIST; mais il ne dit pas qu'elle l'y joigne en le laissant subsister en la nature de pain. Il marque au contraire que c'est en le changeant & en faisant qu'il ne soit plus pain, mais le corps véritable & naturel de JESUS-CHRIST. *Iste panis, dit-il, transit in corpus Christi. Videtur quidem panis & vinum, sed in veritate corpus est Christi.* La divinité remplit donc le pain selon cet auteur; mais elle le remplit d'une manière efficace; elle le change en le remplissant; elle le fait passer à la nature du corps de JESUS-CHRIST; elle fait qu'il cesse d'estre pain, quoyqu'il le paroisse; elle le rend corps de JESUS-CHRIST dans la vérité. C'est ainſy qu'elle l'unit au corps en faisant qu'il n'y ait plus de pain, quoyque l'apparence en demeure, & que ce qui est conçu sous cette apparence, soit véritablement le corps

mesme de JESUS-CHRIST. *Videtur quidem panis & vinum, sed in veritate corpus Christi est & sanguis..... Facit ut pristina remaneant forma illa duo munera, etsi in veritate corpus Christi & sanguis sunt.*

CHAPITRE III.

Examen de ce que dit l'Auteur de la Réponse sur le sujet de Jean Scot.

ENfin pour un dernier exemple du peu de justesse des raisonnemens de l'Auteur en cette III. partie, il nous permettra de rapporter encore ce qu'il dit de Jean Scot, appelé Erigene, dont il parle ainſy : *L'Auteur du Traitté dit que Jean Erigene estoit un broüillon, un ignorant, un homme rempli d'erreurs, dont le livre fut brûlé dans un concile tenu près de deux cens ans après luy,.... Mais nous pouvons ſçavoir en quelle estime il fut durant sa vie, & après sa mort par beaucoup de choses : premierement par l'honneur qu'il eut d'estre precepteur de Charles le Chauve, marque qu'il estoit en*

312 REFUTATION, &c.
reputation d'homme sçavant. Secondement il écrivit de l'Eucharistie par le commandement de Charles, aussy bien que Bertram. De plus la reputation de son sçavoir le fit appeller par Alfride Roy d'Angleterre. Enfin tous les historiens luy rendent témoignage d'avoir esté personnage de grand esprit, & de grande eloquence, docteur consommé en toute literature, Prestre, & Moine tres saint, Abbé d'un monastere de fondation royale. Ils disent mesme que l'on vit une lumiere miraculeuse sur le lieu où il avoit esté tué. Ce qui obligea les Moines de le transporter dans la grande eglise, & de luy faire un honorable tombeau auprès de l'autel avec cette epitaphe: CY GIST JEAN, le saint Philosophe, qui en sa vie fust enrichi d'une merveilleuse doctrine, & qui enfin eut l'honneur de monter par le martyre au royaume de Christ. Voila ce broüillon, cet ignorant, & cet homme rempli d'erreurs.

Il semble en entendant ce discours que ce soit l'Auteur du Traité qui ait donné ces epithetes à ce Jean Scot. Mais on fera bien étonné quand on

prendra la peine de le lire, & que l'on verra que ce n'est pas luy qui les luy donne, mais la plus sçavante Eglise de France qui estoit alors celle de Lyon, laquelle il cite expressément, & qui parle ainsy d'Amalarius, & de Jean Scot: *Multum moleste & dolenter accipimus, ut ecclesiastici & prudentes viri Amalarium de fidei ratione consulerent, qui & verbis & libris, suis mendaciis, & erroribus, & phantasticis atque hæreticis disputationibus plenis, omnes pene apud Franciam Ecclesias, & nonnullas etiam aliarum regionum, quantum in se fuit, infecit, atque corrupit; ut non tam ipse de fide interrogari, quàm omnia scripta ejus saltem post mortem debuerint igne consumi. Et quod majoris est ignominie atque opprobrij, Scotum illum ad scribendum compellerent, qui sicut ex ejus scrip'tis verissimè comperimus, nec ipsa verba Scripturarum adhuc habet cognita, & ita quibusdam phantasticis adinventionibus & erroribus plenus est, ut non solùm de fidei veritate nullatenus sit consulendus, sed etiam cum ipsis omni irrisione dignis scriptis suis, nisi*

lib. de trib.
Ep. Ep. 2.
c. 10.

corrigere & emendare festinet, vel sicut demens sit miserandus, vel sicut hereticus sit anathematizandus.

Flore sçavant Diacre de la mesme Eglise, ne le traite pas plus favorablement, & il l'appelle dès le commencement de son écrit un causeur & un étourdy: *Venerunt ad nos cujusdam vaniloqui & garruli hominis scripta.* Et il le convainc dans tout son ouvrage d'ignorance & d'erreurs, aussy bien que Prudence Evesque de Troyes, qui a refuté au long ses dixneuf chapitres que le Concile de Valence condamna en ces termes: *Sed & alia novemdecim syllogismis ineptissimè conclusa, & licet jactetur, nullâ seculari literaturâ nitentia; in quibus commentum diaboli potius quàm argumentum aliquod fidei deprehenditur, à pio auditu fidelium penitus explodimus..... Ineptas autem quasi tiunculas, & aniles pene fabulas, Scotorumque pultes, puritati fidei nauseam inferentes quæ periculosissimis & gravissimis temporibus, ad cumulum laborum nostrorum, usque ad scissionem eharitatis miserabiliter & lachrima-*

biliter succreverunt, ne mentes christiane inde corrumpantur, & excidant à simplicitate fidei qua est in Christo Iesu, penitus respuimus, & ut fraterna charitas, cavendo à talibus, auditum castiget, Christi amore monemus.

On voit la mesme censure dans le Concile de Langres c. 4.

Enfin le Pape Nicolas I. en parlant de la traduction qu'il avoit faite des livres de S. Denys, declare expressément que ce Scot estoit un homme suspect d'erreurs.

Voilà ce qu'on avoit en veüe en parlant de Jean Scot, comme on a fait. Et la sincerité obligeoit l'Auteur de la Réponse de ne le pas dissimuler.

Cela devoit suffire pour luy faire juger à luy mesme combien on doit avoir peu d'égard à l'estime que Charles le Chauve, & un Roy d'Angleterre ont pu faire de Jean Erigene, & aux loüanges que quelques historiens luy ont données. Car si elles estoient suffisantes pour le justifier des erreurs qu'on luy impute touchant l'Eucharistie, elles le justifieroient aussy de celles qu'on luy im-

pute touchant la grace. Que si l'Auteur reconnoist sans doute que c'est avec grande raison que l'Eglise de Lyon, le Concile de Valence, & celui de Langres ont condamné ses erreurs touchant la grace, qu'il reconnoisse aussy par cet exemple que les Roys peuvent estimer, & que les historiens peuvent louer des hommes remplis d'erreurs.

Qui ne sçait que la pluspart du monde, & principalement les grands ne jugent des hommes que par l'exterieur & par le dehors; & que pourveu qu'une personne ait quelque facilité de parler? qu'il fasse paroistre une science meslée, comme estoit celle de Jean Erigene, qui avoit beaucoup voyagé, qui sçavoit diverses langues, & qui estoit philosophe, qualité rare en ce temps là, il ne manque jamais d'attirer l'estime de plusieurs personnes? Mais ce n'est pas sur cette reputation populaire qu'il faut fonder le jugement qu'on doit porter de la doctrine d'un auteur. Et un homme judicieux s'arrestera toujours beaucoup davantage au témoignage

d'une Içavante Eglise & de deux Conciles composez des plus grands Evêques de ce siecle, qu'à l'estime de quelques grands, à la credulité de quelques Religieux, & au rapport de quelques historiens d'Angleterre, qui ne connoissoient pas ce Scot, comme on le connoissoit en France.

Enfin c'est en vain que l'on pretend que nous devons nous en rapporter à des historiens étrangers, puisque nous en pouvons juger par nous-mesmes, & par la lecture des livres que nous avons encore de luy. Or il n'y a personne qui ne soit obligé de reconnoistre en les lisant, que c'estoit un homme qui suivoit plus ses raisonnemens, que la lumiere de la tradition de l'Eglise, & qui faisant profession d'expliquer la theologie par la philosophie, estoit aussy mauvais philosophe, qu'ignorant theologien; de sorte que c'est avec raison que le Concile de Langres luy oste l'une & l'autre de ces qualitez.

Il n'en faut point d'autre preuve que le commencement & la fin de son livre, & je croy qu'il est bon de

les rapporter icy, afin que tout le monde puisse juger du caractere de cet esprit, & de la justice des loüanges que les Ministres luy donnent.

Le premier chapitre de son livre porte ce titre : *Quadrivio regularum totius philosophia, quatuor omnem questionem solvi.* C'est adire que toute question se doit resoudre par le quaternaire des quatre regles de la philosophie.

Ille commence par l'établissement de ce principe, que la philosophie & la religion sont la mesme chose, & que la philosophie ayant quatre parties, la divisive, la definitive, la demonstrative, la resolutive, dont il rapporte les mots grecs & les definitions, C'est par là qu'il entreprend de trouver la verité du mystere de la predestination. On peut juger ce que l'on devoit attendre de ce ridicule commencement, & l'on n'y est pas trompé. Ce ne sont qu'argumens en forme, que dilemmes, que syllogismes conjonctifs, qui ne sont ordinairement que de fausses subtilitez, ou de veritables erreurs. Enfin il conclut

son ouvrage par une speculation qui contient tout le XIX. chapitre, & qui merite bien d'estre sçeüe.

Cet homme estoit si plein de la philosophie d'Aristote, & de la doctrine des quatre elemens, que pour la consacrer en quelque sorte, il en a voulu bastir l'enfer & le paradis.

Il dit donc que les demons avant leur peché estant dans l'element du feu, ils en avoient esté chassés a cause de leur peché, & que l'on leur avoit fait un corps d'air malgré qu'ils en eussent, afin qu'ils y souffrissent le supplice de leur orgueil. Qu'ainsy l'element du feu est le lieu des bienheureux, soit Anges, soit hommes; & que l'air qui est proche du feu sera celui des diables & des damnez.

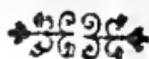
Que les eleus en ressuscitant auront des corps de feu, afin de vivre dans le feu, & que les damnez auront des corps d'air, afin de pouvoir estre tourmentez par le feu qui est au dessus d'eux.

Que la joye de ces natures qui seront en l'element du feu, consiste en ce que cet element domine & presse

320 REFUTATION, &c.
ce qui est au deffous, & le veut attirer à foy; au lieu que le supplice de ceux qui seront au deffous, fera d'estre dominez, pressez, & brûlez par l'element superieur.

Que neanmoins les corps & des damnez & des éleus seront éclatans pour l'ornement de l'univers, *ita videlicet quod idem ille ignis omnibus corporibus fiat gloria, quod damnandis animabus extrinsecus cumulabitur pœna.*

Voila ce grand personnage, & cet homme consommé en toute sorte de litterature, comme l'appelle l'Auteur de la Réponse. Voila quel estoit le caractere de ce precurseur des Sacramentaires. Que l'on juge après cela s'ils ont beaucoup de sujet de s'en glorifier, & s'il y eut jamais un homme plus propre pour attaquer le mystere de la foy, comme l'appelle l'Eglise, que celuy qui faisant profession de ne s'appuyer que sur la philosophie humaine, faisoit un si mauvais usage de sa raison.



CHAPITRE IV.

*Examen de ce que l'Auteur dit touchant
le conciliabule des Iconoclastes, &
le second Concile de Nicée.*

CEs exemples que je viens de rapporter ne sont que pour donner une idée generale du peu de justesse de l'Auteur dans les raisonnemens & dans les preuves qu'il employe en cette III. partie. Mais pour le satisfaire pleinement, il est necessaire d'examiner en particulier les points principaux qu'il entreprend de traiter, & dans lesquels il s' imagine avoir refuté l'écrit de l'Eucharistie, qui fait le sujet de ce différent.

On les peut reduire à quatre, dont le premier consiste en ce qu'il dit touchant le conciliabule des Iconoclastes, & le Concile de Nicée en Bithynie. Le 2. en ce qu'il dit du livre de Ratramnus ou Bertram. Le 3. en ce qu'il avance touchant le x. siecle. Et le 4. en ce qu'il dit touchant l'opinion des Grecs modernes, & des autres Com-

322 REFUTATION, &c.
munions séparées de l'Eglise depuis
un long temps.

Je commence par le Concile de Constantinople contre les images, & celuy de Nicée en Bithynie pour les images, en laissant ce qui regarde Anastase Sinaïte, & saint Jean Damascene, dont l'Auteur parle auparavant, parce qu'il n'a pas seulement songé à répondre à ce qu'on en avoit dit dans le premier traité, & qu'il s'est contenté de repeter ce que l'on croyoit y avoir suffisamment refuté. Mais pour le Concile de Constantinople & le second de Nicée, il pretend en tirer de grands avantages. Il relève extraordinairement le premier, & il condamne tres aigrement le second. Il dit de celuy de Constantinople, que c'estoit *trois cens trente-huit Evescques, c'est adire la plus pure & la plus éclatante partie de l'Eglise, & un plus grand nombre qu'il n'y en eut au Concile de Nicée: Qu'il s'explique si clairement en faveur de la doctrine de Calvin, que Calvin mesme ne pourroit rien dire de plus formel: Que c'est par hazard, & par rencontre qu'ils*

parlent de l'Eucharistie, circonstance que l'Auteur trouve fort considerable. Et quant au II. Concile de Nicée, il soutient *qu'on ne le peut excuser d'imprudenc, d'aveuglement, & de passion*. Mais ce qu'il y a de remarquable est, que quoyqu'il donne toutes les loüanges qu'il peut à ce concilia-bule de Constantinople, en dissimulant tous les justes reproches qu'on peut faire contre, comme qu'il n'y avoit aucun des Patriarches qui y assistast, & qu'il estoit visiblement dominé par un Empereur passionné & violent; & quoyqu'il cache tout ce que l'on peut dire à l'avantage du II. Concile de Nicée, où tous les Patriarches assistoient, où le Pape presidoit par ses Legats, & qui se tenoit sous l'autorité d'un Empereur equitable & moderé; il demeure neanmoins d'accord que bien que les expressions de ces deux Conciles sur l'Eucharistie soient differentes, ils estoient dans les mesmes sentimens en ce qui regarde le fond, comme il paroist en ce que le Concile de Nicée reprenant les expressions des Iconoclastes, leur

rend néanmoins témoignage qu'après avoir mal parlé, ils revenoient dans la suite à la vérité. Et en effet il est entièrement hors d'apparence que dans l'espace de trente ans qui se sont passez entre ces deux Conciles, toute l'Eglise d'orient eust changé de foy sur la matiere de l'Eucharistie, sans que personne se fust apperceu de ce changement, ny que l'on eust veu naistre aucune contestation sur ce point, en mesme temps que l'on excitoit tant de trouble sur la dispute des images, qui estoit infiniment plus legere.

Il faut donc supposer comme un principe constant, que ces deux Conciles n'ont eu qu'une mesme doctrine dans le fond sur le sujet de l'Eucharistie, c'est adire ou qu'ils ont cru tous deux la presence réelle, ou qu'ils ont cru tous deux l'absence réelle. Il s'agit seulement de sçavoir laquelle des deux creances on leur doit attribuer à tous deux egalemment. Les Calvinistes tirent à eux le concile des Iconoclastes, & par ce concile ils pretendent expliquer celui de Nicée.

Les Catholiques soutiennent au contraire que le II. Concile de Nicée est clairement pour eux, & que l'on s'en doit servir pour expliquer celuy des Iconoclastes. C'est le sujet de ce différent dans lequel je ne voy pas qu'un homme de bon sens puisse raisonnablement hesiter touchant le party auquel la verité l'oblige de se ranger. C'est ce qui paroistra par les considerations suivantes.

1. Le concile des Iconoclastes ne parle de l'Eucharistie que par rencontre, & pour un autre dessein; c'est-à-dire qu'il n'a pas eu pour but de dire tout ce que l'on doit croire de l'Eucharistie, mais d'en tirer seulement un argument contre les images. Et quand on ne parle des mysteres qu'en cette maniere, chacun sçait que l'on n'est obligé d'en dire que ce qui sert au sujet que l'on traite. Or l'Eucharistie ayant deux qualitez selon la doctrine des catholiques; l'une qu'elle est l'image de JESUS-CHRIST selon sa partie exterieure & sensible, & moins principale; l'autre, qu'elle est JESUS-CHRIST

mesme dans sa partie principale, mais invisible, il est certain qu'il n'y avoit que la premiere qualité d'image qui favorisast, non en verité, mais en apparence, la pretention des Iconoclastes, & qui leur donnaist sujet de dire comme ils faisoient, *que JESUS-CHRIST n'avoit point choisi d'autre image sous le ciel que celle du pain & du vin, pour exprimer son Incarnation, d'où ils concludoient que toutes les autres estoient illicites.*

Il n'y auroit donc pas sujet de s'étonner quand ils n'auroient point parlé de la seconde, qui est d'estre véritablement le corps mesme de JESUS-CHRIST; puisqu'elle ne seroit de rien à leur dessein. Cependant ils n'ont pas laissé de le faire, & ils nous disent expressément dans ce lieu mesme que les Calvinistes citent, *que JESUS-CHRIST avoit voulu que le pain de l'Eucharistie estant la véritable image de sa chair naturelle, fust fait son divin corps par l'avenement du S. Esprit.*

Il n'en est pas de mesme de cet escrit contre les Iconoclastes qui fut leu dans la 6. session du II. Concile de

Nicée, on y reprend une expression defectueuse touchant l'Eucharistie, on la condamne dans un mauvais sens. On estoit donc obligé de parler précisément & exactement. Car jamais on ne s'eloigne davantage des metaphores, que lorsqu'on condamne les autres de s'estre servi de termes impropres & peu exacts. Et c'est dans cet esprit de simplicité éloigné de figures & de metaphores qu'il est dit dans cet escrit, *que les dons sont appelez types avant que d'estre sanctifiez : mais qu'après la consecration ils sont appelez, ils sont en effet, & sont crus proprement le corps & le sang de IESUS-CHRIST : qu'ainsy ces ennemis des images avoient apporté pour les détruire l'exemple d'une image qui n'estoit point image, mais corps & sang.*

Il n'est pas question si le Diacre Epiphane, & les Evesques de ce II. Concile de Nicée, devant qui il parloit, avoient raison en ce qu'ils preendoient que les dons n'avoient jamais esté appelez types, ou antitypes qu'avant la consecration, c'est une question de fait, dans laquelle ils

ont pu se tromper d'une erreur fort innocente, puisqu'elle estoit fondée sur le sens populaire du mot d'image qui exclut la verité: ce qui leur faisoit faire ce raisonnement: *Si imago corporis est, non potest esse hoc divinum corpus.* Mais il s'agit de ce qu'ils ont cru de l'Eucharistie. Or il faut renoncer à la raison pour douter qu'ils n'ayent cru ce qu'ils nous disent si expressément, que l'Eucharistie n'est pas l'image de JESUS-CHRIST, mais son propre corps: ce que l'on ne peut prendre en aucune sorte, qu'au sens que les catholiques le prennent.

2. Car il faut remarquer que le langage des hommes souffre bien que l'on détruise, & que l'on nie l'expression figurée, pour affirmer l'expression simple; mais que c'est une extravagance sans exemple, de nier l'expression simple pour affirmer l'expression figurée.

Par exemple, d'autant que la pierre du desert n'estoit JESUS-CHRIST que par metaphore & par signification, & que toutes ces autres expressions sont aussy metaphoriques, les
sept

sept vaches sont les sept années, le sang est l'alliance, l'Agneau paschal estoit JESUS-CHRIST; on peut bien dire, la pierre n'estoit pas JESUS-CHRIST, mais elle en estoit l'image; les vaches n'estoient pas des années; mais elles signifioient des années; le sang n'estoit pas l'alliance proprement, mais il estoit la marque de l'alliance; l'Agneau paschal n'estoit pas JESUS-CHRIST immolé, mais il en estoit la figure.

Mais il n'est jamais venu dans l'esprit de personne de s'exprimer de la sorte: La pierre ne signifioit pas JESUS-CHRIST, mais elle estoit JESUS-CHRIST: les vaches ne signifioient pas des années, mais elles estoient des années: le sang n'estoit pas une marque d'alliance, mais c'estoit l'alliance mesme: l'Agneau paschal n'estoit pas la figure de JESUS-CHRIST immolé sur la croix, mais c'estoit JESUS-CHRIST mesme immolé sur la croix.

Il n'y a donc point d'apparence que celui qui composa ce traité ait cru d'une part, que le pain & le vin ne fussent que la figure & la representa-

tion du corps de JESUS-CHRIST, & non le corps mesme de JESUS-CHRIST; & que de l'autre pour sifier cette creance il ait dit que le pain & le vin n'estoient pas l'image de JESUS-CHRIST, mais qu'ils estoient proprement le corps & le sang de JESUS-CHRIST. Pour parler de cette forte il faudroit avoir entierement perdu le sens.

3. Il n'y a rien dans le discours des Iconoclastes qui ne soit vray à la lettre selon l'opinion des catholiques; & tout ce qu'on y peut blâmer, est qu'il est susceptible d'un mauvais sens selon l'intelligence populaire du mot d'image, lequel neanmoins ces Evêques témoignent qu'ils n'ont point eu.

Ils appellent l'Eucharistie image, & cela est vray dans le sens naturel de ce mot, puisque comme dit Paschase, ce mystere est verité, & ne laisse pas d'estre figure. Ils disent que Dieu a choisi une image principale, sçavoir la substance du pain, & qu'il a commandé de l'offrir. Cela est encore vray, tant parcequ'on offre les dons avant qu'on les consacre, que parce-

que lors mesme qu'ils sont consacrez, ils retiennent avec raison le nom de la chose dont ils conservent la figure & la ressemblance.

Le premier auteur qui s'est servi du mot de Transubstantiation, sçavoir Estienne Evesque d'Autun, dans le passage mesme où il s'en sert, ne laisse pas d'appeller l'Eucharistie oblation de pain & de vin: *Oblatio*, dit-il, *panis & vini transubstantiatur in corpus & sanguinem Christi.* De Sacramento Altaris, c. 13.

Il est donc certain que ce n'est en rien favoriser les Sacramentaires, que de dire simplement comme font ces Evesques, que JESUS-CHRIST a commandé qu'on offrît le pain & le vin, images de sa chair; & qu'il reste à sçavoir s'ils n'ont point cru que cette substance du pain & du vin, cette image de la chair naturelle, fust changée en son corps & en son sang. C'est en quoy consiste la question, & ces Evesques la decident, en reconnoissant, comme ils font plus bas, que Dieu a voulu que le pain de l'Eucharistie estant l'image de sa chair naturelle, devint le divin corps, estant sanctifié par

332 REFUTATION, &c.
l'avenement du S. Esprit. Et ceux
mesmes qui les combattent avoient
qu'ils l'ont decidée en cette manie-
re, & qu'ils ont reconnu que le pain
estoit le corps mesme de JESUS-
CHRIST.

Ainsi le sens que les catholiques
donnent à ce concile des Iconocla-
stes est conforme à leurs propres paro-
les. Et il est de plus appuyé du témoi-
gnage de celuy mesme qui les a com-
battus dans le II. Concile de Nicée.

4. Mais outre que le sens que les
Calvinistes sont obligez de donner
aux paroles du II. Concile de Nicée,
n'est tiré que de leur fantaisie, il est de
plus si contraire au sens commun, qu'il
est étrange qu'il ait pu venir dans l'es-
prit d'aucun homme raisonnable.

L'écrit leu dans la 6. action de ce
Concile nous assure que le pain n'est
pas l'image du corps de JESUS-CHRIST,
mais qu'il est appelé, qu'il est en effet,
& qu'il est cru proprement le corps mes-
me de JESUS-CHRIST; & que c'est à tort
qu'on l'appelle image, puisque c'est la
chair & le sang de JESUS-CHRIST.
Cela veut dire, dit l'Auteur de la Ré-

ponse, que ce n'est pas une image
 vuide, puisque l'ame en la prenant
 s'unit à JESUS-CHRIST comme à son
 objet, & JESUS-CHRIST s'unit à l'a-
 me en agissant sur elle. Mais en quel-
 le langue a-t-il trouvé que ces mots,
ce n'est pas une image, signifient ce
 n'est pas une image vuide? Où a-t-il
 trouvé que ceux-cy, *que le pain est ap-
 pellé, est en effet, & est cru le corps de
 JESUS-CHRIST*, signifient que l'on
 pense à JESUS-CHRIST en pre-
 nant le pain, & que JESUS-CHRIST
 agit sur ceux qui le prennent? Est-ce
 en cette maniere que l'on exprime
 cette pensée?

Cependant ces Messieurs les pre-
 tendus Reformez trouvent ces expli-
 cations fort raisonnables, & l'on ne
 s'en doit pas étonner. Ils se les redisent
 perpetuellement à eux-mesmes & à
 force de les rebattre ils deviennent
 incapables d'en reconnoître l'absur-
 dité. C'est l'ordinaire de l'esprit hu-
 main de perdre ainſy par l'accoutu-
 manance le discernement du vray &
 du faux. Ils ont toujours dans l'es-
 prit ces solutions, de corps sym-

334 REFUTATION, &c.
bolique, corps typique, presen-
ce de vertu, presence de significa-
tion, presence d'objet. Ils se les ren-
dent familiares, & s'imaginent en-
suite qu'elles ont pu estre aussy fami-
lieres aux Peres qu'à eux.

Mais ils devroient confiderer que
les Peres n'estoient pas dans la mesme
condition qu'eux. Ils n'estoient point
attachez à ces termes. Ils n'avoient
point dessein d'allier les expressions
anciennes avec leurs opinions presen-
tes. Ils ne songeoient qu'à se faire en-
tendre. Or il est absolument contre
le sens commun, qu'un homme pour
faire entendre cette pensée, que l'E-
ucharistie n'est pas une image de JESUS-
CHRIST inutile & sans effet, mais que
ceux qui la prennent en songeant à
JESUS-CHRIST s'unissent à luy comme
à leur objet, & que JESUS-CHRIST
s'unit aussy à eux en agissant sur leurs
ames, choisisse ces termes: *Le pain con-
sacré n'est pas l'image du corps de JESUS-
CHRIST, mais il est appelé, il est en effet,
& il est cru proprement son corps.*

5. Que si les paroles de cet écrit leu-
dans la 6. action du II. Concile de

Nicée sont absolument ridicules dans le sens que les Calvinistes y donnent, les raisonnemens de ce mesme écrit ne le sont pas moins.

On y refute les Iconoclastes qui avoient appelé l'Eucharistie image, par cet argument. L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or le pain consacré est le corps mesme de JESUS-CHRIST. Donc il n'en est pas l'image : *Si imago corporis est, non potest esse hoc divinum corpus.*

Nicephore Patriarche de Constantinople, écrivant quelque temps après contre les Iconoclastes, emprunte du II. Concile de Nicée ce mesme raisonnement : *Quomodo, dit-il, idem dicitur corpus Christi, & imago Christi: quod enim est alicujus imago, hoc corpus ejus esse non potest.*

Sur quoy il faut remarquer que les Calvinistes employent contre les Catholiques le mesme principe que les Evesques de Nicée, & Nicephore employent contre les Iconoclastes; mais qu'en y joignant de differentes mineures, ils en tirent des conclusions toutes differentes.

Les Evesques du Concile de Nicée forment cet argument : L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or l'Eucharistie est le corps mesme de JESUS-CHRIST. Donc elle n'en est pas l'image.

Et les Calvinistes forment celui-cy :

L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image. Or l'Eucharistie est l'image du corps de JESUS-CHRIST. Donc elle n'est pas le corps mesme de JESUS-CHRIST.

Les Calvinistes pretendent que les Evesques du Concile de Nicée se trompoient dans leur raisonnement, & nous pretendons qu'ils se trompent dans le leur.

Mais c'est une equité que l'on doit garder en accusant les hommes d'erreur, que de ne leur imputer que des erreurs humaines, & qui sont voilées de quelque sorte d'apparence, & de ne leur en pas imputer qui soient entierement folles & extravagantes.

Cette equité est fondée sur ce principe tres veritable, & tres necessaire pour l'intelligence du langage

humain , que les hommes font capables de s'abloüir , & de se surprendre par une fausse apparence , parce qu'ils sont hommes ; mais qu'ils ne sont pas capables de se tromper sans apparence & sans raison , & d'approuver des choses notoirement fausses , parce qu'ils ne sont pas fous.

Nous prattiquons cette equité envers les Calvinistes. Nous leur disons qu'ils se trompent ; mais qu'ils se trompent en hommes. Le principe dont ils se servent , que l'image n'est pas la chose mesme dont elle est image , est faux dans le sens naturel du mot d'image qui ne signifie que representation. Car une chose se peut représenter soy mesme dans un autre estat , comme le visage est l'image de l'ame: la colombe, & les langues de feu representoient le S. Esprit, & le contenoient. Mais il est vray dans le sens populaire de ce mot. Car on n'appelle pas ordinairement image ce qui est la chose mesme, & l'on conclut populairement : C'est son image, donc ce n'est pas luy mesme. Voila l'apparence qui les trompe.

Mais les Calvinistes ne traitent pas de mesme le Concile II. de Nicée, & tous les auteurs qui se sont servis du mesme raisonnement, en les expliquant comme ils font. Ils leur impudent une erreur, mais une erreur qui n'est pas humaine, & qui est entiere-ment insensée. Et pour le faire voir, examinons un peu le raisonnement des Evesques de Nicée selon le sens des Calvinistes.

Leur principe est : *L'image n'est pas la chose mesme dont elle est image.* Et ce principe ne sçauroit entrer dans la teste de qui que ce soit, à moins qu'on ne l'explique au moins en ce sens; *L'image n'est pas reellement la chose mesme dont elle est image.* Car il est ridicule en celuy - cy : *L'image n'est pas figurativement, ou virtuellement la chose dont elle est image;* puisqu'il est au contraire de la nature de l'image d'estre figurativement la chose dont elle est image, & qu'il est clair qu'il ne repugne point à la nature de l'image, de contenir la vertu de la chose, comme il ne repugne point à l'eau du baptesme de contenir la vertu du

S. Esprit. Elle en est au contraire plus véritablement image.

Il faut donc au moins qu'on suppose que ces Evêques ont pris ce principe au premier sens, & qu'ils ont voulu dire que l'image *n'est pas réellement la chose dont elle est image*. Voilà leur majeure; & leur mineure est: *Le pain consacré est le corps de JESUS-CHRIST*, dont ils tirent cette conclusion: *qu'il n'est donc pas l'image du corps de JESUS-CHRIST*, comme les Iconoclastes l'appelloient. Qu'on explique maintenant cette mineure au sens des Calvinistes: Le pain consacré est le corps de JESUS-CHRIST figurativement & virtuellement, & l'on verra qu'on en fera le plus impertinent raisonnement qui ait jamais été fait.

Car le raisonnement entier & développé consistera dans ces trois propositions.

L'image n'est pas réellement le corps même dont elle est image.

Or le pain consacré est figurativement & virtuellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'est pas l'image de JESUS-CHRIST.

Il est donc certain qu'on ne peut expliquer raisonnablement l'argument de ces Evêques qu'en l'entendant au sens des catholiques, & en substituant dans la mineure le même terme qui est clairement sous-entendu dans la majeure en cette manière.

L'image n'est pas réellement le corps même dont elle est image.

Or le pain consacré est réellement le corps de JESUS-CHRIST.

Donc il n'est pas l'image du corps de JESUS-CHRIST.

Cet argument pris en cette manière ne laisse pas d'être defectueux, parce que la majeure n'est pas véritable absolument, & en tous sens : mais il est apparent, & c'est une erreur humaine que de s'y laisser surprendre.

Au lieu qu'estant expliqué au sens des Calvinistes, il est entièrement extravagant. Ainsy comme toutes les preuves que l'on tire de l'autorité des hommes ne sont appuyées que sur ce principe, qu'ils ne sont pas fous,

comme nous l'avons dit ailleurs, il ne leur a pas esté permis d'expliquer les paroles d'un écrit leu avec approbation dans un Concile en une maniere selon laquelle il faudroit l'accuser non d'erreur, mais de folie.

Mais cette expression, que le pain consacré n'est pas l'image du corps de JESUS-CHRIST, ne justifie pas seulement que l'auteur de cette refutation du concile des Iconoclastes, qui fut leüe dans la sixième session du II. Concile de Nicée, estoit dans la foy de la presence réelle; elle ne montre pas aussy seulement que tous les Peres de ce Concile devant qui on la lisoit estoient dans la mesme foy; mais elle fait voir que c'estoit la creance commune & universelle de toute l'Eglise de ce temps-là, tant en orient qu'en occident.

Car il faut remarquer, qu'ils n'estoient pas inventeurs de cette expression. Elle se trouve expressément dans Anastase Sinaitte, dans S. Jean de Damas, & dans le Concile de Francfort, qui ne l'avoit pas empruntée des Grecs.

Et de là on doit conclure nécessairement, que ce n'estoit point une chose ordinaire dans l'Eglise, d'appeller le pain de l'Eucharistie image & figure de JESUS-CHRIST; puisque cette expression scandalise tout un Concile, & qu'elle fut combattue en orient & en occident. Or il est contre toute sorte d'apparence, qu'une expression tres commune dans l'Eglise eust scandalisé de cette sorte tous les Evêques du monde.

Il se peut bien faire que les Iconoclastes la trouvant autorisée par quelques anciens Peres, s'en soient servis parcequ'elle estoit favorable à leur dessein. Il se peut faire aussi que les Evêques du II. Concile de Nicée, & ceux de Francfort en ne faisant pas attention aux passages des Peres qui l'autorisent, l'ayent reprise acause du mauvais sens qu'elle presente d'abord.

Mais il ne se peut faire en aucune sorte qu'ils eussent repris cette expression, si elle eust esté commune dans le langage ordinaire dont on parloit alors dans l'Eglise, parceque

ce langage ne leur pouvoit estre inconnu.

Or de cela seul que ce n'estoit pas la coutume des fidelles de ce temps là de considerer le pain & le vin comme les figures du corps & du sang de JESUS-CHRIST, il s'ensuit qu'ils ont cru la presence réelle; puisqu'ils ne pouvoient pas detourner toutes les expressions qui la signifient naturellement, à ces sens metaphoriques d'images & de figures de JESUS-CHRIST.

On leur disoit sans cesse que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST; on ne leur disoit point qu'elle en fust l'image & la figure, puisqu'ils ne pouvoient souffrir ces expressions en ce siecle. Ils ne pouvoient donc comprendre autre chose, sinon qu'elle estoit veritablement & reellement le corps mesme de JESUS-CHRIST, estant impossible qu'ils ayent pu resister à l'impression si puissante de tant de termes qui forment l'idée d'une presence réelle, sans cette solution, qui est presque l'unique qu'Aubertin & les autres Ministres apportent pour s'en deffendre.

On ne peut donc nier raisonnablement que toute l'Eglise ne fust au temps de ce Concile dans la foy de la presence réelle, & qu'ainfy comme les Ministres avoient qu'il ne s'estoit point encore fait de changement dans la substance de la foy, on ne doit conclure que cette mesme doctrine de la presence réelle est celle de toute l'antiquité.

Au reste encore qu'il soit vray que cette expression, que le pain consacré est l'image du corps de JESUS-CHRIST, se trouve autorisée par quelques anciens Peres, on ne doit pas néanmoins trouver étrange qu'elle se soit abolie, parceque l'usage n'en a jamais esté frequent, & qu'il est tres-facile & tres-naturel que le peuple estant maistre du langage, ait banni une façon de parler, qui formoit un faux sens selon le sens populaire; qui est celuy qui se presente d'abord.



CHAPITRE V.

Où l'on fait voir que l'Auteur de la Réponse ne peut tirer aucun avantage du livre de Bertram.

COMME les Ministres ne trouvent pas souvent des livres anciens qui leur soient favorables mesme en apparence, s'il s'en rencontre quelqu'un dans ce grand nombre qui nous sont restez, qui semble dire quelque chose à leur avantage, ils le font valoir d'une maniere si extraordinaire, qu'il paroist bien qu'ils ne sont pas accoutumez à estre favorisez par les auteurs ecclesiastiques.

Nous avons veu de quelle sorte ils ont voulu faire de Jean Erigene, qui dans la verité estoit un des impertinens hommes de son siecle, un homme admirable, & consommé en toute sorte de litterature. Mais voicy un autre auteur du mesme siecle qu'ils relevent encore beaucoup davantage, parce que son livre s'estant conservé, leur donne moyen de s'en servir avec quelque sorte d'apparence.

C'est un nommé Rattramne ou Bertram ; car peut estre que ces deux noms ne font que le mesme , & en effet l'auteur anonyme deffenseur de Paschase attribue à Rattramne l'ouvrage qui paroist maintenant sous le nom de Bertram , comme au contraire Sigebert & Triteme appellent Bertram celuy qu'Hincmar dans le prologue du livre *de Forma deitatis* , & Frodoard historien celebre l. 3. c. 15. nomment Rattramne : d'où il paroist que l'on se servoit indifferemment de l'un & de l'autre nom pour marquer une mesme personne. Ce Rattramne donc composa un livre du corps & du Sang de JESUS-CHRIST par le commandement de Charles le Chauve , qui se plaisoit ainsy à consulter les hommes sçavans , & souvent autant pour appuyer l'erreur que la verité. Car ce fut luy en partie qui engagea Jean Erigene à écrire de la Predestination , comme il le témoigne dans le premier chapitre de son livre.

Mais comme les Princes ont bien d'autres affaires que de s'amuser à disputer des matieres de theologie ,

quoyque cet ouvrage ait esté entre-
 pris par son ordre, il ne paroist pas
 qu'il ait eu de suite, ny qu'il ait mes-
 me esté publié durant son regne, ny
 long temps depuis. C'est ce que re-
 connoist un Professeur Calviniste de
 Leiden, qui l'a fait imprimer avec un
 petit commentaire. Il est croyable,
 dit-il, que le livre de Bertram ne fut
 pas publié; parce qu'autrement Lan-
 franc n'auroit pas manqué d'en par-
 ler, n'estant ny stupide ny insensible;
 il n'auroit pas manqué de sentir vive-
 ment la pointe des argumens que ce
 livre nous fournit. Je croy qu'il y a
 deux raisons qui ont fait que ce livre
 est demeuré caché: la modestie de
 l'Auteur, & la timidité de l'Empereur.
 Car encore que les Pontifes Romains
 n'ayent commencé qu'au III. siecle
 d'après celuy-là à persecuter cette
 opinion avec le fer & le feu, il y a lieu
 neanmoins de soupçonner qu'ils
 estoient déjà dès ce siecle dans un autre
 sentiment (c'est adire dans l'opinion
 des catholiques.) C'est pourquoy
 comme quelques-uns écrivent que
 Charles avoit acheté sa consecration

» des Papes, il n'est pas étrange qu'il ne
 » les ait pas voulu irriter contre luy par
 » la publication de cet écrit : BERTRAMI
*verò scriptum editum non fuisse cre-
 dibile est, de quo alioquin Lanfrancus non fuisset taciturus, cum ejus aculeos homo non stupidus non potuisset non sentire. Rationem cur editum non fuerit, duplicem puto: modestiam scilicet Autoris, & Imperatoris pusillanimitatem. Nam tametsi ferro & flammâ Pontifices Romani hanc sententiam, non nisi tertio post Caroli Calvi obitum seculo, persequi cœperint; tamen suspicio est, ALTERIUS SENTENTIÆ EOS FUISSE PATRONOS ET DEFENSORES; à quibus cum emissa Carolum suam consecrationem scribant nonnulli, quid mirèrè, si hoc edito scripto eos in se provocare noluit.*

Voilà comment parlent les Calvinistes mesmes, quand ils parlent de bonne foy. Ils ne s'amusent pas à contester que l'Eglise ne fust alors dans la creance de la presence réelle, parceque c'est une chose trop claire. Ils avoient que ce livre de Bertram fut veu de peu de personnes. Ainsy

reconnoissant qu'il est demeuré caché, ils nous delivrent de la peine de rechercher les raisons pour lesquelles on n'a pas obligé l'Auteur de s'expliquer davantage. En effet il est entièrement sans apparence, que Berenger n'eust pas cité ce livre pour luy, & n'en eust pas fait un des principaux appuis de son erreur, s'il avoit esté dans son siecle entre les mains des hommes de lettres, luy qui se servoit d'un grand nombre d'autoritez beaucoup moins specieuses, & qui tiroit davantage du livre de Jean Scot sur la mesme matiere, & faisoit mesme valoir cette circonstance, qu'il avoit esté écrit par l'ordre de Charles le Chauve.

Ce silence de Berenger, & de ceux qui l'ont combattu touchant Bertram, & une oraison de S. Gregoire qu'Ascelin écrivant contre Berenger marque avoir esté employée par Jean Scot; & qui se trouve dans le livre de Bertram, ont fait croire à M. de Marca Archevesque de Toulouze, que le livre de Jean Scot, & celuy de Bertram n'estoient que le mesme li-

vre, & que le veritable auteur en estoit ce Jean Scot, soit qu'il se fust voulu cacher sous le nom de Bertram, soit que l'on eust donné par erreur à ce livre le nom de Rattranne ou Bertram, parcequ'il estoit constant que Rattranne avoit receu ordre d'écrire sur la mesme maniere: de sorte que son livre ne se trouvant point, on avoit pû facilement donner son nom à celuy de Jean Scot publié sans nom d'auteur. Et en effet il est assez étrange qu'il ne se trouve point d'auteur qui ait connu tous les deux ensemble. Le défenseur anonyme de Paschase fait mention de Bertram; mais il ne parle point de Scot; & Berenger & Lanfranc parlent de Scot, mais ils ne parlent point de Bertram; & quand le livre de Bertram a recommencé de paroistre, celuy de Scot ne s'est plus trouvé.

Ce n'est pas icy le lieu d'examiner cette conjecture. Mais ce qui paroist certain est que si ce livre de Bertram est different de celuy de Scot, il est demeuré comme enseveli durant un long temps; & ainsy il n'est nullement

TROISIÈME PARTIE. 351
étrangé qu'il n'ait excité aucun trouble dans son siècle.

Cela suffit pour détruire tous les avantages que les Ministre en pourroient tirer. Car il n'y auroit pas sujet de s'étonner que dans un mystere qui choque si fort la raison humaine, il se fust trouvé dans un siècle un theologien, qui tâchant de l'y rendre plus conforme, s'éloignast de la creance commune de l'Eglise par de vaines speculations. C'est un effet tout naturel des difficultez que Dieu a voulu joindre à ce mystere, & de l'inclination que l'esprit humain a d'accommoder toutes choses à la foiblesse de ses lumieres. Mais si l'on examine de près la doctrine & les expressions de ce livre, on trouvera qu'il n'est pas si avantageux aux Calvinistes qu'ils se l'imaginent, & que ce n'est pas sans raison que les Centuriateurs en ont eu une pensée toute contraire.

Car on peut considerer cet auteur en deux manieres, ou comme témoin de la doctrine de son siècle sur l'Eucharistie, ou comme raisonnant de luy-mesme sur cette doctrine. Il est

352 REFUTATION, &c.
témoin de la doctrine de son siècle par le rapport qu'il fait des expressions dont on se seroit communément pour exprimer la foy touchant ce mystere ; & il raisonne sur cette doctrine, lorsqu'il explique ces expressions selon ses pensées & ses speculations.

Si l'on le considere en la premiere maniere, tant s'en faut qu'il soit contraire à la doctrine catholique, qu'il peut au contraire beaucoup servir à établir cette verité, que le commun des fideles de ce siècle estoit dans la creance de la presence réelle. Car c'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il dit : *Je ne croy pas qu'aucun des fideles doute que ce pain n'ait esté fait le corps de JESUS-CHRIST, & que le calice ne contienne son sang :* NON ENIM putamus, ullum fidelium dubitare, panem illum fuisse Christi corpus eff. Etum, quod discipulis donans dixit: Hoc est corpus quod pro vobis datur; sed neque calicem dubitare sanguinem Christi continere.

C'est en suivant le langage de l'Eglise de son temps qu'il reconnoist
que

que le pain & le vin sont changez au corps & au sang de JESUS-CHRIST par une operation invisible du S. Esprit: *Panis qui offertur, ex frugibus terra cum sit assumptus, in Christi corpus dum sanctificatur transponitur; sicut & vinum cum ex vite deflexerit, divini tamen significatione mysterij efficitur sanguis, non quidem visibiliter, sed sicut ait presens doctor, operante invisibiliter Spiritu sancto. Unde & sanguis & corpus Christi dicuntur, quia non quod exterius videntur, sed quod interius divino spiritu operante facta sunt, accipiuntur; & quia longè aliud per potentiam invisibilem existant, quam visibiliter appareant.*

C'est en suivant ce mesme langage qu'il conclut: *Ex his omnibus que sunt hactenus dicta, monstratum est quod corpus & sanguis Christi, que fidelium ore in Ecclesia percipiuntur, figura sunt secundum speciem visibilem; at verò secundum invisibilem substantiam, corpus & sanguis verè Christi existant. C'est adire, nous avons montré par tout ce que nous avons dit jusques icy, que le corps & le sang de JESUS-CHRIST*

354 REFUTATION, &c.
qui sont receus dans la bouche des fidelles, sont figures selon l'espece visible; mais que selon la substance invisible ils sont veritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST.

Enfin il témoigne que le principe constant de tous les fidelles estoit, que l'Eucharistie estoit le corps de JESUS-CHRIST, & que le pain & le vin consacrez, n'estoient plus ce qu'ils estoient auparavant. *Corpus enim, dit-il, sanguinemque Christe fideliter confluentur, ET CUM HOC FACIUNT, NON HOC JAM ESSE QUOD PRIUS FUERE PRO-CUL-DUBIO PROTESTANTUR.*

Si hoc profiteri noluerint, compellentur negare, corpus esse sanguinemque Christi, quod nefas est non solum dicere, verum etiam cogitare: C'est adire, s'ils ne disoient cela, ils seroient obligez de nier que ce fust le corps & le sang de JESUS-CHRIST, ce que l'on ne peut dire ny mesme penser sans crime.

Voila ce que l'on croyoit en ce siecle. C'estoit un crime horrible que de nier que l'Eucharistie fust le corps de JESUS-CHRIST; l'on y faisoit profession de croire que le pain & le vin

consacrez estoient veritablement le corps & le sang de JESUS-CHRIST, *corpus & sanguis Christi verè existunt*; que cela se faisoit par une operation invisible du S. Esprit, *operante invisibiliter Spiritu sancto*. C'estoit la maniere dont on en parloit, & l'on doit juger par ces expressions populaires de l'idée qu'elles devoient naturellement imprimer dans l'esprit du peuple. Bertram y ajoûte ses raisonnemens. Il explique ces paroles à sa fantaisie. Il les detourne si l'on veut à des sens metaphoriques. Mais le peuple n'a point formé sa creance sur ces raisonnemens & sur ces explications qu'il n'a jamais entendues, & qui certainement n'ont jamais esté populaires, mais sur les expressions mesmes qui ont toujours retenti à ses oreilles.

Si l'on demande donc ce qu'il croyoit, il faut dire selon Bertram mesme qu'il croyoit que le pain & le vin après la consecration estoient le corps & le sang de JESUS-CHRIST, & que ce changement se faisoit par une operation invisible du S. Esprit. Voilà la foy de l'Eglise. Bertram en qualité

de theologien a pu raisonner comme il a voulu sur cette foy; mais il n'a pas esté capable de faire passer ses raisonnemens dans le peuple par un livre qui n'a peutestre jamais esté veu que de trois ou quatre personnes de son siecle. Ainsy estant consideré comme témoin de la creance de son siecle, on doit reconnoistre qu'il depose clairement pour la presence réelle; puisqu'il fait voir qu'on exprimoit ce mystere en des termes qui ne pouvoient former une autre idée dans l'esprit du peuple.

Aprés cela il est assez inutile de rechercher avec soin quel a esté son véritable sentiment. Dans les mysteres populaires, & qui doivent estre connus de tous les fidelles d'une foy distincte, la foy du peuple est la véritable foy. Le corps de l'Eglise ne peut errer, mais il est tres possible qu'un particulier s'egare. Il est impossible de concevoir que l'Eglise du ix. siecle ait abandonné la foy de l'ancienne Eglise. Mais on conçoit tres facilement qu'un theologien se soit évaporé en des raisonnemens frivoles,

& qu'il se soit ainſy écarté de la doctrine de l'Eglise, principalement lorsqu'il le fait en conſervant tous les termes ordinaires qui contiennent cette foy, & en les detournant ſeulement en des ſens éloignez des ſentimens communs des fidelles. L'eſprit humain ſe plaît en ces ſortes de ſubtilitez, & il n'y a point de myſtere ſur lequel il n'en ait voulu faire epreuve.

C'eſt donc une diſcuſſion entièrement indifférente pour le fond de nos diſputes que d'examiner de quel ſentiment a eſté Bertram. S'il a erré il a erré tout ſeul, & en errant meſme il a rendu témoignage à la doctrine de l'Eglise par les termes dont il a eſté obligé de ſe ſervir, n'oſant pas s'écarter d'un langage ſi autorifé dans l'Eglise τῆς συνδείας τὸ ἰσχυρὸν ἡσσωπόμενος, comme S. Baſile dit d'Origene ſur le ſujet du S. Eſprit.

C'eſtpourquoy je laiſſe maintenant cet examen; parce qu'il n'eſt pas utile dans une diſpute de cette importance d'amuſer l'eſprit à ces ſortes de conſtations. Mais ſi le principal différent eſtoit décidé, il ne me ſeroit pas

358 REFUTATION, &c.
difficile de montrer à l'Auteur, que l'on peut soutenir pour moins avec autant d'apparence, que Bertram estoit dans la creance commune de l'Eglise catholique, que les Ministres soutiennent qu'il y estoit contraire : que la maniere dont ils sont obligez d'expliquer ces expressions pour les rendre Calvinistes, est pour le moins aussy forcée, que celle dont les Catholiques se servent pour y donner un bon sens, & conforme à leur doctrine ; & que le plus grand avantage qu'ils puissent pretendre touchant cet auteur, est que l'on le tire à part comme un écrivain embarrassé, & qui ne peut estre utile ny aux uns ny aux autres. Voila ce que l'on peut leur faire voir quand ils le voudront. Mais comme c'est une dispute de pure curiosité, & qui n'est nullement importante pour la decision de nos differens, il y auroit de l'imprudence de la mesler dans un traité où l'on evite à dessein ces discussions de critique, pour ne s'attacher qu'aux choses qui peuvent contribuer à faire prendre party dans une contestation qui est telle, que le

paradis & l'enfer feront la differenc-
 ce de ceux qui auront fait un bon ou
 mauvais choix. *Ce n'est pas icy, comme*
dit Guitmond l. 3. une dispute, où l'a-
vantage & le desavantage soient de peu
de consequence. On ne combat pas pour
la victoire comme dans les écoles, ou
pour quelque bien temporel, comme dans
les jugemens. Mais c'est une dispute qui
a Dieu pour juge, & où il s'agit de la vie
eternelle & du royaume du ciel; parce-
que la mort eternelle sera la peine de ceux
qui auront soutenu la fausseté, & la vie
eternelle sera la couronne des deffenseurs
de la verité: FALSAMENIM partem sem-
piterna mors devorat, veram autem
vita eterna coronat.

CHAPITRE VI.

Où l'on montre que les reproches que les
 Ministres font contre le x. siecle, sont
 injustes par l'examen de l'estat de
 l'Eglise en Allemagne & dans le
 septentrion durant ce siecle.

C'Est une chose si hors d'apparen-
 ce en elle mesme qu'il se soit fait

360 REFUTATION, &c.
au x. siecle un changement insensible & universel dans la creance de l'Eucharistie, qu'on auroit sujet de mépriser les reproches vagues dont l'Auteur de la Réponse charge ce siecle, qu'il represente en l'air comme rempli de tenebres, d'ignorance, & de superstition, pour rendre par là croyable cette innovation pretendue que les Ministres y placent sans preuve & sans fondement, parcequ'ils ne la peuvent placer en un autre temps.

Il suffiroit de luy presenter que le siecle de Berenger estant si peu eloigné du ix. siecle, qu'il ne faut qu'une generation pour les joindre, ceux qui ont instruit les fidelles du temps de Berenger ayant pû estre instruits par ceux qui avoient vécu une partie de leur vie dans le ix. siecle, c'est la plus grande de toutes les extravagances, que de se persuader que la memoire d'un aussy étrange evenement que le seroit un changement universel de creance sur le point le plus connu de la religion chrestienne, ait pu dans si peu de temps s'abolir de l'esprit de tous les hommes.

On se pourroit encore contenter de luy dire que ce changement ne se peut placer dans les premières cinquante années de ce siècle ; puisqu'il est incroyable que les fidèles de toute la terre ayant esté instruits dans la creance distincte de l'absence réelle, aient embrassé une opinion toute contraire en condamnant leurs premiers sentimens, sans que ce changement ait fait aucun bruit ; & encore moins dans les dernières cinquante années puisque plusieurs ayant passé une partie de leur vie dans le x. & dans le xi. il y auroit eu encore du temps de Berenger une infinité de témoins de ce changement ; de sorte que bien loin que l'on eust pu luy reprocher, comme on a fait la nouveauté de son opinion, il n'auroit jamais manqué au contraire de prouver la nouveauté de celle de la presence réelle, par une infinité de témoins.

Car il faut remarquer qu'il commença selon Baronius de publier son heresie en l'an 1035. & en ce temps-là il y avoit apparemment encore dans l'Eglise plus de cent mille personnes

de 50. de 60. de 70. & de 80. ans, dont les uns avoient par consequent vécu 15. ans, les autres 25. les autres 35. & les autres 45. ans dans le x. siecle. Et toutes ces personnes pouvoient rendre témoignage de ce qui s'estoit fait durant les cinquante dernieres années de ce siecle, ou pour l'avoir veu eux-mesmes, ou pour avoir veu des personnes qui avoient vécu pendant tout ce siecle.

Enfin on auroit pu repousser en peu de paroles tous ces reproches qu'il fait contre le x siecle, en les tournant contre luy-mesme, & en luy montrant que quand ils seroient veritables, il en devoit tirer une consequence toute contraire à celle qu'il tire.

Car au lieu qu'il conclut de ce qu'il y a eu peu d'écrivains dans le x. siecle, qu'il s'y est pu faire un changement insensible dans la creance de l'Eucharistie, il auroit raisonné plus justement s'il avoit conclu, qu'il ne s'est pu faire dans ce siecle aucun changement considerable dans la foy, parce qu'il y a eu peu d'écrivains.

Les hommes sont toujours hommes

dans tous les siècles; ils ne souffrent point que l'on leur arrache leurs opinions sans faire quelque résistance, principalement en une matiere importante. Cette résistance produit les disputes, & les disputes produisent les écrits. Ainsy quand on ne voit point d'écrits, il faut conclure qu'il n'y a point eu de disputes, & point de combat; & par consequent que la doctrine de l'Eglise n'a point esté attaquée.

Au lieu donc qu'il prouve par l'ignorance de ce siècle que l'opinion de la presence réelle a pu y naistre, & s'y repandre sans bruit, on a raison de prouver par l'ignorance mesme dont il accuse ce siècle, qu'il n'est pas possible qu'il y soit arrivé un changement si considerable dans la creance d'un mystere si important & si connu. Car s'il se fust excité quelque dispute sur ce sujet, ceux qui auroient proposé cette opinion, auroient tâché de l'autoriser par les passages des Peres qui la favorisent; les autres l'auroient combattue par les passages qui y paroissent contraires; & cet éclaircissement auroit bientôt dissipé l'ignorance qui

ne peut subsister avec ces sortes de contestations.

Aussy c'est un des desseins que Dieu a eu en permettant les heresies, de retirer les fidelles de l'ignorance, où une trop longue paix les engage insensiblement. C'est ce qui a fait dire à S. Augustin que l'on n'a jamais bien traitté de la Trinité avant que les Ariens attaquaissent ce mystere; & que chaque heresie en faisant naistre des questions nouvelles & particulieres, a servy à établir & à éclaircir d'avantage la foy de l'Eglise par la nécessité qu'elle apportoit de traiter ces questions.

Que cet auteur ne nous dise donc plus que le x. siecle est un siecle de tenebres & d'assoupissement, pour en conclure qu'on y a pu changer la foy de l'Eglise; puisque nous avons droit d'en conclure au contraire, que l'on n'a point entrepris de la changer, parceque cette entreprise auroit troublé ce sommeil de l'Eglise, & dissipé les tenebres de ce siecle.

C'est ce qu'on pourroit dire à l'Auteur de la Reponse quand mesme on

*August.
Enarr. in
Ps 54.
De bono
perseve. c.
10.*

demeureroit d'accord de la verité de ces reproches. Mais parcequ'ils luy font communs avec la pluspart des Ministres, & qu'il se trouve mesme des catholiques qui le favorisent en ce point, quoyque par des raisons bien differentes, on croit que pour leur oster ce pretexte une fois pour toutes, il est necessaire d'en detruire les fondemens, en faisant voir qu'ils ne sont ny raisonnables ny justes.

Aussy ne naissent-ils pas de la veüe de la verité mais ou de passion & d'interest, ou de quelques considerations particulieres. Les Ministres voulant placer en ce siecle le progrès de l'opinion de la presence réelle, ont jugé qu'il leur estoit avantageux de le decrier, afin qu'on crust les hommes de ce temps-là capables d'une aussy grande stupidité, que seroit celle d'avoir souffert l'établissement d'une opinion si étrange sans s'en émouvoir.

Le Cardinal Baronius qui entraïne toujours avec soy un grand nombre d'auteurs qui le suivent, s'est porté à declamer contre ce siecle par un mouvement à la verité tres louable,

mais qui a neanmoins servi à l'engager dans quelque excés. Il y a trouvé l'Eglise particuliere de Rome dans un effroyable desordre, ayant esté gouvernée durant ce siecle par plusieurs Papes monstrueux, comme il les appelle luy mesme. L'image affreuse de ce dereglement a frappé ce Cardinal, & l'ayant entierement occupé, l'a empesché de faire assez de reflexion sur les graces & les benedictions que Dieu a repandues en ce mesme siecle sur un grand nombre d'autres Eglises plus abondamment qu'en aucun autre, comme pour soutenir par la vigueur des membres la maladie de la teste; au lieu que dans d'autres temps il guerit souvent par la santé de la teste, les maladies des autres parties du corps.

Mais comme le zele de ce Cardinal peut l'avoir porté trop avant en cette occasion, il est necessaire d'en revenir à la verité, & de juger, sur ce que les historiens nous apprennent de ce siecle, de la justice de ces reproches.

Or si on examine les choses de cette sorte sans preoccupation & sans

passion, on trouvera bien à la vérité des desordres dans ce siecle, comme il y en a toujours eu dans tous les autres. On y trouvera beaucoup d'ignorance en plusieurs Prelats, de mesme que dans les siecles precedens, & dans ceux qui ont suivi. Mais en comparant ce que l'on y voit de bien & de mal, avec ce qu'on voit de bien & de mal dans les autres siecles, il est impossible qu'on ne conclue que c'est un des plus heureux siecles de l'Eglise, qui n'ayant que des desordres communs, a des avantages tres singuliers.

C'en est un bien considerable & bien important pour la pureté de la foy qu'il n'y a point de siecle où il y ait eu tant de Princes, Rois, & Empe-reurs religieux, & mesme saints, dans toutes les provinces du Christianisme: ce qui contribue plus que toutes choses à maintenir la vraye foy, & la solide pieté, non seulement dans les peuples, mais aussy dans les Prelats. Et c'est ce qu'il est necessaire de considerer un peu en particulier.

L'Empire d'orient estoit gouver-

né au commencement de ce siècle par Leon le Philosophe, le plus sçavant de tous les Empereurs Grecs, dont le Cardinal Baronius, qui ne luy est pas d'ailleurs trop favorable, a esté contraint de relever le zele & la pieté. Et certainement on ne peut rien ajoûter au soin qu'il avoit d'y porter les peuples, qui alloit jusqu'à leur adresser des lettres circulaires pleines d'instructions chrestiennes, & telles que des Evesques zelez en pourroient écrire aux fidelles de leurs dioceses.

Quelques vices qu'on reproche aux Empereurs qui l'ont suivi, ils ne sont point extraordinaires, & l'on voit par le reglement mesme de leur vie qu'ils devoient estre tres instruits du sentiment des Peres sur tous les mysteres; puisque Luitprand témoigne dans la relation qu'il a faite de son ambassade à Constantinople, que l'on lisoit les homelies des Peres à la table de l'Empereur Nicephore, qu'il décrit d'ailleurs comme tres dereglé; ce qui marque que c'estoit la coutume ordinaire de ces Empereurs, qui les devoit par necessité rendre tres sçavans dans la doctrine des Peres.

Mais comme il s'agit particulièrement de l'occident, ce qui merite d'y estre plus consideré en ce temps là est sans doute l'Allemagne, puisqu'elle y a commencé d'estre le siege fixe de l'Empire, qui comprenoit encore alors une partie de l'Italie.

Or si l'on considere l'estat de l'Allemagne en ce siecle, & mesme celuy de tout le septentrion, on peut dire avec verité que jamais Dieu n'y versa tant de benedictions & tant de graces.

Les Princes qui la gouvernerent durant ce siecle ont esté non seulement les plusgrands & les plus pieux qu'elle ait jamais eus; mais il seroit difficile de trouver en aucun autre estat un si grand nombre de Princes sages, religieux, & vaillans, qui se soient succedez les uns aux autres.

Conrad qui fut eleu Roy de Germanie en l'an 912. en la place d'Othon Duc de Saxe qui le refusa, ayant laissé après sept ans de regne le royaume à Henry fils d'Othon par un exemple rare de fidelité, l'Allemagne fut gouvernée de suite premierement par Henry I. depuis l'an 919. jusqu'en l'an

936. puis par Othon le grand, fils de Henry, jusqu'en l'an 973. ensuite par Othon II. qui ne regna que dix ans, & laissa l'Empire à Othon III. en qui finit la famille des Othons l'an 1002. auquel il mourut. Après luy on élut Henry Duc de Baviere, que sa pieté extraordinaire a fait mettre au nombre des Saints. Il gouverna l'Empire jusqu'en l'an 1024. & eut pour successeur Conrad, lequel estant mort l'an 1039. laissa l'Empire à son fils Henry III. qui le posséda jusqu'en l'an 1056.

Ainsy voila tout le x. siecle & une partie de l'xi. jusqu'à la condamnation de l'herésie de Berenger, occupez par cette suite de Princes. Je ne pretens pas justifier toutes leurs actions particulieres. Je sçay qu'on leur a reproché quelques defauts, & principalement à Othon II. & à Conrad. Mais je dis qu'à tout prendre il y a peu d'Empereurs qui les ayent egalez en pieté, & que bien loin d'avoir esté indifferens pour la religion, jamais Princes ne s'y interresserēt davantage.

Que ne peut-on point dire à l'avantage du grand Othon qui remplit une

grande partie du x. siècle? Je ne parle point de ses victoires, jamais Prince n'en gagna plus. Je ne considère que sa piété. Il n'y en a point de plus grande à un Prince, que d'estre un sage dispensateur des charges & des biens de l'Eglise qui sont en sa disposition. Othon y estoit si religieux, qu'il eust mieux aimé perdre son royaume, que de donner des biens de l'Eglise à des personnes qui en estoient indignes, & il en donna une preuve illustre dans une occasion signalée. Il estoit l'an 939. en Alsace environné d'une puissante armée de ses ennemis; plusieurs de ses soldats l'abandonnoient tous les jours, de sorte qu'un Comte qui avoit avec luy des troupes considérables, crut qu'il devoit se servir de cette conjoncture pour obtenir d'Othon une certaine abbaye tres riche. Il la fit donc demander; mais Othon luy répondit en présence de tout le monde, qu'il voyoit bien que sa demande estoit une menace dans l'estat où estoient ses affaires; mais qu'il estoit écrit qu'il valoit mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes, & qu'il ne fal-

loit pas donner les choses saintes aux chiens, & qu'il croiroit le faire s'il donnoit à des gens seculiers des biens qui sont destinez pour ceux qui servent Dieu : que non seulement il ne luy donneroit jamais cette abbaye ; mais qu'il ne luy donneroit jamais rien , pour luy avoir fait une si injuste demande ; qu'il pouvoit donc s'en aller s'il vouloit , & prendre party avec ses ennemis. Le Comte fut couvert de confusion , & demanda pardon de sa faute ; & Dieu recompensa cette genereuse action d'Othon par une victoire signalée qu'il obtint sur les rebelles.

Quoyque la deposition qu'il fit faire de Jean XII. par un concile tenu à Rome, ait quelque chose d'extraordinaire , il est certain neanmoins qu'il y fit paroistre beaucoup de moderation. Leur different mesme ne vint que de l'amour qu'Othon avoit pour la discipline de l'Eglise. *La mesme raison, dit Luitprand, qui fait que le diable hait son Createur, fait aussy que le Pape Jean XII. hait le tres-saint Empereur Othon. L'Empereur est plein d'affection & de*

entiment pour tout ce qui regarde Dieu ;
 l'observe ses regles ; il ne songe qu'à la
 reforme de l'Eglise & de l'Estat ; il pro-
 tège l'un & l'autre par ses armes ; il les
 purifie par ses mœurs ; il les corrige par ses
 loix. Mais le Pape Jean s'oppose à tout
 cela , & c'est pourquoy ils ne peuvent
 s'accorder ensemble.

Cependant dans cette division d'es-
 prits Othon souffrit long-temps ce
 Pape monstrueux. Il tâcha de le ra-
 mener par la douceur , & lorsqu'il
 permit que l'on le jugeast dans un
 concile d'Evesques , ce ne fut qu'a-
 près l'avoir averti plusieurs fois avec
 toute sorte de respect de venir se ju-
 stifier dans le concile des crimes abo-
 minables qu'on luy imputoit.

Il fut durant toute sa vie le protec-
 teur de l'Eglise , & l'amy particulier
 de tous les saints Prelats de son siecle,
 & entr'autres de S. Vdalric Evesque
 d'Ausbourg , par les prieres duquel il
 obtint cette victoire memorable con-
 tre les Hongrois en l'an 1055. Enfin
 ses actions ont esté telles, qu'il a meri-
 té cet eloge de l'Evesque Ditmar , hi-
 storien tres sincere , qu'il est le plus

374 REFUTATION, &c.
grand Prince qui ait esté depuis Char-
lemagne.

Non seulement les Princes de ce temps-là n'estoient ny impies ny libertins, mais ils estoient veritablement chrestiens, & ils prattiquoient jusqu'aux plus penibles exercices de la pieté dont ils auroient pu se dispenser. Il ne faut que voir pour cela ce que witichind rapporte de la mort d'Othon.

Witich. l. 5. *Trois jours avant la Pentecoste, dit cet historien, l'Empereur se leva dès le point du jour, selon sa coutume, pour assister à Matines & à Laudes; ensuite ayant pris un peu de repos, il assista encore à la Messe, & distribua de l'argent aux pauvres de sa propre main, comme il avoit accoutumé de faire. Il prit quelque nourriture, & puis il se reposa jusqu'à dîner, ne se sentant encore de rien: puis il assista à Vespres, & après Magnificat il commença de se trouver mal. Les Princes qui estoient près de luy, s'en estant apperceus, le firent assoir, & comme il s'estoit évanoui, ils le firent revenir à luy. Il demanda aussy-tost qu'on luy donnast le sacrement du corps*

du sang de JESUS-CHRIST; & l'ayant receu, il rendit son esprit à Dieu sans gemissement, & avec une extrême tranquillité, dans la pratique de ces exercices de piété.

Voilà le dernier jour de la vie d'Othon, & le modèle ordinaire de sa vie, puisqu'il ne fit ce jour-là que ce qu'il faisoit tous les autres jours.

Mais il paroît encore plus de piété chrétienne dans Othon III. & plus d'amour pour l'Eglise, & pour les Saints de l'Eglise. Pierre de Damien écrit de luy dans la vie de S. Romuald, que n'ayant pas esté assez fidelle envers un certain Crescent, il s'en confessa à S. Romuald, & s'en alla ensuite nuds pieds depuis Rome jusqu'au Mont-Gargan pour en faire pénitence: qu'il passa tout le Carefme avec peu de suite dans le monastere de S. Apolinaire, s'exerçant au jeufne & à la psalmodie, portant un cilice sur sa chair nue; qu'il couvroit de sa pourpre imperiale, & ne couchant que sur un pauvre matelas fait de paille, donc que l'on paroît d'une riche couverture par dehors.

On peut voir ce qui est rapporté de ses exercices de pieté dans la vie de S. Burchard Evesque de Vorme qui est encore plus étonnant.

La pieté, la chasteté, le zele pour l'Eglise de Henry Duc de Baviere, & depuis Roy de Germanie & Empereur, ont esté si extraordinaires, qu'il en a esté mis au catalogue des Saints, estant le seul des Empereurs qui ait mérité cet honneur par le commun consentement de l'Eglise. Il ne fit autre chose durant sa vie que protéger l'Eglise, bastir des monasteres, eriger des eveschez, chasser les mauvais Abbez, & reformer l'Eglise autant qu'il pouvoit. Il y exhorte les Evesques avec des paroles tres-fortes dans le synode tenu à Dortmund l'an 1005.

Distm. l. 6.

*Synodus
Tremouien-
sis*

L'année d'après il fit assembler un synode à Francfort, & y estant entré luy-mesme, il se prosterna d'abord à terre devant les Evesques, & leur parla ensuite en ces termes qui témoignent un fond admirable de pieté. *Ayant en veüe, dit-il, la recompense future, j'ay choisi* JESUS-CHRIST

Distm. l. 6.

pour

pour héritier, parce que je n'ay aucune esperance d'avoir des enfans. Et il y a long-temps que j'ay offert en sacrifice au Pere eternel dans le secret de mon cœur & moy-mesme, & tout ce que je possède, & que je posséderay jamais, ne luy pouvant offrir autre chose.

Ces sentimens & ces paroles ne pouvoient naistre que d'un cœur brûlant de l'amour de Dieu, qui le faisoit renoncer à l'usage du mariage, & le portoit à ne conserver l'Empire que pour y faire regner JESUS-CHRIST.

Henry III. fils de Conrad, qui com-

*Herman.
in ann. 43.*

mença de regner peu de temps après que Berenger commença de publier son heresie, & qui la vit condamnée, estoit aussy un Prince tres religieux. Il pardonna dans un concile tenu à Constance à tous ses ennemis, & il ordonna que chacun feroit le mesme dans toute l'estendue de son Empire à l'égard de ceux dont il croiroit avoir esté offensé. Ce qui établit une paix & une tranquillité admirable dans l'Allemagne. Il renvoya les comedians sans recompense. Il purifia l'entrée des charges ecclesiastiques, en

Gal. 1. 5.
c. 5.

faisant exactement punir la simonie, dont il estoit extraordinairement ennemy ; & il en parla avec tant de zele, qu'il ne craignit pas d'en accuser son propre pere, en parlant de luy en ces termes : *Mon pere*, dit-il, *pour l'ame duquel je suis en une tres grande peine, n'a que trop exercé durant sa vie cette damnable avarice.* Il pressa les Evesques par des paroles tres fortes de se corriger de ce vice, & il fit cette protestation publique, que comme il avoit receu gratuitement de Dieu la couronne imperiale, il donnetoit aussy gratuitement tout ce qui concerneroit la religion, & qu'il vouloit que les Evesques en fissent de mesme.

Ce bonheur d'avoir des Princes saints & religieux ne fut pas particulier à l'Allemagne en ce siecle, les autres provinces du septentrion receurent la mesme grace de Dieu avec d'autant plus d'avantage, que les Roys n'y conserverent pas seulement la religion, mais qu'ils l'y établirent & l'y planterent en quelque façon, n'ayant esté convertis qu'en ce temps-là, & ayant contribué ensuite de tout

leur pouvoir à la conversion de leurs peuples.

Car ce fut en ce siècle que Dieu donna au Dannemarck le saint Roy Harald, qui ayant esté premierement converti par S. Unny Archevesque de Hambourg, & puis confirmé dans la foy par un miracle, remplit tout le septentrion de predicateurs de l'Evangile, & d'eglises basties en l'honneur de Dieu. Il fut enfin chassé, & blessé pour la cause de JESUS-CHRIST par son propre fils, ce qui l'a fait honorer comme martyr.

La Norvege honnore de la mesme forte le Roy Olaph, qui fut tué l'an 1028. par les magiciens qu'il taschoit d'exterminer dans son royaume, & fit apres sa mort un grand nombre de miracles.

*A dam
hist. Eccles.
l. 2. c. 4.*

L'historien Adam, Chanoine de Brême, louë encore beaucoup le zele & la pieté d'un autre Olaph Roy de Suede, qui vivoit en ce mesme temps.

Id. c. 45.

Mais il n'y a rien de comparable dans les histoires des Princes chrestiens à celle d'Estienne Roy de Hongrie, que l'on peut appeller avec rai-

son le veritable Apostre de ce grand royaume. Son pere Geisa s'estant fait chrestien eut revelation de Dieu qu'il auroit un fils saint , qui destruiroit le paganisme dans son royaume. Sa mere le fit nommer Estienne ; selon la revelation qu'elle en avoit eu de S. Estienne qui luy estoit apparu. Il fut baptisé par S. Adalbert, qui travailloit alors à la conversion des peuples de ce royaume , & ayant succedé à son pere l'an 997. il ne fit autre chose durant tout le reste de sa vie que d'y establir l'Eglise , Eriger des Eveschez, bastir des monasteres & des Eglises, non seulement dans son royaume, mais à Rome , à Constantinople , & en Ierusalem ; reformer la vie des Ecclesiastiques & des Religieux , elever aux charges ceux qu'il connoissoit eminens en sainteté.

Enfin les historiens de Pologne donnent de grands eloges à la pieté de Boleslas, qui commença d'y regner la derniere année de ce siecle , & mourut l'an 1025. & ils le representent comme un Prince également vaillant & religieux.

Ce ne fut pas seulement les Princes qui se rendirent en ce siècle recommandables par leur piété, les Reynes & les Imperatrices partagerent avec eux la gloire de la sainteté, & ne servirent pas peu sans doute à l'inspirer à toute leur cour, & à toutes les femmes de leur temps.

Sainte Maltide femme de Henry I. Roy de Germanie, & mere de l'Empereur Oton I. estoit une Princesse d'une piété eminente, & ce que Vuitichind rapporte de ses vertus, est tout a fait admirable. *Qui pour-^{Vuitich.}_{193.}roit exprimer, dit cet historien, la vigilance de cette Princesse pour le service de Dieu. Sa cellule ressonnoit toute la nuit du chant des hymnes, & des pseumes. Et comme elle estoit proche de l'eglise, après avoir pris un peu de repos, elle ne manquoit jamais de sortir toutes les nuits, de se lever pour aller à l'eglise, où elle passoit tout le reste de la nuit en veilles & en oraisons, n'en sortant point qu'après qu'on avoit célébré la Messe. Ensuite elle visitoit les malades de son voisinage; elle leur fournissoit les choses necessaires; elle*

donnoit l'aumosne aux pauvres ; elle recevoit les hostes qui se presentoient avec toute sorte de bons traitemens, n'en laissant jamais aller aucun sans luy parler, & sans luy donner les choses necessaires. Elle instruisit elle-mesme ses domestiques & ses serviteurs dans les ouvrages & dans les lettres. Ainsy ayant passé sa vie dans ces saints exercices, estant chargée d'années & pleine d'honneurs, de bonnes œuvres, & d'aumosnes; ayant distribué toutes ses richesses royales aux serviteurs & aux servantes de Dieu, elle mourut le 13. Mars de l'an 973. & fut mise après sa mort au nombre des Saintes.

Ædite femme de l'Empereur Othon I. fut celebre en sainteté durant sa vie, & en miracles après sa mort, selon Ditmar.

Saint Odilon a écrit la vie d'Adelaïs seconde femme de ce mesme Empereur, comme d'une Sainte canonisée.

Theophanie femme de l'Empereur Othon II. estant demeurée veuve par sa mort, passa tout le reste de sa vie dans des exercices de pieté, implorant les prieres des saints de l'Eglise pour

l'ame de son mary, & elle instruisit de telle sorte deux de ses filles, qu'elle les porta à renoncer au monde & au mariage, & à se consacrer à Dieu dans la retraite d'un monastere.

L'illustre sainte Chunegunde femme de l'Empereur Henry II. ayant vescu avec luy dans une perpetuelle virginité qu'elle prouva mesme par un miracle, passa les dernieres quinze années de sa vie dans une compagnie de vierges, parmy lesquelles elle se consacra à Dieu en renonçant à toutes les grandeurs du monde, afin de consommer sa sainteté par les exercices de la vie religieuse.

Les historiens relevent aussy la pieté de Gunilde femme du Roy Harald, & de Judith femme de Boleslas Roy de Pologne; & sa compagne dans ses actions de pieté.

J'ay rapporté au x. siecle tous ces Princes & ces Princesses, parce qu'en effet ils y ont passé une partie de leur vie, & que d'ailleurs les Ministres decrient également tout le temps qui s'est passé depuis le commencement du x. siecle jusqu'au temps de Berenger.

Il est facile de juger par tout ce que nous venons de dire , que comme un des principaux soins des Princes chrestiens est de pourvoir les Eglises de bons Prelats , l'Allemagne & les autres provinces du septentrion , n'ayant jamais eu de Princes plus religieux , ne doivent jamais aussy avoir eu de plus grands Evesques. Et c'est en effet ce qui se trouve veritablement.

L'Eglise de Hambourg Metropolitaine du Dannemarc , & de tout le pays appellé Sclavia , qui comprenoit toute la haute Allemagne jusqu'à la Pologne , fut presque toujours gouvernée durant ce siecle par des Saints.

S. Hoger Archevesque de cette ville , estant mort en l'an 919. & son successeur Reginard n'ayant duré que deux ans , on elut à cet archevesché le grand S. Unny qui fut l'Apostre du Dannemarc , de la Norvege & de plusieurs autres provinces du septentrion.

Il mourut l'an 936. & eut pour successeur Adaldague , sçavant & vertueux prelat , qui gouverna l'Eglise de

Hambourg pendant 53. ans, & remplit ainſy preſque tout le reſte de ce ſiecle.

Son ſucceſſeur Libence eſt appellé par l'historien Adam *vir literatiſſimus*, Adam l. 2. c. 19. 22.
& *omni morum probitate decoratus*. Il releve ſa chaſteté, ſon humilité, ſon éloignement de la cour, & ſon exactitude dans la diſcipline.

Le Pontificat de Libence ayant duré juſqu'en l'an 1013. on elut Unvan Id. l. 2. c. 33. 34. 35. en ſa place. Et il ſe rendit auſſy tres recommandable par le ſoin qu'il eut de la diſcipline & de la reforme des Eccleſiaſtiques, par ſa generoſité contre les entrepriſes des Princes, & par ſa liberalité envers les peuples nouvellement convertis.

Enfin cet archeveſché fut gouverné quelque temps après par le celebre Adalbert, qui fut non ſeulement un grand Eveſque, mais un ſage Miniſtre d'Eſtat ſous l'Empereur Henry III. lequel ne faiſoit rien ſans ſon conſeil. Cet Archeveſque ſ'employa avec un grand zele & un grand fruit à la conversion des peuples du ſeptentrion.

On peut voir ce que l'historien Adam l. 4. c. 42. 43. Adam, Chanoine de Brême, témoin 44.

394 REFUTATION, &c.
oculaire de toutes ces choses, a écrit
de ses vertus.

Les autres Eglises d'Allemagne, tirerent les mesmes avantages de la pieté de ces Empereurs. Brunon frere d'Othon Archevesque de Cologne, & Vuillelme fils du mesme Othon, Archevesque de Mayence, estoient de grands & de vertueux prelatz.

Francon, & Burchard Evesques de Vorme, Godescalus Evesque de Frisingen, Ditmar Evesque de Merseburg, qui a écrit l'histoire de ces temps-là d'une maniere si sincere, furent celebres en pieté.

Henry I. ayant fondé l'evesché de Vallet-fleuve dans le pays de Lunebourg, y établit pour Evesque un nommé Marc, dont la sainteté a esté attestée par des miracles.

S. Adalbert Evesque de Magdebourg, Heribert, & Annon Archevesques de Cologne, Vuolphang Evesque de Ratisbonne, qui avoit élevé Henry II. Tagmon Evesque de Magdebourg, Beruvad Evesque de Hildesheim, & Gothard son successeur, Harduit Evesque de Salsbourg, ont

esté révèrez après leur mort comme des Saints , & ont vécu dans ce siecle , ou dans le commencement de l'autre.

Mais le celebre S. Udalric l'occupe presque tout entier , & il est d'autant plus considerable qu'il estoit né , & avoit vescu assez long-temps dans le IX. siecle , & que ceux qui l'ont veu & qu'il a instruits ont pu voir la naissance de l'heresie de Berenger. Car il fut eleu Evêque d'Ausbourg l'an 924. estant déjà assez âgé , puisque 15. ans auparavant il apprehendoit que l'on ne l'elut à la place d'Adalbero. Et il ne mourut que l'an 972. de sorte que ceux de la ville d'Ausbourg qui avoient 75. & 80. ans en 1035. lorsque l'heresie de Berenger commença de paroître , avoient vécu les uns 12. & les autres 17. ans avec S. Udalric , & tous les autres avoient esté instruits par ses disciples.

Ce saint fut en une veneration particuliere à l'Empereur Othon le Grand , & generalement à toute l'Allemagne ; de sorte qu'il n'y en a point qui soit un témoin plus irreprocha-

396 REFUTATION, &c.
ble de la foy de l'Eglise de ce siecle.

On peut faire la mesme reflexion sur le grand S. Adalbert Archevesque de Prague; car s'il s'éloigne un peu plus du ix. siecle n'ayant esté eleu Archevesque de Prague qu'en 980. ce qui n'empesche pas qu'il n'ait veu un tres grand nombre de personnes qui avoient passé une partie de leur vie dans le ix. siecle, il s'approche aussy davantage du temps de Berenger, n'estant mort qu'en 997. De sorte qu'au temps de la publication de l'heresie de Berenger, il y avoit encore une infinité de personnes à Prague, à Rome, en Hongrie, en Prusse, en Lithuanie, qui l'avoient veu, & qui avoient esté instruits par luy dans la foy.

Ce saint est si admirable en toutes les parties de sa vie, qu'il merite bien que nous nous y arrestions un peu. Il quitta son archevesché a cause de l'extrême dereglement du peuple de Bohême, qui estoit encore tout barbare & abandonné aux vices. C'est un des cas où l'Eglise permet aux Evesques de se separer de leurs Eglises. Il alla de là à Rome, & au Mont-

Cassin; & ensuite il revint à Rome, & se fit Religieux au Monastere de S. Boniface. La ferveur de sa pieté dans cette retraite remplit toute la maison d'edification. *Il s'employoit, dit l'auteur de sa vie, aux offices du monastere avec d'autant plus de joye, qu'ils estoient plus vils, afin d'arriver par là à la ressemblance de Dieu. Il s'exerçoit soigneusement à tout ce qui estoit bas & humble. Il s'oublioit soy mesme, s'estant rendu petit en la presence de ses freres. Il ballioit la cuisine, faisoit sa semaine, lavoit les ecuelles, servoit aux freres qui apprestoient à manger. Il tiroit de l'eau du puits de ses propres mains. Il servoit la congregation au matin, à midy, & au soir, ayant receu cette obeissance de l'Abbé. Il ne souffrit jamais qu'aucune pensée occupast son ame sans la découvrir. Il faisoit connoistre à son directeur toutes les suggestions de l'ennemy. Il faisoit des interrogations tres subtiles touchant l'Ecriture sainte, en s'informant avec soin de la nature des vices & des vertus; & souvent son Abbé luy répondoit des choses qu'il ne sçavoit pas auparavant, comme il l'avoit luy-*

mesme pour montrer que c'estoit une grace qui luy estoit donnée en consideration de l'humilité de son disciple.

Après avoir passé cinq ans dans cette heureuse retraite, il fut rappelé en Bohême, & il y retourna par l'ordre du Pape. Mais y ayant trouvé les mesmes dereglemens, & ayant perdu l'esperance d'y faire du fruit, il alla porter la foy dans la Hongrie, & y établit le christianisme, ayant mesme baptisé le fils du Roy Geïsa, qui fut le celebre Saint Estienne Roy de Hongrie, à qui ce royaume doit l'entier établissement de la foy chrestienne, & la destruction de l'idolatrie.

Saint Adalbert revint de là à Rome dans son monastere de S. Boniface, où il y avoit alors huit Abbez celebres en sainteté, quatre Grecs & quatre Latins. Il passa avec eux cinq autres années en profitant de leurs instructions & de leurs exemples.

Et il en fut encore arraché par les instance de l'Archevesque de Mayence, qui obligea le Pape Gregoire V. de le renvoyer, à condition neanmoins

que si son peuple ne se rendoit pas plus obeïssant il iroit porter l'Evangile aux nations barbares. Mais Boleslas Roy de Bohême luy en ayant defendu l'entrée, il s'en alla en Prusse, & de là en Lithuanie, où ayant beaucoup souffert pour la foy, il receut enfin la couronne du martyre, ayant esté percé de sept lances. Il fut honoré de Dieu d'un si grand nombre de miracles, qu'il convertit beaucoup plus de personnes après sa mort, qu'il n'en avoit converty durant sa vie. Et son corps fut transporté dans la ville de Guesne, où l'Empereur Othon III. alla exprés en pelerinage, ayant mesme voulu entrer nuds pieds dans la ville, & dans l'Eglise de ce saint martyr.

Ce fut l'exemple de S. Adalbert qui excita S. Boniface à aller chercher aussi le martyre au mesme pays où S. Adalbert l'avoit trouvé. Ce Saint qui estoit parent de l'Empereur Othon III. & en grande faveur auprès de luy, se fit Religieux sous saint Romuald, où il pratiqua de prodigieuses austeritez. Ce fut là qu'ayant appris le mar-

tyr de S. Adalbert , il fut enflammé du desir de suivre son exemple. Il n'y a rien de plus étonnant que ce que Pierre de Damien rapporte de la maniere dont il alla à Rome recevoir la consecration archiepiscopale , & de ce qu'il fit dans son voyage de Rome en Prusse , où il alloit prescher l'Evangile. *Ce saint homme , dit Pierre de Damien , alla toujours à pied avec tous ceux de sa suite durant le voyage qu'il fit à Rome , devançant toujours les autres de beaucoup , & chantant continuellement des pseumes. Il marcha toujours nuds pieds , mangeant une fois le jour du pain & de l'eau acause du travail du chemin , & y ajoutant seulement les jours de feste quelques herbes & quelques racines , toute sorte de graisse , de beurre , d'huyle luy estant inconnue. Après sa consecration il ne laissa pas d'observer exactement l'ordre monastique dans la recitation de l'office.*

Or quoyque dans le voyage qu'il fit de Rome delà les monts , il prit un cheval acause de la dignité d'Archevesque , neanmoins il se tenoit à cheval les jambes nues , & il souffrit

souvent un froid si excessif aux pieds dans ces pais froids, qu'on ne pouvoit les separer du fer sur lequel il s'appuyoit qu'avec de l'eau chaude. Estant arrivé parmy les barbares, il commença de leur prescher l'Evangile avec tant de ferveur, que tout le monde voyoit assez qu'il brûloit du desir du martyre. Mais eux apprehendant qu'il n'arrivast après la mort de ce nouvel Apostre la mesme chose qui estoit arrivée apres le martyre de S. Adalbert; dont les miracles convertirent une infinité de Sclaves, ils s'abstinrent long temps par une malice artificieuse de mettre les mains sur ce bienheureux martyr, & ils refuserent de luy donner la mort, quoyqu'il la souhaitast avec passion. Ainsi ce ne fut que l'an 1008. qu'il souffrit le martyre, ayant esté tué par l'ordre du frere du Roy des Russiens, lequel il avoit converty.

Ce fut aussy cette mesme année que S. Brunon Allemand, compagnon de l'historien Ditmar, qui témoigne que dés sa jeunesse il avoit receu de Dieu des graces tres particulieres,

preschant l'Evangile au mesme peuple de Ruffie , y receut la couronne du martyre.

Voila quel estoit dans ce siecle & sous ces Empereurs l'Eglise d'Allemagne. C'estoit une Eglise qui n'estoit pas seulement feconde en Saints , & en grands Evesques , mais aussy en Apostres & en Martyrs , qui renouvellerent l'image des premiers siecles de l'Eglise, & servirent par leur zele à verifier la promesse que Dieu a faite à son Fils de luy donner toutes les nations de la terre : *Dabo tibi gentes hereditatem tuam , & possessionem tuam terminos terra.* Car c'est une chose admirable que l'accroissement que receut l'Eglise durant ce siecle par la conversion des peuples du septentrion , à qui de grands Saints d'Allemagne annoncerent l'Evangile.

Saint Unny Archevesque de Hambourg convertit les Danois , les Norvegiens , & tout le haut du septentrion.

S. Adalbert Archevesque de Magdebourg travailla avec grand fruit à la conversion d'une partie des Slaves.

S. Adalbert Archevesque de Prague convertit les Hongrois, & une partie des Prussiens & des Lithuaniens.

S. Boniface & S. Brunon preschèrent l'Evangile aux Russiens.

S. Estienne Roy de Hongrie convertit les Transilvains; & comme la Hongrie avoit esté convertie par les Allemans, & qu'il avoit esté baptisé luy mesme par S. Adalbert, on doit encore compter la conversion de cette province entre les fruits des grâces que Dieu versa dans ce siecle sur l'Allemagne.

Il est marqué dans l'histoire de la vie de Henry I. Roy de Germanie, qu'il convertit les Roys des Normands, des Abrodites, & Cuufus Roy de Dannemarc.

Enfin c'est par une suite de ce regard favorable de Dieu sur le septentrion durant ce siecle, que les Normands mesmes qui s'estoient emparez de cette province des Gaules qui porte leur nom, embrasserent la foy chrestienne par les soins de Hervé Archevesque de Rheims, sçavant & ver-

tueux prelat, leur Duc Rollon si celebre pour sa pieté & pour sa justice, qui se fit baptizer en ce temps ayant reduit avec luy tous ses sujets à embrasser la religion chrestienne.

Tout cela suffit ce me semble pour montrer qu'à l'égard de l'Allemagne & du Septentrion, il n'y a point eu de plus heureux siecle que le dixième, & qu'ainsy l'on a grand tort de le decrier comme le plus malheureux de tous. Car cet avantage de la conversion de la moitié de l'Europe est si considerable, & tellement au dessus de tous les autres par lesquels on a accoustumé de relever les siecles, que c'est ne sçavoir pas estimer les choses leur juste prix, que de preferer au x. siecle quelques autres siecles de l'Eglise, qui estant steriles en conversion de peuples & en Saints, ont esté plus abondans en écrivains & en personnes sçavantes dans les sçiences profanes.

La conversion de tous ces peuples est d'autant plus considerable qu'elle ne s'est point faite à l'occasion d'un trafic mercenaire, mais par un pur

zele du salut des ames, & par des hommes apostoliques qui brûloient du melme zele qui a enflammé les premiers Saints de l'Eglise, & qui les imitoient aussy bien dans la sainteté de leur vie, que dans leurs travaux pour la conversion des peuples.

Je n'ay pas rapporté toutes ces particularitez de l'estat où estoit l'Allemagne & le septentrion durant ce temps, pour détruire seulement en general les reproches vagues que les Ministres font en lair contre ce siecle, mais pour montrer aussy en particulier qu'il n'est pas possible que la foy s'y soit alterée sur le sujet de l'Eucharistie.

Je feray voir en examinant l'estat de la France, que les Prelats n'estoient point en ce temps dans l'ignorance où l'on nous les represente. Et certainement comme le zele pour la veritable foy est inseparable de l'ardeur de la charité, il est absolument impossible que tous ces saints Evesques qui ont fleury en Allemagne durant ce siecle; n'ayent pas eu beaucoup de soin de s'instruire eux mesmes, & d'instrui-

406 REFUTATION, &c.
re les autres dans la doctrine de l'Eglise.

Il suffit de remarquer icy que le mystere de l'Eucharistie estant tel; comme nous l'avons montré, qu'il falloit par necessité qu'il fust connu de foy distincte par les plus simples d'entre les fidelles, ce n'est point proprement un article où l'ignorance ait pu jamais avoir lieu. L'ignorance regarde les points de theologie & de discipline, qui sont plus cachez, & qui ont besoin d'étude; mais elle ne peut jamais regarder les points dont tout le monde devoit estre instruit, & qui faisoient la matiere ordinaire des catechifines.

Ainsi l'introduction d'une erreur sur cette matiere n'a jamais pu estre favorisée par l'ignorance, parceque ce n'est pas une matiere qui en soit capable. Elle pourroit bien avoir esté favorisée par l'indifference, s'il se trouvoit que c'eust esté un siecle de libertinage & d'impieté, où personne ne se mist en peine de la religion & de son salut.

Mais outre que jamais cette indiffe-

rence pour la religion ne peut aller jusqu'à cet excès, que de souffrir sans résistance que l'on établisse dans l'Eglise une opinion directement opposée à la creance commune, & selon laquelle il auroit esté nécessaire de condamner toute l'Eglise precedente, & de se condamner soy mesme d'aveuglement, d'erreur & d'impieté; il est certain de plus par ce que nous avons dit, que jamais siecle ne fut plus opposé que celuy-là à l'indifference & au libertinage. L'impieté ne peut subsister lorsqu'elle n'est pas honorée, & elle ne le peut estre quand les Rois sont eux mesmes pieux, & qu'ils tesmoignent par toutes leurs actions d'honorer la pieté & les personnes pieuses. Et c'est ce que l'on voit en tous les Princes de ce siecle. Othon I. honnora particulièrement S. Udalric. Othon III. se conduisit par les conseils de Francon, Evesque de Cologne, & de S. Romuald, & il eut une devotion merveilleuse pour S. Adalbert Archevesque de Prague. Henry II. honnora tous les Saints de son temps, & particulièrement

408 REFUTATION, &c.
S. Romuald, & S. Heribert Archevesque de Cologne. Henry III. cherit particulièrement S. Gualbert. Et enfin ce zele ardent que l'on avoit alors pour la conversion des peuples, & l'austerité de la penitence que l'on y prattiquoit, sont des preuves visibles d'une disposition toute opposée au libertinage.

Il est donc certain que si l'on eust avancé en ce siecle la moindre erreur contre la doctrine de l'Eglise, tous ces saints Evêques se seroient elevez avec vigueur pour la reprimer, & qu'ils auroient esté puissamment secondez par ces Empereurs si zelez pour la religion & pour l'Eglise.

Il s'enfuit de là que tous ces grands Evêques n'ayant pu ignorer l'introduction d'une nouvelle heresie, s'il s'en fust introduit quelqu'une de leur siecle, & n'ayant manqué ny de zele, ny de force pour s'y opposer; & ayant neanmoins passé leur vie dans la paix, sans témoigner qu'ils eussent d'autres ennemis à combattre que l'infidelité des peuples qui n'avoient pas encore receu la foy, ou les desordres de ceux
qui

qui n'en observoient pas les regles, c'est une preuve sensible qu'il ne s'est fait en leur siecle aucun changement dans la creance de l'Eucharistie.

Que si l'on demande maintenant quelle estoit la foy de ces Saints, c'est une question bien facile à resoudre par l'estat ou l'heresie de Berenger trouva l'Eglise d'Allemagne lorsqu'elle parut en 1035. selon le Cardinal Baronius. Car Adelman, depuis Evesque de Bresse, qui avoit étudié avec Berenger sous S. Fulbert, & qui luy écrivit d'Allemagne peu de temps après que le bruit de son erreur se fut repandu, luy marque expressement, que sa doctrine scandalisoit toute l'Allemagne. *Que le Seigneur, dit-il, vous detourne de ces voyes, ô mon tres saint frere : qu'il dresse vos pas dans la voye de ses commandemens, & qu'il fasse voir que ce sont des imposteurs qui noircissent vostre reputation d'une tache si honteuse, en publiant partout, & remplissant les oreilles non seulement des Italiens, mais aussy des Allemans parmy lesquels il y a long temps que je voyage, de ce bruit si étrange que*

410 REFUTATION, &c.
*vous vous estes separé de l'unité de la
sainte Eglise nostre mere , & que vous
avez des sentimens du corps & du sang
de JESUS-CHRIST , contraires à la foy
catholique.* L'opinion de Berenger pa-
rut donc contraire à la foy catholique
dans l'Allemagne , c'est adire à ceux
qui avoient esté instruits par tous les
Saints que nous avons marquez cy-
dessus. Ainsy il n'y a pas lieu de
douter que la foy de la presence
reelle ne fust celle de ces Saints , qui
n'en avoient point d'autre que celle
qu'ils avoient eux mesmes apprises
dans le ix. siecle , ou des disciples du
ix. siecle.

Aussy toutes ces nouvelles Egli-
ses de Hongrie , de Pologne , de
Transilvanie , de Prusse , de Dan-
neburc , de Norvege , de Suede , &
de la haute Allemagne fondées par
S. Adalbert Archevesque de Prague ;
par S. Estienne Roy de Hongrie ,
par S. Boniface , S. Brunon , S. Un-
ny , S. Adalbert Archevesque de Mag-
debourg , se trouverent au temps de
Berenger dans la creance de la pre-
sence reelle , & demurerent forte-

TROISIÈME PARTIE. 411
ment² attachez à l'unité de l'Eglise.
Elles avoient donc esté instruites dans
cette foy par ces Saints, comme ces
Saints y avoient esté instruits par ceux
du IX. siecle.

S. Adalbert Archevesque de Pra-
gue merite une reflexion particuliere
sur ce sujet. On ne peut douter de
sa creance sur le point de l'Euchari-
stie ; puisque l'on voit que toute l'E-
glise de Hongrie qu'il avoit fondée
se trouva dans l'opinion de la presen-
ce réelle au temps de la publication
de l'heresie de Berenger, & demeu-
ra dans l'union de l'Eglise Romai-
ne qui le condamna. Cependant per-
sonne ne devoit estre mieux instruit
que S. Adalbert du sentiment de
l'Eglise universelle sur cette matiere,
puisqu'il avoit voyagé par toute l'I-
talie, & qu'il avoit vécu dix ans
dans un monastere ramassé de Reli-
gieux Grecs & Latins de divers pais,
parmy lesquels il pouvoit par conse-
quent apprendre parfaitement les sen-
timens de l'Eglise grecque & de l'Eg-
lise latine.

Ainsy la foy de la presence réelle

qui se trouva établie dans toutes les Eglises du septentrion au temps de Berenger , prouve invinciblement que c'estoit celle des Saints qui ont établi ces Eglises , comme la foy des premiers siecles & des Eglises apostoliques prouve la foy des Apostres selon S. Augustin. Et la foy de ces Saints du x. siecle prouve que c'estoit aussy celle du ix. siecle ; puisqu'ils avoient esté instruits par des personnes qui y avoient passé une partie de leur vie. Et enfin elle se prouve par elle mesme , puisque leur sainteté , leurs œuvres , & leurs miracles condamnent d'impieté tous ceux qui auroient la hardiesse de les accuser d'heresie , & qui les voudroient faire passer pour des Predicateurs de l'erreur , au lieu de les honorer comme des Apostres de la verité.



CHAPITRE VII.

Considerations sur l'estat de l'Eglise d'Angleterre, de France, d'Espagne, & d'Italie durant le x. siecle, qui font voir que les reproches qu'on fait contre ce siecle sont mal fondez à l'égard de ces Eglises.

L'Allemagne & les autres provinces septentrionales faisant une si grande partie de l'Eglise d'occident, c'est avoir prouvé absolument que le x. siecle a esté tres heureux à l'Eglise, que d'avoir montré qu'il a esté si extraordinairement heureux à tant de provinces qui s'y sont jointes, les desordres que l'on peut remarquer dans les autres, ne pouvant egaler l'avantage de la conversion de tant de peuples. Il est bon néanmoins de faire une reveüe generale sur les autres provinces chrestiennes, pour voir si on a eu sujet de les charger de tant de reproches.

Celle qui se presente la premiere est l'Eglise d'Angleterre. Et en confi-

derant l'estat où l'on la trouve dans ce siecle, on reconnoistra d'abord qu'il a esté aussy-bien pour l'Angleterre que pour l'Allemagne un siecle de benediction & de graces.

L'Angleterre a mesme cela de particulier, qu'elle n'a pas esté seulement gouvernée durant ce temps par des Princes religieux; mais que de plus il se trouve que le premier Ministre de ces Rois estoit un saint miraculeux en toutes manieres, dont Dieu s'est voulu servir pour reformer l'Eglise d'Angleterre, & regler mesme l'estat politique de ce royaume.

C'est l'illustre S. Dunstan qui remplit presque tout ce siecle. Il fut fait Ministre d'Etat l'an 940. par le Roy Edmund, sous lequel il regloit tous les differens, & entretenoit l'union parmy tout le monde, ayant remply le Roy & les Princes de tant de veneration pour luy, que personne ne s'opposoit à ses avis. Il fut neāmoins une fois éloigné de la Cour par la malice de quelques envieux, mais il y fut rétabli peu de jours après, & remis dans la mesme autorité.

L'amour de la retraite l'ayant porté à quitter le monde pour se faire Religieux , le Roy Edmund le fit Abbé d'un monastere auquel il fit de grands biens en sa consideration , & il continua de se servir de son conseil non seulement dans les affaires temporelles , mais encore dans celle de l'Eglise , le prenant pour son directeur & pour l'Evesque de son ame.

Elrede frere d'Edmund estant venu au royaume après luy , continua d'avoir pour Dunstan la mesme confiance qu'avoit eu son frere. Mais Edüin fils d'Edmund qui fut reconnu Roy apres la mort d'Elrede , ayant esté repris severement par S. Dunstan d'un desordre criminel , le bannit & pilla son monastere. Son exil neanmoins ne fut pas long. Car une grande partie de l'Angleterre s'estant soulevée contre Edüin , acause de sa vie debordée , & de l'exil de S. Dunstan , Edgar frere d'Edüin , qui avoit esté choisi Roy en sa place , le rappella aussy-tost , & ne se contenta pas de le rétablir dans son mo-

naftere, mais il le fit de plus Evesque de Vuintchester.

On dit qu'Odon, qui fut Archevesque de Cantorbie sous les regnes d'Edmund, d'Elrede, d'Edüin, jusques au commencement d'Edgar, en consacrant S. Dunstan changea le titre de l'Eglise de Vuintchester en celui de Cantorbie, prevoyant par un esprit prophetique, que c'estoit à cette Eglise que S. Dunstan estoit destiné. Et il y fut en effet elevé deux ans après.

Dieu permit que le Roy Edgar tomba dans une faute considerable, afin de l'en faire relever par S. Dunstan, & l'animer plus vivement à la reformation de l'Eglise d'Angleterre. Ayant veu par hazard une jeune Damoiselle que l'on nourrissoit dans un monastere, & qui en portoit l'habit, il en devint amoureux, & l'ayant fait sortir, il en abusa.

Cette action estant venuë aux oreilles de S. Dunstan, le toucha sensiblement. Il s'en alla incontinent trouver le Roy, qui vint au devant de luy, & luy voulut prendre la main

à son ordinaire pour le mener à son trône ; mais S. Dunstan la retira avec un visage troublé , & ne souffrit pas que le Roy la touchast. Le Roy estant étonné de ce procédé , & croyant que son crime estoit demeuré secret , luy demanda pourquoy il ne vouloit pas luy donner la main. *Quoy, Sire* , luy répondit S. Dunstan , *vous avez commis un adultere en renonçant à toute pudeur , vous avez violé une vierge sans regarder l'outrage que vous faisiez à Dieu , & sans avoir aucun respect pour le signe de chasteté qu'elle portoit sur sa teste , & vous me demandez encore pourquoy je ne laisse pas toucher à vos mains impures cette main qui immole le fils de la Vierge à son Pere éternel ? Lavez auparavant vos mains par la penitence des souillures qu'elles ont contractées , & ensuite afin de vous reconcilier avec Dieu honorez & embrassez la main de son Pontife.*

Le Roy estant étonné de ces paroles , se jetta à terre , & embrassant les pieds du saint Evesque il confessa qu'il avoit peché avec des pa-

roles qu'il entrecouppoit de ses soupirs. Alors Dunstan voyant dans ce Roy un si grand exemple d'humilité en fut ravi. Il le releva incontinent, & luy ayant dit en particulier ce qu'il jugeoit nécessaire pour le salut de son ame, il luy ordonna une penitence de sept ans. Ainsy Edgar ayant obtenu l'absolution du saint Evêque s'appliqua avec grand soin à accomplir la penitence qui luy avoit esté ordonnée, & y ajouta plusieurs œuvres de pieté pour appaiser Dieu par le conseil & le mouvement de ce pere de son ame.

Les vices des Princes n'ont jamais esté rares dans tous les siècles; mais la penitence des Princes est la chose du monde la plus rare. Et c'est pourquoy c'est une gloire pour le x. siècle de nous en donner un exemple signalé en la personne de ce Roy d'Angleterre, qui n'égale pas seulement, mais qui surpasse de beaucoup celuy de la penitence que fit le grand Theodose après le meurtre commis à Thessalonique; puisque le crime d'Edgar qui ne vint que-

d'une passion paflagere, estoit beaucoup moindre que celuy de Theodose, & que sa penitence fut beaucoup plus longue.

Je ne puis m'empescher de rapporter sur le sujet de la penitence du Roy Edgar, deux autres exemples celebres de penitence, que l'on trouve dans l'histoire de ce siecle, qui doivent servir beaucoup à le relever dans l'esprit de ceux qui sçavent que la penitence est la porte par où l'on entre au royaume qui a esté annoncé par ces paroles: *Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum.*

Raignerus Duc de Loraine, ayant usurpé injustement quelques biens qui appartenoient à l'Eglise, & estant touché de l'esprit de penitence, en fit une restitution publique, par un acte authentique le plus humble qui ait jamais esté fait. Il commence par ces paroles: *Moy persecuteur du Seigneur & de l'Eglise son épouse, qui ne merite pas d'estre appellé Duc, mais brigand;* & finit par cette signature: *Raignerus Duc de Loraine, brigand.*

Pierre Urseole Duc de Venise ayant

esté élevé à cette principauté par la conspiration du peuple qui avoit tué Vital son predecesseur, & ayant eu quelque part à cette mechante entreprise, se crut obligé de renoncer à une dignité qu'il avoit acquise par un si mauvais moyen. Il se déroba donc secretement de Venise, & estant venu en France, il y passa le reste de sa vie dans la solitude d'un monastere.

Voila les mouvemens que l'esprit de Dieu inspire quand il agit fortement dans les ames. C'est cela qui merite justement l'admiration des hommes, & qui doit faire dire avec S. Paul : *Vbi sapiens, ubi scriba, ubi inquisitor hujus saculi* : Où sont ces sages, ces sçavans, ces curieux, par lesquels on a accoutumé de relever la gloire des siecles ? Car qu'est-cé que sont tous les ouvrages des hommes en comparaisón de ces œuvres de Dieu, & de ces changemens qui ne peuvent estre attribuez qu'à sa main toute puissante ?

Mais pour revenir au Roy Edgar il prattiqua exactement ce que dit

S. Augustin , que les Rois pour plaire à Dieu doivent faire ce qui ne peut estre fait que par les Rois. Il entreprit la reforme de l'Eglise d'Angleterre , & l'executa avec un zele qu'on ne sçauroit assez admirer.

Il y avoit alors dans l'Angleterre plusieurs monasteres ruinez , ce qui devoit estre l'effet du dereglement d'un autre siecle autant que de celui-cy. Mais le retablissement de ces monasteres fut l'effet de la penitence du Roy Edgar. Et il en parle luy mesme de cette sorte , dans une donation qu'il fit de certaines terres à un monastere : *Au temps des Rois mes predecesseurs les monasteres tant de Religieux , que de Religieuses , estoient presque entierement detruits & negligez. Ce que voyant , j'ay fait veu à la gloire de Dieu , & pour le salut de mon ame , de les retablir , & de multiplier le nombre des servantes de Dieu. Et dans l'execution de ce voeu , j'ay déjà rebably quarante-sept monasteres , qui sont maintenant pourvus de Religieux & de Religieuses. Que si Dieu me donne la vie , j'espere étendre cette liberalité*

422 REFUTATION, &c.
*que j'ay voüé à Dieu jusqu'au nombre
de cinquante qui est un nombre de re-
mission.*

Où trouve-t-on des exemples d'une magnificence aussy judicieuse, & aussy digne d'un grand Prince que celle-là? Mais il y a peu de choses comparables dans l'histoire de l'Eglise avec la sainte entreprise que ce Roy fit avec S. Dunstan, & quelques autres saints. Evesques d'Angleterre, de reformer la vie de tous les Ecclesiastiques d'Angleterre, & de chasser tous ceux qui ne voudroient pas embrasser la vie reguliere & religieuse.

Avant que de leur donner l'ordre de ce dessein, il leur en fit l'ouverture en ces termes qui sont rapportez dans les Conciles d'Angleterre: *Puis-que Dieu a fait eclater sur nous sa misericorde avec tant de magnificence, il est juste, ô tres reverends Peres, que nous tâchions de repondre par nos œuvres à la multitude de ses bienfaits. Car ce n'est point par nostre épée que nous possédons cette terre. Ce n'est point nostre bras qui nous a sauvez, c'est sa droite, c'est son bras saint, parce qu'il*

luy a plu de nous estre favorable. Il est donc juste que comme il nous a assujetti toutes choses, nous assujettissions aussy à luy & nous & nos ames, & que nous nous efforcions de faire en sorte que ceux qu'il a soumis à nostre pouvoir, se soumettant à l'observation de ses loix. C'est un devoir qui me regarde en particulier de traiter les layques avec une entiere equité; de juger les differens qui arrivent entre les particuliers selon les regles d'une exacte justice; de punir les sacrileges; de reprimer les seditieux; de delivrer le pauvre de la main de ceux qui sont plus puissans, & les necessiteux de ceux qui les oppriment, & qui leur ravissent leurs biens: mais il est aussy de mon devoir d'avoir soin des Ministres de l'Eglise, des troupes de Moines, des compagnies de Virges; de pourvoir à leurs necessitez, & à les faire vivre en paix & en repos.

Il est aussy necessaire que nous examinions les mœurs de toutes ces personnes, s'ils vivent chastement; s'ils se conduisent dans l'honesteté à l'égard de ceux de dehors; s'ils s'aquittent soigneusement de l'office divin; s'ils sont

Au lieu de ces paroies. De quibus omnibus moribus ad

nos spectat
examen,
que l'on a
traduites,
il faut
peut-estre
lire, de
quorum
omnium
moribus
ad vos spe-
ctat exa-
men.

assidus à instruire le peuple ; s'ils sont sobres dans leur manger, modestes dans leurs habits, discrets dans leurs jugemens.

Permettez moy de vous dire, mes reverends Peres, que si vous aviez eu autant de soin que vous le deviez de toutes ces choses, on ne nous rapporteroit pas tant de choses abominables de la vie des Ecclesiastiques.

Il represente ensuite d'une maniere forte & pathetique, les desordres des Ecclesiastiques : puis s'adressant aux Evêques, *Animez vous de zele*, leur dit-il, *Pres tres du Seigneur, animez vous de Zele pour les voyes du Seigneur & pour la justice de nostre Dieu. Il est temps de s'élever contre ceux qui ont dissipé la loy de Dieu. Vous avez le glaive de Pierre dans les mains, & moy j'ay celui de Constantin. Ioignons nous ensemble. Vnissons ces deux glaives pour chasser les lepreux hors du camp de Dieu, pour purifier le sanctuaire du Seigneur; afin qu'il n'y ait au service du temple que de véritables enfans de Levi, qui dit à son pere & à sa mere qu'il ne les connoissoit pas, & à ses freres qu'ils luy*

estoyent inconnus. Faites par vos soins que nous ne nous repentions point d'avoir fait ce que nous avons fait; d'avoir donné ce que nous avons donné, comme nous ferions sans doute si nous voyions que nostre liberalité n'est pas employée au service de Dieu; mais qu'elle ne sert qu'à entretenir le luxe des Ecclesiastiques vicieux, qui en abusent avec une licence impunie.

Que vos cœurs soient touchez par les reliques des Saints, dont ils se moquent avec insolence; par les saints autels, qu'ils prophangent indignement. Qu'ils soient touchez par la pieté des Rois qui nous ont precedé, de la liberalité desquels le dereglement des Ecclesiastiques fait un si mauvais usage.* Mon bis-

* Il y a quelque faute dans les noms des Roys marquez en ce passage, en voicy le veritable ordre.

Æthelwulphus trif-

ayeul, Ætelfstanus bisayeul, Eduardus Semor ayeul, Actelstanus I. fils d'Edoiiad, Edmundus son II. fils. Elrede son III. fils, Edüinus I. fils d'Edmuud, Edgar son II. fils.

vieil Edouard a fait de dons aux Eglises, & vous devez vous ressouvenir de tous les presens dont mon pere & mon frere ont enrichi les autels de JESUS-CHRIST.

O Dunstan, le pere des peres, contemplez, je vous prie, les yeux de mon pere arrestez sur vous du haut du ciel, & de ce sejour de gloire où il est. Ecoutez les p'aintes qu'il fait retentir à vos oreilles avec un sentiment plein de pieté. Vous m'avez donné, ô Pere Dunstan, un conseil salutaire de bastir des monasteres, d'edifier des eglises; vous m'avez assisté dans ce dessein, & vous avez cooperé avec moy dans toutes ces actions de pieté. Je vous ay choisi pour mon Pasteur, pour mon Pere, pour l'Ev'sque de mon ame, pour le directeur de ma conscience. Quand est-ce que je ne vous ay pas obei? Quels thresors ay-je preferez à vos conseils? Quelles terres n'ay-je point méprisées, quand vous me l'avez ordonné? Lorsque vous avez jugé qu'il falloit donner quelque chose aux pauvres, vous m'y avez toujours trouvé disposé. Lorsque vous avez cru qu'il falloit faire du bien aux eglises, je n'ay pas

differé de le faire. Lorsque vous vous plaigniez qu'il manquoit quelque chose aux Religieux & aux Ecclesiastiques, j'y ay incontinent suppléé. Vous me disiez que c'estoit une aumosne eternelle que celle qui est faite aux monasteres & aux eglises pour l'entretien des serviteurs & des servantes de Dieu, & pour estre distribuée aux pauvres s'il en reste quelque chose, & qu'il n'y avoit point de charité plus fructueuse que celle-là. O l'aumosne precieuse ! O le digne prix de mon ame ! O le salutaire remede de mes pechez, qui est employé au luxe des courtisanes que les Ecclesiastiques entretiennent !

Voilà, mon Pere, le fruit de mes aumosnes, & l'effet de vos promesses, que repondrez vous à cette plainte ? Je le sçay & j'en suis persuadé. Lorsque vous voyez le voleur, vous ne couriez pas avec luy, & vous n'avez point voulu avoir de part avec les adulteres. Vous les avez priez, vous les avez conjurez de changer de vie, vous les avez confondus. Ils ont méprisé vos paroles, il en faut venir à la punition, & la puissance royale ne vous manquera pas en

428 REFUTATION, &c.
*cela. Vous avez avec vous le venerable
pere Etelvode Evesque de Vuintchester.
Vous avez le reverend Osuvalde Eves-
que de Worcester. Je vous charge de
cette affaire, & de donner ordre que
ceux qui menent une vie scandaleuse
soient chasses des eglises, & que l'on
substitue en leur place des personnes qui
menent une vie reguliere.*

Ce ne furent point de vaines me-
naces, la chose fut executée selon le
dessein de ce Roy. On assemblea un
concile general de toute l'Angleterre
où elle fut ordonnée juridiquement;
& ensuite les Ecclesiastiques dere-
glez furent chasses, & ne furent point
retablis, quelques efforts qu'ils fissent
pour rentrer. L'on fit depuis plu-
sieurs reglemens salutaires sous le
nom du Roy Edgar. Ainsy l'Eglise
d'Angleterre fut heureusement re-
formée par les soins de ces saints
Evesques, & par le zele admirable de
ce Roy; & bien loin qu'elle se soit
dereglee durant ce siecle, l'on y
corrigea les dereglemens de plusieurs
siecles.

Cette reforme ne servit pas seule-

ment aux mœurs, mais aussy à la doctrine, puisque l'on sçait que l'ignorance accompagne toujours le desordre. Et de plus il est remarqué expressément dans la vie de S. Ofsuald que l'on établit en chaque eglise un Religieux sçavant pour instruire les autres dans les lettres.

Le zele de S. Dunstan n'estoit pas seulement ardent, mais il estoit ferme & éclairé, comme on le peut voir par la maniere genereuse avec laquelle il résista à l'ordre du Pape qu'on avoit surpris. Il avoit excommunié un seigneur qui avoit contracté un mariage incestueux, & ce seigneur trompa premierement le Roy qui s'employa auprès de S. Dunstan afin qu'il le retablit; mais S. Dunstan ayant refusé de le faire, il eut recours au Pape, duquel il obtint un Bref qui ordonnoit à S. Dunstan de le reconcilier. S. Dunstan ayant receu cet ordre du Pape repondit, qu'il obeïroit volontiers au commandement du Pape, pourveu que cet homme eust un veritable repentir de sa faute; mais qu'il ne souffriroit point qu'il demeu-

raist dans son peché , & qu'estant exempt de la discipline de l'Eglise il insultast aux Prelats & se rejouïst de son crime. *A Dieu ne plaise* , ajouta-t-il , *que pour la consideration de quelque homme que ce soit, ou pour me mettre à couvert moy-mesme , je neglige la loy que JESUS-CHRIST a voulu qu'on gardast en son Eglise ?* Ainsi ce seigneur voyant que S. Dunstan estoit inexorable , fut obligé de venir se presenter humblement dans le concile nuds pieds , & en habit de penitent , & d'y demander pardon de sa faute , en renonçant à ce mariage incestueux.

Nous avons veu dans le discours du Roy Edgar , qu'il joint à S. Dunstan pour l'execution de la reformation de l'Eglise , Etelvode Evesque de Vvincester , & Osuvalde Evesque de Vvorcester. C'estoient deux grands personnages & deux grands Saints. Le premier mourut l'an 984. avant S. Dunstan , qui luy predict sa mort prochaine. , aussy-bien qu'à l'Evesque de Rochester, dans une visite que ces deux Evesques luy rendirent ; &

l'autre ne mourut qu'après luy , ſçavoir l'an 992.

Quant à S. Dunſtan il ſurvêquit au Roy Edgar. Il appuya le droit du jeune Prince Edoüard ſon fils aîné, contre les pretentions d'Ælfrite ſeconde femme d'Edgar, qui vouloit faire paſſer le royaume à ſon fils Etelfrede. Mais Edoüard ayant eſté aſſaſſiné par la malice de cette femme , & ayant fait pluſieurs miracles après ſa mort, Dunſtan fuſt contraint de ſacrer Roy Etelfrede , & en le ſacrant il fit une prophétie étonnante des malheurs qui devoient arriver à l'Angleterre , & à la maiſon de ce jeune Roy , acauſe du crime par lequel il eſtoit entré dans le royaume.

Il ſoutint dans un concile la juſtice de la reformation qu'il avoit faite en Angleterre en chaffant les Eccleſiaſtiques dereglez , contre ces meſmes Eccleſiaſtiques qui vouloient rentrer dans leurs eglifeſ. Et Osbern ou Osbert , Chantre de l'Egliſe de Cantorbrie , qui a écrit ſa vie , rapporte que le Roy meſme , & pluſieurs des Prelats ſe laiſſant flechir, le ſeul Dun-

stan demeura immobile ; & comme tout le monde attendoit sa reponse, l'image du Crucifix qui estoit dans le lieu de l'assemblée , prononça ces paroles qui furent entendues de tout le monde : *Il n'en sera rien, il n'en sera rien : vous avez bien jugé, & vous feriez mal de charger vostre jugement.* *JUDICASTIS bene, mutaretis non bene.* Quoyque ce miracle paroisse assez extraordinaire , & qu'on puisse en croire ce qu'on voudra, on doit considerer neanmoins qu'il est rapporté par un auteur contemporain , & qu'il est difficile de supposer un fait de cette nature, dont il devoit y avoir tant de témoins.

Enfin ces mesmes Ecclesiastiques poursuivant encore avec opiniastreté leur retablisement, le different fut terminé d'une maniere bien étrange. Car Mathieu de Vuerminster rapporte, que s'estant tenu un synode à Calne dans une chambre haute, & Dunstan estant violemment attaqué par plusieurs en faveur des Ecclesiastiques chassés, le plancher creva, & ecrasa ou blessa tous ses adversaires, le seul

Dunstan

Dunstan étant demeuré sur une poutre sans aucun mal.

Enfin l'année 988. Dunstan chargé d'années & de merites passa à une meilleure vie , laissant l'Angleterre dans la triste attente de ses propheties, qui ne furent que trop veritables.

Ce saint suffit seul pour relever la gloire de l'Eglise d'Angleterre durant ce siecle ; puisqu'il le comprend tout entier , ou par luy mesme, ou par ceux qui ont esté liez avec luy.

Il fut ordonné Prestre par S. Elphegue , qui rendit témoignage en l'ordonnant de sa sainteté future. Ce fut S. Odon , Archevesque de Cantorbie, qui le consacra Evesque de Vvorcester , changeant comme nous avons dit le titre de cette eglise , en celuy de l'eglise de Cantorbie. Il consacra luy mesme S. Elphegue en la place de S. Etelvode pour l'evesché de Vvinchester. Ce S. Elphegue fut depuis transferé au siege de Cantorbie, & souffrit le martyre l'an 1012. par la cruauté des Danois. Il fut Ministre de trois Roys , Edmond , Elrede , & Edgar ; & il vit tout ce qui arriva dans

l'Angleterre durant son siecle, & mesme après sa mort par le don de prophetie qu'il avoit reçu de Dieu.

Je croy que tant de chose singulieres suffisent pour montrer que l'Eglise d'Angleterre n'a pas esté plus malheureuse dans ce siecle que dans les autres. Et il n'est pas necessaire d'y ajouter pour le relever, que la Reyne Aélite, mere du Roy Edoüard ayeul d'Edgar, & Edite fille d'Edgar, & soeur du jeune Prince Edoüard, furent celebres en sainteté.

Mais puisque nous examinons particulièrement l'estat de l'Eglise de ce siecle par rapport à la doctrine & à la foy, il est bon de remarquer que Guillaume de Malmesbury témoigne que S. Odon Archevesque de Cantorbie convertit plusieurs personnes qui doutoient de la verité de l'Eucharistie, en leur faisant voir le pain consacré changé en chair.

Aubertin conclut de là qu'il y avoit donc plusieurs personnes qui en doutoient. Mais j'en conclus que quelque foy que l'on ajoute à ce miracle, il est certain que S. Odon n'en dou-

toit point , & que le commun de l'Eglise n'en doutoit point auffy. J'en conclus encore que S. Dunstan , lequel Odon nomma par relevation divine à l'archevesché de Cantorbie , n'en doutoit point auffy , n'estant point croyable qu'il eust rendu un témoignage si avantageux à un homme qui auroit esté dans une opinion differente de la sienne sur le sujet de l'Eucharistie. J'en conclus que S. Elphegue , que S. Dunstan choisit auffy par une revelation particuliere pour estre Evesque de Vvinchester , & qui fut depuis Archevesque de Cantorbie , estoit dans le mesme sentiment que S. Dunstan ; puisque Dieu ne communique ordinairement ses lumieres prophetiques qu'à des Saints , & ne fait elire ainfty que des Saints , & des pasteurs orthodoxes. Nous voila donc arrivez par ces trois témoins à 23. ans prés de la publication de l'heresie de Berenger.

Mais il n'est pas besoin d'argument dans une chose si claire. Toute l'Angleterre suivit le party de l'Eglise Romaine contre Berenger , & se trouva

dans la creance de la presence réelle ; lorsque son heresie commença d'éclater dans le monde. Elle y avoit donc esté instruite par les Evesques du x. siecle , & particulièrement par S. Dunstan , qui avoit esté le pere des Evesques & de l'Eglise d'Angleterre durant la plus grande partie de ce siecle.

Ce Saint avoit esté instruit par ceux du ix. siecle. Il est sans apparence qu'il ait changé luy mesme de sentiment , ny qu'il ait souffert que l'Eglise d'Angleterre en changeast de son temps. Il n'a pu ignorer l'introduction d'une nouvelle opinion. Il a eu assez de zele , & d'autorité pour l'empescher. Cependant il n'est fait aucune mention dans sa vie écrite assez exactement , qu'il ait eu le moindre soupçon qu'il s'introduisit de son temps aucun sentiment contraire à la doctrine de l'Eglise. Elle n'a donc receu durant ce siecle aucun changement ny aucune alteration dans l'Angleterre ; & par consequent, comme la creance de la presence réelle se trouva établie dans toute cette Isle au

temps de Berenger, & fut deffendue par le celebre Lanfranc Archevesque de Cantorbie, il est indubitable que cette Eglise estoit dans la mesme creance au x. siecle, & qu'elle y estoit sans innovation & sans changement, n'ayant fait que conserver la foy dans laquelle elle avoit esté instruite par ceux du ix. siecle.

Après l'Angleterre il est juste de faire reflexion sur l'Eglise de France, qui nous fournit aussy un saint Roy qui est Robert, lequel a passé dans ce siecle 30. années de sa vie, estant mort l'an 1031. âgé de 67. ans.

Nous avons déjà remarqué que ce Roy, qui est appellé par Glaber *doctissimus & christianissimus*, fit brûler à Orleans l'an 1017. *des heretiques qui enseignoient entr'autres erreurs, que le pain consacré n'estoit point veritablement changé au corps & au sang de JESUS-CHRIST.*

C'estoit donc déjà une opinion reconnue pour heretique du temps de ce Prince si religieux, & qui avoit esté instruit par des personnes qui avoient passé toute leur vie dans le x. siecle;

& estoient disciples de ceux du IX.

Glaber remarque aussy que ce Roy comme un tres sage serviteur de Dieu, fut toujours l'amateur des humbles, & l'ennemy des superbes; & que lorsque quelque siege episcopal venoit à vaquer dans son royaume, il avoit un extrême soin qu'on y étabit un pasteur qui en fust digne, de quelque basse naissance qu'il püst estre, plustost que d'y elever des personnes nobles, qui ne se relevoient que par la pompe seculiere.

Il est donc croyable qu'ayant regné assez long temps, il remplit toute la France de bons Prelats, & qu'ainsy l'Eglise de France ne pouvoit estre fort dereglee durant son regne; ce qui rend la condamnation de Berenger plus autentique, puisque son erreur a esté rejettée par ces saints Prelats que le Roy Robert avoit établis dans l'Eglise.

Mais de peur qu'on ne dise que ces bons Evesques n'appartiennent pas au X. siecle, quoyqu'ils y ayent esté elevez, l'on peut montrer par des preuves positives, & qui ne doivent

point' estre suspectes aux Ministres, que les Prelats de France n'estoient point au x. siecle dans cette ignorance monstrueuse dont les ministres les accusent.

L'an 992. on celebra un concile à Rheims pour juger de la cause d'Arnulphe qui y fut deposé. Il n'y a qu'à voir les actes de ce concile, pour reconnoître que ces Evesques estoient tres habiles dans la discipline de l'Eglise, & dans la science de l'antiquité. Ils soutiennent formellement que le Pape ne peut rien contre les canons. Ils defendent le droit qu'ont les synodes de deposer les Evesques sans appel, lorsque ces Evesques s'en sont rapportez au jugement du synode, suivant cette maxime : *Ab electis iudicibus appellare non licet.* M. de Marca

*Marca de
Conc. l. 7.
c. 25.*

qui examine en particulier tout ce qui fut agité dans ce concile, fait voir que l'on n'y fit rien que de tres legitime, & de tres conforme à la discipline de l'Eglise, & que les Evesques qui y assistoient en estoient tres instruits.

Aussy Arnulphe Evesque d'Orleans representant dans ce synode les desfor-

dres horribles de l'Eglise particuliere de Rome , que Baronius reconnoist & deplore en tant de lieux , fait voir que cette corruption ne s'estoit point repandue dans toute l'Eglise , & qu'il y avoit durant ce siecle une infinité de saints & sçavans prelatz dans l'éten- due du christianisme: *Certè in Belgio & Germania, quæ vicinæ nobis sunt, sum- mos sacerdotes Dei in religione admo- dùm præstantes inveniri, in hoc sacro conventu testes quidam sunt.*

Cette connoissance des droits des Evesques n'est pas une petite marque de la sciencè des prelatz , & l'on en trouve encore dans ce siecle un exem- ple remarquable.

*Glab. hist.
lib. 2. c. 4.*

Foulque Comte d'Anjou ayant fait bastir une eglise magnifique ne put obtenir de l'Archevesque de Tours qu'il la dediait , cet Arche- vesque luy ayant répondu , que lors- qu'il auroit satisfait au dommage qu'il avoit fait à l'Eglise , il seroit en estat de faire à Dieu des offrandes de son propre bien. Ce refus obli- gea ce Comte d'aller à Rome , où par le moyen de l'argent qu'il donna aux

officiers de la Cour de Rome , il obtint du Pape , qu'il y envoyast une personne pour la consacrer sans la participation de l'Archevesque. L'ordre en fut donné à Pierre Cardinal , qui se mit en devoir de l'executer.

Les prelates de France, dit Glaber , *ayant appris cet ordre du Pape*, furent tous persuadés que cette presumption sacrilege estoit un effet d'une aveugle avarice. Ils detesterent tous cet attentat , estimant que c'estoit une chose toute-fait indigne , que celui qui gouvernoit le siege apostolique violast le premier l'ordre étably par les Apostres & par les canons , LA COUTUME DE L'ÉGLISE FONDÉE SUR UNE INFINITÉ D'AUTORITÉZ DE L'ANTIQUITÉ , DEFFENDANT AUX EVESQUES DE FAIRE AUCUN ACTE DE JURISDICTION DANS LE DIOCESE D'UN AUTRE , SI L'EVESQUE QUI Y RESIDE NE LE PERMET. Glaber ajoute , que ce Cardinal ayant passé outre , nonobstant cette opposition generale des Evésques , à la dedicace de cette eglise , elle tomba le jour mesme qu'on la consacra , & que personne ne douta que ce ne

fust une punition visible de Dieu contre cette entreprise illegitime. *Encore, dit Glaber, que le Pontife Romain soit le plus reveré de tous les Evesques a cause de la dignité du siege apostolique, il ne luy est pas neanmoins permis de violer ce qui est prescrit par les canons. Car comme chaque Evesque d'une eglise orthodoxe est l'époux de cette eglise & represente le Sauveur du monde, il n'est jamais permis à une Evesque d'entreprendre sur le diocese d'un autre avec insolence.*

Voila quels estoient en ce temps-là les sentimens de l'Eglise de France sur ce point si delicat, dans lequel ils eussent esté facilement emportez par les pretentions des Papes, s'ils ne se fussent soutenus par la science de l'antiquité.

Il paroist aussy par ce recit de Glaber, & par le concile de Rheims, que les desordres de la Cour de Rome estoient detestez en ce temps-là dans l'Eglise de France, & qu'ainsy elle n'y participoit pas, & ne les imitoit pas. Aussy il est rapporté dans la vie d'Abbo, Abbé de S. Benoist sur

Loire, qu'estant allé à Rome pour y obtenir la confirmation de quelques privileges de sa maison, & y ayant trouvé le Pape Jean XV. autre qu'il ne devoit estre, possédé de l'avarice; mettant toutes choses en vente, il l'eut en execration; & qu'ayant visité les eglises des Saints pour y faire ses prieres, il s'en revint en son monastere: *Quem execratus, perlustratis orationis gratiâ Sanctorum locis, ad sua rediit.*

Mais pour montrer que les desordres n'ont jamais esté tels dans l'Eglise de France, qu'il ne s'y soit trouvé plusieurs grands Evesques, qui s'y oppoisoient de toute leur force, & qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour en arrester le cours, il ne faut que lire le concile de Trosly tenu l'an 909. c'est adire presqu'au commencement du x. siecle, par Hervé Archevesque de Rheims & ses Suffragans.

On y voit premierement par les plaintes que les Evesques font contre les desordres, qu'à la verité il y en avoit beaucoup; mais on y voit

en mesme temps que ces desordres n'estoient pas nez dans le x. siecle , & qu'ils y estoient passez du ix. & des siecles precedens , & que ce fut au contraire dans le x. que l'on s'efforça d'y remedier serieusement.

On y voit en second lieu , que ces desordres n'empeschoient pas qu'il n'y eust en France plusieurs Evesques remplis de l'esprit & de la science ecclesiastique , tres instruits dans les Conciles & dans la doctrine des Peres , & qui ne cedoient en rien à ceux qui ont reformé l'Eglise de France sous Charlemagne & sous Louys le Debonnaire. Ils y font paroistre partout un amour ardent pour la discipline , un zele episcopal pour le salut des ames , & une extrême douleur des maux de l'Eglise.

Enfin ils y témoignent beaucoup de vigilance pour la pureté de la foy, en exhortant les Evesques à consulter les livres des Peres & les divines Escriture , pour convaincre l'erreur de Photius contre le S. Esprit , que le Pape leur avoit écrit avoir encore beaucoup de sectateurs en orient.

Sanè, disent-ils, quia innotuit nobis sancta sedes apostolica, adhuc errores blasphemiasque cujusdam vigere Photii in partibus orientis in Spiritum sanctum, quod non à Filio, nisi à Patre tantum procedat blasphemantes, hortamur vestram fraternitatem unà mecum, ut secundum admonitionem Domini Romane sedis, singuli nostrum perspectis catholicorum Patrum sententiis, de divina Scriptura pharetris, acutas proferamus sagittas potentis, ad confodiendam belluam monstri renascentis, & ad conterendum caput nequissimi serpentis.

Est-il croyable que s'il se fust élevé en ce temps-là mesme une nouvelle erreur parmy les fidelles, ces Evesques instruits dans le ix. siecle ne s'en fussent pas aperceus, & qu'ils eussent esté chercher des erreurs des Grecs, qui n'estoient point repandues en France, pour les condamner, & pour se preparer à les refuter, plutost que d'empescher l'introduction d'une superstition damnable, comme le seroit sans doute l'opinion de la presence

446 REFUTATION, &c.
reelle , si ce n'avoit pas toujours esté
la foy de l'Eglise , & si ce n'eust pas
esté celle de ces saints Evesques ?

Les plaintes que ces Evesques font
au chapitre 3. du dereglement des
monasteres , nous donne lieu de re-
marquer icy qu'on ne peut pas ne
accuser le x. siecle ; puisque l'on
voit que ces Evesques le representent
aussy grand qu'il peut estre dès le
commencement de ce siecle. Mais
c'est avec raison qu'on peut alleguer
pour le relever , la reformation qui se
fit dans ce siecle d'un tres grand nom-
bre de monasteres , & principale-
ment en France , par des Saints que
Dieu suscita extraordinairement pour
conserver dans l'Eglise l'esprit de pe-
nitence & de sainteté.

Saint Gerard né de la famille des
Ducs de Loraine , s'estant d'abord
rangé à la vie solitaire , s'employa en-
suite tres utilement à la reforme des
monasteres ; & il en reduisit jusqu'à
dixhuit à une observance reguliere ,
lesquels il gouverna pendant sa vie.

Adalbero Evesque de Mets , frere
du Duc Frederic , travailla avec un

zele tres ardent à la reforme des monasteres de son diocese, en commençant par celuy de Gorzie; & il remit, dit Sigebert dans le *bon chemin ceux qui faisoient profession de la vie monastique. Tous ceux qui vouloient renoncer au siecle pour se soumettre au doux joug de JESUS-CHRIST, apprenoient dans la sainte retraite de ce monastere combien ils devoient estre doux & humbles de cœur à l'exemple de leur Maistre. Ceux qui quittoient la profession des armes pour s'enroller dans cette milice spirituelle, venoient y faire leur apprentissage. Ceux d'entre les Ecclesiastiques qui vouloient monter à un plus haut degre d'humilité, meritoient d'y voir non pas en songe, comme Jacob, mais en verité, une échelle qui touchoit jusqu'aux cieux, par où les Anges du Seigneur montoient & descendoient. Ainsy la ferveur de la devotion de cette maison repandant ses flammes de toutes parts, toute la noblesse, les magistrats, & generalement toutes sortes de personnes, sans distinction ny de condition ny d'âge, y accouroient, & personne ne croyoit avoir appris les premiers com-*

Sigebert
Gemblac. in
Vita Gui-
bert. cap. 8.
apud Sur.
T. 3. 23.
May.

448 REFUTATION, &c.
*mencemens de la vie religieuse, s'il n'a-
voit passé dans le monastere de Gorzie.*

Mais cette reforme n'est pas nean-
moins considerable en comparaison
de celle qui se fit en ce siecle par le
moyen des saints Abbez de Clugny,
qui travaillerent avec une benedic-
tion particuliere à rétablir la disci-
pline monastique dans plusieurs mai-
sons de l'ordre de S. Benoist, non seu-
lement en France, mais aussy en Italie.

Le premier Abbé de cette illustre
maison fut S. Bernon, & il la fonda
en partie des biens d'une Comtesse
son ayeule, & en partie par la libera-
lité de Guillaume Comte d'Auver-
gne, & Duc d'Aquitaine.

La maniere dont ce Prince fit do-
nation à ce monastere de divers biens,
& du lieu mesme de Clugny, est si
pleine de pieté, qu'elle merite d'estre
rapportée, pour montrer que les ma-
ximes de l'Évangile estoient tout au-
trement vivantes en ce temps-là dans
l'esprit mesme des grands du monde,
qu'elles ne le sont à present. *La pro-
vidence de Dieu, dit ce Duc, a pour-
veu au salut des riches, en leur donnant*

moyen de meriier des recompenses eter-
nelles par le bon usage des choses tempo-
relles qu'ils possèdent. C'est ce que l'E-
criture nous fait voir en nous assurant
que les richesses de l'homme sont la re-
demption de son ame. Ce que conside-
rant avec grand soin, moy Guillaume,
par la bonté de Dieu Comte & Duc, &
desirant donner ordre à mon salut pen-
dant que je le puis, j'ay jugé qu'il estoit
juste, & mesme necessaire d'employer
pour le salut de mon ame quelque partie
des biens temporels que je possede, de-
peur que je ne sois repris au jour du
jugement d'avoir consumé tout mon
bien pour le soin de mon corps. Et je
ne croy pas pouvoir mieux executer ce
dessein, qu'en me faisant amis les pau-
vres du Seigneur, selon le commande-
ment du Seigneur, & en nourrissant de
mon bien des personnes qui menent une
vie reguliere dans un monastere; afin
que l'aumosne que je desire faire à Dieu,
ne dure pas pour un temps seulement,
mais qu'elle soit en quelque sorte per-
petuelle. C'est ce que je pretends faire
dans cette foy, & dans cette esperance,
qu'encore que je n'aye pas assez de force

450 REFUTATION, &c.
pour mepriser toutes les choses du monde, je ne laisseray pas de participer à la recompense des justes, en recevant dans ma maison des personnes qui ont meprisé le monde.

S. Bernon estant mort l'an 912. le grand S. Odon fut eleu pour son successeur, & il est consideré par S. Bernard comme le premier Abbé de cette maison acause de l'eclat extraordinaire de sa sainteté. Il fut honoré par les Rois & par les Papes; il fut obligé de faire divers voyages à Rome pour le service du saint siege, & mourut l'an 942. après avoir reformé plusieurs monasteres.

Il eut pour successeur Ademar, dont S. Odilon releve la simplicité religieuse, & l'innocence chrestienne. Et Ademar S. Mayeul, qui fut particulièrement honoré par Hugue Capet; & servit beaucoup à étendre la reformation en divers monasteres de France.

Ce saint Abbé estant mort l'an 993. S. Odilon fut eleu en sa place par le commun consentement de toute la congregation, & la gouverna l'espace

de 56. ans selon Pierre de Damien : ainſy il vit la naiſſance & le progrès de l'heréſie de Berenger.

Il ſuffit de dire qu'il fut reveré des Papes, des Empereurs, des Rois, & de tous les grands hommes de ſon temps.

Je rapporte toute cette ſuite de ſaints Abbez de Clugny, parcequ'elle eſt extremement conſiderable pour faire connoiſtre l'extravagance de cette innovation pretendue, que les Miniſtres nous veulent figurer eſtre arrivée dans ce ſiecle.

Ils ont tous vécu non ſeulement ſous la meſme regle, mais dans une meſme maiſon. Ils ſont diſciples les uns des autres. S. Odilon a eſté elevé & inſtruit par S. Mayeul, S. Mayeul par Ademar & par S. Odon, & S. Odon par S. Bernon.

Odilon a veu Berenger. Il a veu le bruit de ſon heréſie, & ny ce Saint, ny aucun monaſtere de ſon ordre n'en a eſté emporté. Ainſy ſa foy ne peut paſeſtre douteuſe.

Je demande ſ'il eſt croyable que S. Odilon euſt une autre creance que

celle qu'avoit S. Mayeul; si S. Mayeul en avoit un autre que S. Odon, & si S. Odon en avoit un autre que S. Bernon, & que l'Eglise du ix. siecle, dans lequel ils ont tous deux esté instruits, & où ils ont passé une partie de leur vie?

Cependant puisque toute la congregation de Clugny se trouve dans la creance catholique dans l'xi. siecle, si l'on supposoit qu'il se fust fait quelque innovation dans l'Eglise sur le fait de l'Eucharistie, il faudroit dire qu'il s'en est fait aussy une dans cette Congregation particuliere, & que ces premiers Religieux de cet ordre ayant esté instruits dans la creance de l'absence réelle, les autres eussent abandonné leur sentiment sur un des points les plus importants de la religion chrestienne. Mais c'est ce que l'on ne peut dire sans folie, puisque les derniers ont reveré les premiers, non seulement comme leurs peres, mais comme des Saints; & qu'ils ont fait ce qu'ils ont peu pour les faire reverer à toute l'Eglise, au lieu qu'ils eussent esté obli-

gez des les regarder comme des personnes qui auroient vécu dans l'illusion. Outre que comme nous avons souvent remarqué, ils n'auroient pu perdre la memoire de ce changement, qui seroit arrivé ou dans leurs personnes mesmes, ou dans celle de ceux qui les avoient precedé de peu de temps; & ainsy ils auroient servi de témoins à Berenger, & ils luy auroient donné lieu d'accuser de nouveauté l'opinion commune de l'Eglise de son temps.

Que s'il est impossible de concevoir ce changement dans une seule Congregation de l'Eglise, que l'on juge combien il est ridicule de l'admettre dans toute l'Eglise?

Nous ne nous arresterons pas beaucoup à considerer l'estat de l'Espagne, parce que cette Eglise a gemi durant tout ce siecle dans sa plus grande partie sous la tyrannie des Sarrasins, & que les Rois catholiques qui restoient, ont esté occupez dans des guerres continuelles contr'eux, ce qui leur donnoit moins de moyen de s'appliquer à la reforma-

454 REFUTATION, &c.
tion de l'Eglise. Neanmoins on ne peut reprocher à cette Eglise aucuns desordres plus grands dans ce siecle que dans les autres, & on a lieu de la relever par plusieurs martyrs qui ont souffert genereusement pour la foy de JESUS-CHRIST ; par plusieurs saints Evesques, comme Gennadius Evesque de Zamory, Attilan Evesque d'Asturie, & Rudesinde Evesque de Compostelle ; par plusieurs Princes religieux & vaillans, qui ont genereusement defendu avec peu de forces & leur royaume, & la religion chrestienne, contre la puissance des Arabes qui estoit beaucoup plus grande.

Alphonse le Grand, si celebre dans les histoires d'Espagne, & qui a laissé à la posterité cet exemple si rare de modestie, d'avoir mieux aimé ceder le royaume à son fils qui s'estoit revolté contre luy, & luy servir ensuite de capitaine, que d'exposer son Estat à une guerre civile qui l'eust ruiné, occupe les premieres années de ce siecle jusqu'en l'an 912. auquel il mourut.

Ordonius son second fils, qui luy

succeda peu de temps après, est loüé pour sa pieté, & il est dit de luy qu'il changea son palais en eglise.

Les historiens d'Espagne attribuent la grande victoire du Roy Ramire sur les Sarrazins à son zele pour la religion, & certainement on ne peut rien voir de plus chrestien que sa mort. Il voulut se dépouïller de son royaume avant que de mourir, & prevenir par ce renoncement volontaire, l'estat où la necessité de la nature l'alloit reduire.

On voit divers exemples de pieté dans les autres Rois. Le Roy Veremond retablit dès le commencement de son regne l'observation des canons & des decrets des Papes. Et quoyqu'il l'ait depuis deshonoré par quelques violences, il repara le scandale qu'il avoit causé par une penitence si publique qu'elle est mesme marquée dans son epitaphe en ces termes : *Veremond fils d'Ordonius offrit à Dieu à la fin de sa vie une digne penitence, & mourut en paix.*

Enfin on ne voit rien dans l'histoire de cette Eglise qui ait pu y favoriser

456 REFUTATION, &c.
l'introduction imperceptible d'une
nouvelle heresie contraire à la crean-
ce ancienne.

Il ne reste plus que l'Italie à exami-
ner, & il faut avoüer qu'une partie
des reproches que Baronius fait en ge-
neral contre ce siecle, est veritable de
l'Eglise particuliere de Rome, & qu'il
n'y a rien de plus horrible que la vie
de plusieurs Papes de ce temps-là.
Mais si cette corruption donne lieu de
gemir pour cette Eglise, elle ne
donne pas lieu d'en conclure qu'elle
ait pu favoriser l'introduction d'une
erreur, ce dereglement n'ayant point
esté si grand, qu'il n'y eust encore assez
de personnes en Italie mesme capables
de soutenir la foy, & qui n'eussent
jamais souffert l'établissement d'une
nouvelle heresie sans s'y opposer.

Nous avons déjà remarqué que le
monastere de S. Boniface à Rome,
où saint Adelbert se retira, estoit tres
reglé, & qu'il y avoit en mesme temps
huit saints Abbez, quatre Grecs, &
quatre Latins. Croit-on que ces Saints
n'eussent point de zele pour la foy de
l'Eglise, ou qu'ils ne la connussent pas?

Aligerne

Aligerno 27^{me} Abbé du Mont-Cassin, mourut en l'an 988. après avoir gouverné ce monastere le premier de l'ordre l'espace de 30. ans. D'où il s'ensuit qu'il avoit vécu presque tout ce siecle. Il est extraordinairement loüé pour ses vertus par tous ceux qui parlent de luy , & particulièrement par l'auteur de la vie de S. Nil.

La vertu de cet Abbé est une preuve suffisante de celle de son monastere, qu'il n'auroit pas laissé dans le deglement ; & ceux qui sçavent qu'en ce temps-là les monasteres estoient des academies de la science ecclesiastique, aussy bien que de la vertu chrestienne, & que presque tous les écrits de ces siecles ont esté faits par des Religieux, ne douteront point qu'il n'y eust sous la discipline d'Aligerno beaucoup de Religieux zelez pour la foy , & capables de la deffendre, si elle eust esté attaquée.

L'illustre S. Nil, Grec d'origine, mais né dans la Calabre, remplit aussy une grande partie de ce siecle. Et il peut servir de témoin du parfait consentement de l'Eglise Grecque avec

l'Eglise Latine sur le sujet de l'Eucharistie; puisqu'ayant puisé sa doctrine dans les livres des Peres Grecs, & dans les instructions ordinaires de l'Eglise Grecque, il a toujours vécu dans l'Eglise Latine, ayant esté lié d'amitié particuliere avec les Religieux du Mont-Cassin, qui luy donnerent mesme un monastere pour y habiter.

Ce saint vint plusieurs fois à Rome, il fut reveré par Othon III. auquel il donna sa benediction. Y a-t-il de l'apparence que sa foy fust differente de celle de l'Eglise Latine, avec laquelle il estoit si uni, & qu'il manquist ou de lumiere pour découvrir les alterations qui s'y fussent glissées, ou de zele pour s'y opposer?

Il y avoit aussy en ce temps en divers lieux de l'Italie plusieurs Evêques celebres en pieté, & qui ont mesme esté canonisez après leur mort, comme le témoigne Pierre de Damien dans sa lettre 17. *Nostra quippe etate*, dit-il, *beati viri, Romualdus Camerinensis, Amicus Rumibonensis, Guido Pompeianus, Firmanus Firmensis, & quamplu-*

res alii, sancta conversationis studio floruerunt, super quorum videlicet veneranda cadavera, ex sacerdotalis concilii auctoritate, sacra sunt altaria erecta, ubi nimirum divina mysteria miraculis exigentibus offeruntur. Et il fait ensuite mention du bienheureux Arduin Prestre qui estoit en ce temps-là celebre par ses miracles.

Mais Dieu a particulièrement voulu relever en ce siecle l'Eglise d'Italie par le grand S. Romuald, qui y a renouvelé, & surpassé mesme en quelque sorte par ses prodigieuses austerez la vie des premiers hermites de la Thebaïde.

Ce Saint ce fit religieux l'an 971. & ensuite il embrassa la vie eremitique, qu'il retablit dans l'occident. On ne peut rien ajouter à l'austerité de la vie qu'il établit dans son ordre, & qu'il pratiqua luy mesme. *Ils marchent tous nus pieds, dit Pierre de Damien, estant tout pasteles & defigures, se contentant de la plus extrême pauvreté. Quelques-uns s'enfermoient dans leurs cellules, estant aussy morts au monde que s'ils eussent esté déjà dans*

les sepulchres. Tout le monde ignoroit là l'usage du vin, mesme dans les plus grandes maladies. Mais pourquoy parlay-je des Religieux, puisque ceux mesmes qui les servoient, & ceux qui gardoient leurs troupeaux, observoient le jeusne & le silence, prenoient la discipline, & demandoient penitence pour les moindres paroles oiseuses. O siecle d'or de Romuald, qui n'éprouvoit pas à la verité les tourmens des persecuteurs, mais qui n'estoit pas privé d'un martyr volontaire ! O siecle vraiment heureux, qui nourrissoit sur les montagnes & parmi les bestes tant de citoyens de la celeste Ierusalem !

Peut-on s'imaginer que ces Religieux tout brûlans de charité ne fussent pas dans la vraye foy touchant le mystere de la charité ? Estoient-ils indifferens aux maux de l'Eglise, & s'ils eussent sceu que l'on y semoit une heresie, ne fussent-ils pas aussy bien fortis de leurs retraittes pour s'y opposer, qu'ils en sortirent pour aller prescher l'Evangile aux nations infidelles ?

Car ce fut dans l'école de S. Ro

romuald que S. Boniface & ses compagnons conceurent le dessein d'aller prescher la foy aux Barbares pour y trouver le martyre. Et le mesme desir ayant enflammé le cœur de S. Romuald, il sortit luy mesme de son monastere dans le mesme dessein, & il alla bien avant dans la Hongrie, quoy que Dieu, qui l'avoit destiné à autre chose, ne luy en ait pas accordé l'accomplissement. Tous ses disciples se trouverent dans l'Eglise Romaine, lorsque l'heresie de Berenger commença de paroistre; & ainsi l'on ne peut douter que ce n'ait esté la foy de leur maistre S. Romuald, & de tous les Saints qui ont vécu avec luy, dont les miracles & la sainteté prouvent assez qu'ils suivoient la verité.

On pourroit beaucoup plus étendre toutes ces remarques particulieres sur l'estat des eglises de l'occident durant le x. siecle, & y en ajouter beaucoup d'autres semblables. Mais celles-cy suffisent pour montrer que toutes les declamations que l'on a accoutumé de faire contre ce siecle sont tres mal fondées, & qu'il

n'y a rien de plus ridicule que l'ima-
gination des Ministres, qui ont pris
sujet de ces reproches vagues que l'on
a formez contre ce siecle, d'y placer
sans raison & sans apparence leur pre-
tendue innovation dans la creance de
l'Eucharistie.

Je sçay que comme l'on a ramassé
dans cet écrit ce que l'on trouve dans
les historiens à l'avantage de ce sie-
cle, il seroit aisé à l'Auteur de la Re-
ponse de ramasser aussy ce que l'on a
dit au desavantage de ce mesme sie-
cle, estant certain que l'on trouve du
bien & du mal en tous les temps de
l'Eglise. Mais ce ramas qu'il feroit,
ne concludroit rien du tout contre ce-
luy que nous avons fait, & ne luy
pourroit servir de rien pour autori-
ser sa pretention.

Car afin qu'elle eust quelque vray-
semblance, il faudroit qu'il fit voir
dans ce siecle une assoupissement uni-
versel; & c'est ce qu'il ne fera jamais
par ces denombrements de desordres
particuliers; au lieu que pour montrer
que sa pretention est entierement hors
d'apparence, il suffit de faire voir qu'il

y avoit dans toutes les provinces chrestiennes plusieurs saints prélats , & plusieurs personnes zelées , qui veilloient à la conservation de la foy , & qui n'eussent jamais souffert l'établissement d'une nouvelle heresie , sans s'y opposer de toutes leurs forces : & c'est ce que nous avons plus que suffisamment prouvé.

Pour favoriser cette innovation insensible , il faut que toute l'Eglise y ait contribué. Pour la découvrir & pour l'empescher il ne falloit qu'un seul homme qui eust excité tous les autres.

Ce seroit aussy en vain qu'il exagérerait en l'air l'ignorance de ce siecle , dont il n'a aucune preuve réelle ; puisque comme nous avons remarqué , l'ignorance ne peut avoir lieu dans le point dont il s'agit. Il faudroit donc qu'il eust recours à l'indifference , au libertinage , & au mépris de la religion , & qu'il en accusast ce siecle. Mais c'est ce qu'il ne sçauroit faire avec la moindre couleur , estant clair par ce que nous avons dit , qu'il n'y a guere eu de siecle plus op-

464 REFUTATION, &c.
posé au libertinage & à l'indifference pour la religion que celui-là : de sorte qu'en quelque maniere qu'on considere la pretention des Ministres touchant ce changement universel de creance sur le sujet de l'Eucharistie, dont ils accusent ce siecle, elle doit passer au jugement des personnes raisonnables pour la plus extravagante chimere qui soit jamais tombée dans l'esprit des hommes.

CHAPITRE VIII.

Que toutes les sectes separées de l'Eglise Romaine sont d'accord avec elle sur le sujet de la Transubstantiation, & principalement les Grecs.

L'ECRIT que l'Auteur de la Réponse entreprend de refuter, s'arrestant au temps de Berenger, pour remonter ensuite jusqu'aux premiers siecles, il n'est pas necessaire pour le deffendre d'examiner ce que l'Auteur avance touchant les Petrobusiens, Vaudois, Albigeois, Vvicliffites, Hussites, & les autres qui ont

suivi Berenger. La société de toutes ces personnes ne luy peut estre que honteuse, quand il seroit vray qu'ils auroient esté dans les sentimens des Calvinistes, quoyqu'il fut facile de prouver des Hussites que l'on leur fait tort de leur imputer cette erreur; qu'il soit fort douteux si l'on la doit imputer aux Albigeois, & qu'il soit certain que l'Eglise n'a pu resider dans toutes ces sectes, qui se sont retranchées elles-mesmes de l'unité de l'Eglise, & qui estoient infectées de plusieurs autres erreurs.

Mais on ne se peut pas dispenser de dire quelque chose de la hardiesse avec laquelle l'Auteur soutient sur la fin de son écrit, *Que la Transsubstantiation, & l'adoration du sacrement, sont deux choses inconnues à toute la terre, à la reserve de l'Eglise Romaine; & que ny les Grecs, ny les Armeniens, ny les Russiens, ny les Iacobites, ny les Ethiopiens, ny en general aucun chrestien, hormis ceux qui se soumettent au Pape, ne croyent rien de ces deux articles.*

Car en verité ce n'est pas une chose supportable d'avancer des faus-

tez evidentes avec cette confiance ; & sans en apporter aucune preuve ; & l'on ne peut guere s'eloigner davantage de la bonne foy. Cet Auteur ne peut ignorer que ce qu'on a dit touchant les Grecs & les autres communions separées ne soit l'opinion commune non seulement des Catholiques , mais aussy des Grecs , & mesme des Protestans & des Calvinistes qui agissent sincerement.

Qu'on demande à tous les Grecs qui sont au monde , s'ils sont en different avec l'Eglise Romaine sur le sujet de l'Eucharistie , ils vous repondront que non. Que l'on demande à tous ceux de la communion du Pape s'ils sont en different avec les Grecs touchant ce mystere , ils repondront aussy que non. Ils se trouvent ensemble en une infinité de lieux , & particulierement à Venise , & l'on n'a jamais veu qu'il se soit excité entre eux aucune dispute sur ce point.

Peu de temps après que Leon IX. eut condamné l'heresie de Berenger , Michel Cerularius Patriarche de Constantinople écrivit tout ce qu'il

put contre l'Eglise Latine. Il estoit impossible qu'il ignorast une chose aussy celebre que la condamnation de cette heresie; puisqu'il y avoit encore à l'entour de Rome & dans Rome mesme plusieurs eglises de Grecs, qu'il y avoit dans Constantinople plusieurs eglises des Latins, & que L'Empereur de Constantinople possedoit encore en ce temps-là une partie de l'Italie qui obeïssoit au Patriarche de Constantinople. Cependant cet ennemy si passionné de l'Eglise occidentale ne s'est jamais avisé de luy reprocher qu'elle errast dans la foy de ce mystere, quoyqu'il la dechire outrageusement sur le sujet des Azymes.

On voit aussy dans le concile de Florence, que l'Empereur & les Evesques Grecs se réunissent avec le Pape & l'Eglise Latine, après estre convenus sur tous les differens qui les divisoient les uns des autres, & avoit agité en particulier la question qui regarde les paroles de la consecration; & l'on ne voit point que la doctrine de la Transubstantiation qui ne leur pouvoit estre inconnue, ny

468 REFUTATION, &c.
la prattique de l'adoration dont ils estoient témoins tous les jours, ait jamais esté alleguée par aucun Evesque Grec comme une matiere de different & de dispute.

Aussy ce consentement de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine, est si notoire & si evident, que les Protestans de bonne foy ne s'amusent pas à le contester.

*Confid.
aque & pa-
cifica cou-
trouer ho-
diern. de
Sacramento
Ench. lib. 1.
cap. 4.*

Guillaume Forbescius, Evesque d'Edimbourg l'un des plus sçavans des Protestans Anglois, & qui avoit beaucoup voyagé par toute l'Europe, dans le livre qu'il a fait sous le titre de considerations modestes & pacifiques sur les controverses, parle de cette sorte touchant le sentiment des Grecs modernes sur la Transubstantiation.

Cette mesme opinion de la transubstantiation a esté receue il y a long-temps par un grand nombre de personnes, à quamplurimis, quoyque non par tous (c'est une exception que l'on ne doit pas trouver étrange dans un Protestant, & qui ne regarde que les temps plus éloignez..) Et elle est enco-
se deffendue non seulement dans l'E-

glise Latine , mais aussy dans la Grec-
 que , comme il paroist par les nouveaux
 Grecs , pour ne parler pas des anciens ;
 par le Thresor orthodoxe de Nicetas ,
 par la Panoplie d'Euthymius , par Ni-
 colas Evesque de Methone , par Sa-
 monas Evesque de Gaze , par Nicolas
 Cabasilas , par Marc d'Ephese , & Bes-
 farion , qui confessent tous tres ouverte-
 ment la Transubstantiation dans leurs
 ouvrages. Aussy dans le concile de Flo-
 rence il ne fust pas question si le pain
 estoit changé substantiellement au corps
 de JESUS - CHRIST , quoyque Kem-
 nitius & plusieurs Protestans l'assurent ;
 mais par quelles paroles ce changement
 ineffable s'operoit , & si c'estoit seule-
 ment par les paroles du Seigneur , ou
 s'il y falloit joindre les prieres du Pres-
 tre , & de l'Eglise. Jeremie Patriarche
 de Constantinople dans la Censure de
 la confession d'Ausbourg chap. 10. On
 rapporte sur ce point , dit-il , plusieurs
 choses de vous , que nous ne pouvons
 approuver en aucune sorte. La doctri-
 ne de la sainte Eglise est donc , que
 dans la sacrée Cene , après la conse-
 cration & benediction , le pain est chan-

gé & passé au corps mesme de JESUS-CHRIST, & le vin en son sang, par la vertu du S. Esprit. Et un peu après: Ce n'est pas que lorsque JESUS-CHRIST donnoit la communion à ses Disciples il leur donnaist la chair qu'il portoit, ou le sang qu'il avoit en son corps. Et ce n'est pas aussy que dans l'administration des divins mysteres, le corps de JESUS-CHRIST qui a esté transferé au ciel en descende; car ce seroit un blasphème que de le dire: mais c'est que la matiere du sacrement est changée & transformée par la grace du S. Esprit, & par l'invocation de celui qui opere & consume ce sacrement, au vray corps du Seigneur. Cela se fit dans la Cene que JESUS-CHRIST fit à ses Disciples, & cela se fait dans la nostre. Et ensuite le propre & veritable corps de JESUS-CHRIST est contenu sous les especes du pain levé.

Il prouve la mesme chose par la reponse des Grecs aux questions du Cardinal de Guise, imprimée à Basse l'an 1571. Et il dit qu'il y a peu d'années que conferant avec un Evêque Grec qui estoit assez habile, il soute-

noit la Transubstantiation tres clairement, & la prouvoit par S. Chrysofome: TRANSUBSTANTIATIONEM clarissimè confitebatur, & ex Chrysofomo tueri conabatur.

Il cite ensuite le témoignage de Gaspar Pucerus, historien & medecin celebre; de Sandius Anglois dans son Miroir de l'Europe p. 233. où il dit nettement que les Grecs sont d'accord avec les Romains sur la Transubstantiation, sur le sacrifice & sur tout le Corps de la Messe; de Poterus, & de Petrus Arcadius.

Etc'est pourquoy je ne puis assez m'étonner, dit-il, que Thomas Morton Evesque, au 3. livre qu'il a fait du sacrement de l'Eucharistie, nie que le Patriarche Jeremie ait cru la Transubstantiation, & que pour le prouver il allegue ces paroles tirées des actes des Theologiens de Vvitemberg avec le Patriarche Jeremie. NON ENIM hîc nominis tantùm communicatio est, sed rei identitas, etenim vere corpus & sanguis Christi mysteria sunt, non quod hæc in corpus humanum transmutentur, sed nos in illa melioribus

prevalentibus. Car Jeremie ne nie pas, dit Forbesius, *dans ce passage la transmutation du pain au corps de JESUS-CHRIST, mais la transmutation du corps & du sang de JESUS-CHRIST au corps humain, suivant ce que dit S. Augustin: NON tu te mutabis in me, sed ego mutabor in te.*

Brerevod, professeur de Londres, qui a fait un livre de la Diversité des Religions, & qui remarque avec soin toutes les choses, en quoy il pretend qu'elles s'éloignent de la doctrine ou des pratiques de l'Eglise Romaine, n'ose pas dire néanmoins que l'Eglise Grecque soit en rien différente de l'Eglise Latine sur le sujet de la Transubstantiation. Il ne le pretend point aussy ny des Assyriens ou Melchites, ny des Nestoriens, ny des Jacobites ou Eutychiens, ny des Cophes ou Egyptiens, ny des Abyssins; mais seulement des Armeniens, encore ne se fonde-t-il que sur un passage de Guy le Carme, qui est le seul qui leur attribue cette erreur, formellement contraire à leur Liturgie.

Mais cet auteur devoit avoir jugé

que l'autorité de Guy le Carme ne doit pas estre si considerable en cette matiere, que celle de Ricardus Arma-cenus, qui a répondu aux questions des Armeniens, & de S. Thomas d'Aquin qui a écrit contre leurs erreurs; ny l'un ny l'autre ne faisant aucune mention de celle-là; non plus que les relations de ceux qui ont voyagé parmy eux, & mesme celles des Lutheriens, comme Olearius; ou des Calvinistes, comme les Holandois, qui n'auroient pas manqué de remarquer cette difference de la creance des Armeniens de celle de l'Eglise Romaine sur ce point, s'ils l'avoient pu faire avec verité.

Ainsy il doit passer pour constant que toutes les communions schismatiques d'orient sont d'accord avec l'Eglise Romaine sur le point de la Transubstantiation.

Et c'est ce qu'Olearius témoigne formellement dans son voyage de Moscovie à l'égard des Moscovites en ces termes: *Ils croyent, dit-il, la Transubstantiation, c'est adire, que le pain & le vin sont veritablemens*

474 REFUTATION, &c.
changez au corps & au sang de JESUS-CHRIST. On ne trouvera pas néanmoins ces dernières paroles, c'est-à-dire que le pain & le vin &c. dans la traduction françoise ; parcequ'il a plu au traducteur Calviniste de les retrancher, s'estant contenté de mettre les premières : *Ils croient la Transubstantiation*, mais elles se trouvent dans l'original Allemand.

Ainsy l'auteur de la Reponse n'est pas excusable de s'opiniâtrer à soutenir, comme il fait, que les Grecs & les autres communions schismatiques ne sont pas d'accord avec l'Eglise Romaine sur le sujet de l'Eucharistie. Et cette hardiesse à nier les choses les plus évidentes, & les vérités de fait les plus constantes, doit faire connoître à tout le monde, combien il est difficile d'allier la sincérité & la bonne foy, avec la passion de soutenir à quelque prix que ce soit le party où l'on se trouve engagé. Il est étrange que ces passions se meslent dans des disputes, où ceux qui contestent ont tant d'intérêt de trouver la vérité ; puisqu'il n'y va de rien

moins que d'une eternité de malheurs pour ceux qui ne la trouveront point. Mais l'experience ne fait que trop voir, qu'il n'y en a point où elles se meslent davantage, ces raisons prises de l'autre monde faisant peu d'impres- sion sur l'esprit des hommes, & celles des interets temporels, & des enga- gemens où l'on est entré, estant d'or- dinaires plus fortes & plus puissantes dans les matieres de religion que dans aucune autre.

F I N.



T A B L E

DU TRAITTE,

S U R

L'EUCCHARISTIE.

SECTION PREMIERE.

*Q*ue cette innovation est absolument impossible, page 1

SECTION II. Refutation de l'histoire fabuleuse de cette pretendue innovation, 38

Refutation de la Reponse d'un Ministre au precedent Traitté.

PREMIERE PARTIE.

*C*ontenant une reponse generale aux difficultez contre l'Eucharistie, ramassées par ce Ministre au milieu de son Ecrit, 89

SECONDE PARTIE.

- CHAPITRE. I. **C**onsideration fondamentale de l'Auteur de la reponse, que l'on n'a point eu dans l'antiquité une creance distincte de la presence, ny de l'absence réelle, 153
- CHAP. II. Refutation de cette consideration, où l'on fait voir qu'il est impossible de supposer que les fidelles des premiers siècles n'ayent eu qu'une creance confuse du mystere de l'Eucharistie, 159
- CHAP. III. Qu'il est impossible que les fidelles aient entendu en un sens metaphorique ces expressions des Peres, qui marquent une presence réelle, 185
- CHAP. IV. Examen des autres conjectures de l'Auteur de la Reponse, 227
- CHAP. V. Examen de ce que dit l'Auteur de la Reponse sur le sujet de l'adoration, 238
- CHAP. VI. Examen de la quatrième Consideration, 257

CHAP. VII. *Que l'Auteur de la Reponse ne propose aucun exemple de changement insensible, qui ait quelque rapport avec celui qu'il pretend estre arrivé sur le sujet de l'Eucharistie,* 276

TR OISIÈME PARTIE.

CHAPITRE I. **D***Ivers exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Reponse en cette troisième Partie,* 287

CHAP. II. *Suite des exemples des mauvais raisonnemens de l'Auteur de la Reponse,* 289

CHAP. III. *Examen de ce que dit l'Auteur de la Reponse sur le sujet de Jean Scot,* 311

CHAP. IV. *Examen de ce que l'Auteur dit touchant le conciliabule des Iconoclastes, & le second concile de Nicée,* 321

CHAP. V. *Où l'on fait voir que l'Auteur ne peut tirer aucun avantage du livre de Bertram,* 345

CHAP. VI. *Où l'on montre que les re-*

proches que les Ministres font contre le x. siecle sont injustes par l'examen de l'estat de l'Eglise en Allemagne & dans le septentrion durant ce siecle ,

379
CHAP. VII. Considerations sur l'estat de l'Eglise d'Angleterre, de France, d'Espagne, & d'Italie durant le x. siecle, qui font voir que les reproches qu'on fait contre ce siecle sont mal fondez à l'égard de ces Eglises. 413

CHAP. VIII. Que toutes les sectes separées de l'Eglise Romaine sont d'accord avec elle sur le sujet de la Transubstantiation, & principalement les Grecs, 464















Ce Livre a couté seulement 20. sous.
 Acheté le 13. Juin 1766. chez les Freres
 Reycaud, et Guibert...

